TOKYO UNDERGROUND : LES FILMS DE L'EXTRÊME

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINEMA

MAD MOVIES

SPIDERMAN
L'ÉVÉNEMENT 2002

BLOODY MALLORY
LES MONSTRES DÉBARQUENT EN FRANCE

VERSUS
YAKUSAS CONTRE MORT-VIVANTS

DONNIE DARKO
LA MORT EN SURSIS

JACK L'ÉVENTREUR

FROM HELL
L'ENFER EST À LUI

DOM : 4,50 € - BEL : 4,50 € - CH : BFS - CAN : 7,50$CAN
ESP : 4,50 € - ITA : 5,50 € - LUX : 4,50 €
PORT. CONT : 4,50 € - RCI : 2800CFA - ISSN 0338-6791 - MENSUEL

RING 2

Un film de Hideo Nakata

Le phénomène RING !
Le roman chez Pocket
RING en vidéo et DVD

le 20 mars 2002 au cinéma

BONNE ANNÉE !

Ces deux mots sont lourds de sens. D'abord, il s'agit d'une formule de politesse, très usitée me dit-on, pour vous souhaiter, à vous chers lecteurs, une très bonne année 2002, et aussi une bonne santé et plein de bonnes choses ! Bref, les trucs habituels qu'on vous répète surement en boucle depuis maintenant un mois. Normalement, vu la date, on devrait être à peu près les derniers à vous le dire (ouf !, entends-je ici et là).

Ensuite, puisque nous sommes à la fin du mois de janvier, le moment est venu de faire le bilan. Ces deux mots pourraient alors aisément caractériser sans aucun problème l'année passée, puisqu'elle fut riche en (bonnes) surprises (**Intuitions, Final Fantasy, Jurassic Park 3, A.I., Les Autres...**) ou en films provenant d'horizons différents (les **Z Le Couvent, Psycho Beach Party** ou encore **L'Attaque de la Moussaka Géante**, qu'il est bon de découvrir en salles, les japonais **Ring et Kairo** et les allemands **7 Jours à vivre** et **Anatomie**, dont on peut saluer la distribution dans notre pays...), et surtout, parce qu'elle s'est clôturée par la sortie de ce beau film qu'est **Le Seigneur des Anneaux**, sur lequel il est bien entendu inutile de revenir (Rafik suggère qu'on en dise encore quelques mots, mais c'est bon, pas d'inquiétude, on l'a baillonné).

Enfin, ces deux mots semblent également bien choisis pour annoncer cette année 2002, qui sera très certainement, elle aussi, fructueuse. Déjà, les lecteurs les plus fidèles et les plus attentifs se souviendront que d'ici quelques mois, en mai très précisemment, Mad Movies soufflera ses trente bougies ! Depuis trente ans donc, nous célébrons dans ces pages les films Fantastique et le cinéma de genre en général. Et le cinéma nous le rend bien, car, comme s'il souhaitait nous faire un cadeau, quelques jours plus tard, l'événement de cette année 2002 débarquera dans les salles. Non, il ne s'agit par de **Star Wars 2 : L'Attaque des clones** (quoique, on ne sait jamais...), mais de cet autre chef-d'œuvre annoncé qu'est **Spiderman**. Réalisé par Sam Raimi, cette adaptation du comic-book *Marvel* créé par Stan Lee et Steve Ditko, le plus célèbre du monde entier, et dont nous vous donnons un avant-goût précisemment dans ce numéro, risque fort d'épater tout le monde, même les plus réticents aux films de super-héros qui aiment voltiger entre des buildings.

Pour l'heure, vous constaterez que cette année commence de toute façon très fort, avec la sortie de **From Hell**, le nouveau film des génies Allen et Albert Hughes. Adapté d'un graphic novel d'Alan Moore (déjà responsable des *Watchmen*), **From Hell** est une excellente variation sur l'histoire sordide de Jack l'Éventreur. Nous espérons que vous l'apprécierez tout autant que nous.

Damien Granger

MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 48 78 69 69 - Fax : 01 48 78 09 71 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas **Rédaction :** Cédric Delelée, Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions :** Stéphane Bourgoin, Alexandre Bustillo, Jean-Sébastien Décant, Stéphane Derdérian, Julien Dupuy, Christophe Lemaire, Jean-Pierre Putters, Benjamin Rozovas, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** Isabel Ferreira/Atipik **Photogravure :** Start Plus. **Imprimé en CEE Commission paritaire :** N° 59956 ISSN : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parutionPublicité :** Marylène Tavares Tél. : 01 48 78 69 69 / 06 60 92 58 48 Fax : 01 48 78 09 71 **Abonnements et commandes d'anciens numéros :** DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Remerciements** Sandra Boixel, Daniel Bouteiller, Agence Cat's, Carole Chomand, Françoise Dessaigne, Monica Donati, Deak Ferrand, FIP, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Christophe L., Frédéric Lainé, Anne Lara, Jérôme Lasserre, Henry Lenique, Élodie Le Rol, Fanny Louie, Julien Magnat, Emilie Maison, Olivia Malka, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Jacques-Olivier Molon, Michaël Msihid, Le Public Système Cinéma, Stéphanie Renaux, Alexis Rubinowicz, Gilles Sebbah, Hélène Sitbon, Bill Taylor et toute l'équipe d'Illusion Arts, Sabine Theilier, Jean-Pierre Vincent.
Directeur de la publication : Benjamin Cohen **Custom Publishing France** SA au capital de 250.000 F - 17 rue Rodier, 75009 Paris **RCS Paris :** B 394 412 928. **Principal actionnaire :** Fairway sarl

From hell

SOMMAIRE 139

Bloody Mallory

Versus

Spiderman

22 SPIDERMAN
Le grand Sam Raimi narre les aventures du jeune Peter Parker. À la clef de cette rencontre tant attendue, un blockbuster qui s'annonce aussi brillant qu'impressionnant. La preuve par l'image avec un décryptage de la dernière bande-annonce et une galerie de personnages forcément haute en couleur.

28 BLOODY MALLORY
Pour son premier film, Julien Magnat a décidé d'apporter sa pierre à l'édifice tout neuf du cinéma de genre tricolore. En plus d'un compte-rendu du tournage, Mad vous explique comment construire un Berserker dans son salon.

32 FROM HELL
Les frangins esthètes de **Génération sacrifiée** et de **Menace II Society** s'attaquent à la grande œuvre de l'auteur de comics le plus déglingué de sa génération. Les Hughes Brothers nous expliquent donc comment ils ont traqué l'Éventreur. Alan Moore dévoile comment il a résolu les crimes de WhiteChapel. Et Bill Taylor explique comment il a transformé le Prague contemporain en Londres fin XIXe.

42 LES DIFFÉRENTS VISAGES DE JACK L'ÉVENTREUR
À l'occasion de la sortie de **From Hell**, autopsie en profondeur d'un des plus grands monstres de l'histoire du cinéma. Résultat : quatre pages pleines de viande froide et de silhouettes inquiétantes dans la brume londonienne.

46 VERSUS
Un an après sa présentation au festival de Gérardmer, la bombe atomique de Ryuhei Kitamura sort enfin en France. Le réalisateur et le producteur reviennent pour nous sur l'aventure incroyable de ce film définitivement autre.

52 TOKYO UNDERGROUND
Rencontre avec tous les petits copains de **Versus** dans ce défilé de films fous en provenance directe du pays du soleil levant. Banzaï !

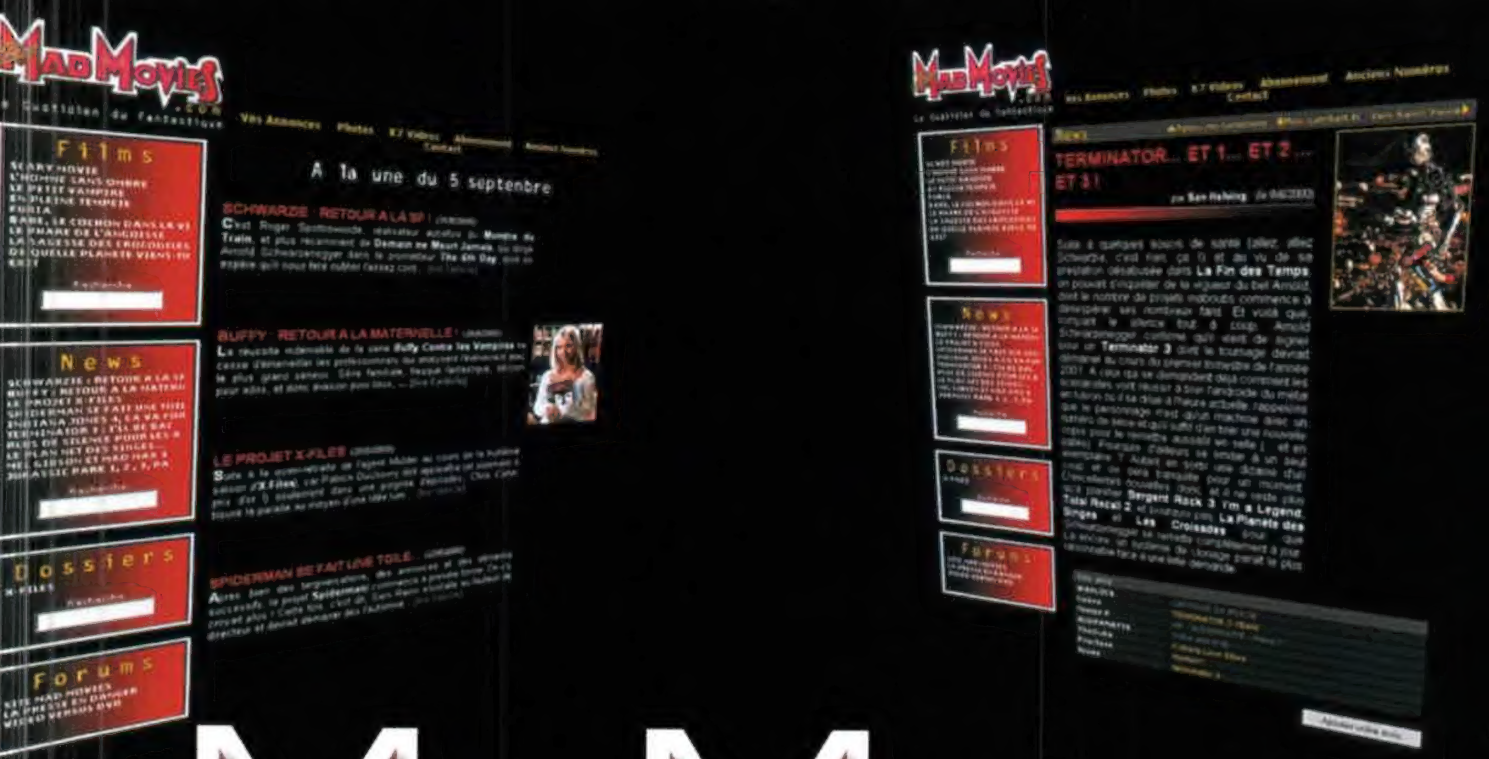
56 DONNIE DARKO
Coup d'essai, coup de maître pour Richard Kelly, jeune réalisateur surdoué de ce premier film soufflant de virtuosité. Le petit génie nous livre quelques-uns de ses secrets.

61 MAD'GAZINE
Tout ce qu'il faut savoir sur l'actualité des DVD, de la série télé, du jeu vidéo, de la Japanimation, des jouets, de la BOF et de la littérature... Fantastique bien sûr.

76 IMPACT
Un cahier Impact tour à tour classieux, avec les gangsters cools d'**Ocean's Eleven**, et destroy, avec la guerre sale de **La Chute du faucon noir**. Les actus et un hommage au regretté Henri Verneuil viennent pimenter ce duo qui débourre.

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des Lecteurs
8 Notules Lunaires
13 Pin-Up
14 Festival
18 Dans les griffes du cinéphage
19 Avis chiffrés
20 Palmarès 2001
21 Abonnement
86 Mad in France
89 Fantastic guide



MAD MOVIES

SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR

http://www.mad-movies.com

Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques
Commandez les photos de vos films préférés
et les portraits de vos stars favorites.
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos
Passez vos petites annonces - Participez aux forums

CE MOIS-CI, ACTUALITÉ OBLIGE, BEAUCOUP DE LETTRES SUR LE SEIGNEUR DES ANNEAUX, ENTHOUSIASTES POUR LA PLUPART. JACKSON SEMBLE DONC FAIRE QUASIMENT L'UNANIMITÉ TANT AU SEIN DE LA RÉDACTION QUE PARMI LES LECTEURS. RIEN DE PLUS NORMAL POUR CE QUI S'AVÈRE ÊTRE LE PREMIER CHOC CINÉMATOGRAPHIQUE DE CE NOUVEAU MILLÉNAIRE.
À PART ÇA, ENCORE MERCI À CEUX QUI CONTINUENT DE NOUS FÉLICITER POUR NOTRE NUMÉRO HORS-SÉRIE. RAPPELONS QUE LE RÉALISATEUR QUI FERA L'OBJET DE NOTRE PROCHAIN HORS-SÉRIE RESTE ENCORE INDÉTERMINÉ. À VOUS DE NOUS FAIRE SAVOIR VOS ENVIES...

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, lecteur plus connu sous le nom de Peavey, ou Peav, ou Peavou (pour les familiers), le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils tapaient des textes devant leur ordinateur, alors qu'ils sont bien sûr occupés à faire des jeux de mots en ligne.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Ensuite deux solutions : soit vous cherchez dans la liste des salons le salon madmovies, soit vous tapez /join #madmovies. Et voilà.

LUCAS EN BALLOTTAGE...

Salut à toute l'équipe. Je lis votre magazine depuis environ cinq ans et c'est la première fois que je vous écris ! Car je viens de prendre ma deuxième claque cinématographique. La première, c'était à l'âge de neuf ans en allant voir **L'Empire contre-attaque**. La seconde je l'ai prise il y a quelques jours grâce au chef-d'œuvre de Peter Jackson **Le Seigneur des anneaux**. En effet, monsieur Jackson a réalisé un petit bijou en tout point formidable, grâce à des personnages attachants, des environnements grandioses, le tout teinté d'émotion et de moments oniriques, avec des plans à se taper le cul par terre, surtout au début du film lors de la bataille, et dans la Moria avec Gandalf. C'est con, mais j'ai même eu des frissons en entendant Liv « Arwen » Tyler parler en langage elfique.

Le film de Jackson a été touché par la grâce : ses choix, quels qu'ils soient, ont tous été réfléchis et judicieusement exploités.
J'ai lu le roman de Tolkien et je n'ai surtout pas été déçu. Le tout frise la perfection. Vivement fin 2002. Il y avait Lucas et Spielberg, maintenant, Jackson fait partie des magiciens du grand écran !

Laurent FRANÇOIS (Arras)

Jackson va-t-il enterrer Lucas ? Nombreux sont ceux qui se posent la question... Rafik me signale que pour sa part, ça fait longtemps qu'il ne se la pose plus. Que voulez-vous, on le refait pas le Raf...

FAN DE TOLKIEN

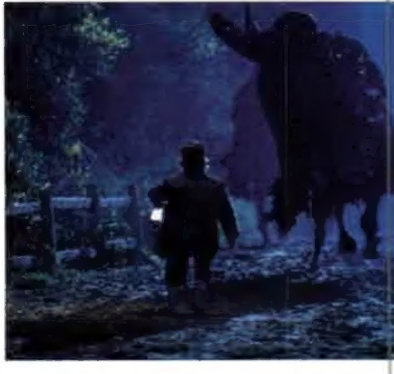
Voici mon avis sur **Le Seigneur des anneaux**. Mad évidemment adore (et heureusement depuis le temps que vous nous en parlez). J'ai aimé aussi vu que j'ai lu le bouquin.
Le problème, c'est que je pense qu'il faut connaître le livre pour réellement aimer le film.
En tout cas, suivant qu'on connaît ou pas le livre, on apprécie le film différemment.
Je sais que beaucoup l'ont trouvé trop long (on voyait même beaucoup de gens partir, dans le cinéma).
Je l'ai bien sûr trouvé trop court vu le nombre de séquences qu'on ne voit pas par rapport aux livres (mais Jackson avait dit que c'était SA version).
La preuve, devant les mines de la Moria, Sam dit au revoir à Bill, personnage auquel le film n'avait jamais fait allusion jusque là. On a aussi l'impression que les distances entre les différents lieux sont infimes. Les personnages ne mettent que trop peu de temps pour aller d'un lieu à un autre. D'autres séquences, en particulier la traversée du défilé enneigé, sont beaucoup trop courtes et ne semblent être là que pour donner un morceau de bravoure en plus.
Le livre est selon moi essentiel dans ce passage mais aussi dans beaucoup d'autres (le poney fringant, le trajet de Hobbitbourg à Bree...) pour bien comprendre tous les aspects du film et leur importance dans l'histoire.
Malgré ces quelques critiques, j'ai beaucoup aimé le film (je l'ai déjà dit et je le répète) et l'adaptation n'est pas mauvaise malgré cela. J'espère aussi que la version DVD contiendra de nombreuses scènes supplémentaires comblant certains vides.
Sur ce, Mad Movies, bonne continuation.

Nicolas GENEAU (Paris)

Apparemment, tu représentes la frange des spectateurs qui estiment nécessaire la lecture du Tolkien avant de voir le Jackson. C'est ton avis, mais la lettre qui suit te démontrera que le film peut tout à fait se suffire à lui-même. En tout cas, il est indéniable que Peter Jackson a abattu un boulot considérable (avec l'aide de ses deux co-scénaristes Fran Walsh et Philippa Boyens) précisément dans le but de rendre l'univers de Tolkien immédiatement identifiable pour ceux qui n'avaient pas lu les livres. Pendant que j'essaie de calmer Rafik, passablement énervé par ta missive, je passe donc la parole à Alexis...

EN ATTENDANT LES DEUX TOURS

Salut à toute l'équipe ! C'est Noël, ou bien c'était, et ça se voit. **Le Seigneur des anneaux**, quel beau cadeau pour cette fin d'année ! Toutefois, une remarque à propos du réalisateur : PETER JACKSON EST UN SALAUD ! Pourquoi ? Vous croyez qu'on va avoir la patience nécessaire pour attendre un an pour avoir la suite et deux ans pour avoir la fin ?
Ce film est un chef d'œuvre et pour moi qui n'ai pas lu le livre, tout se bouscule dans ma tête : que vont devenir les Hobbits kidnappés ? Gandalf est-il vraiment mort ? Saroumane va-t-il le payer au prix fort ? Va-t-on revoir mon personnage préféré (et mon actrice préférée par la même) Galadriel / Cate Blanchett ? Vais-je tenir ?
Je le pense, je n'ai pas le choix ! Allez, si vous êtes tous comme moi (et vous l'êtes tous, non ? *(Ben, y'a quand même quelques différences, non ?...)*), consolez-vous ! Dans six mois, le DVD sortira, dans neuf, les premiers teasers, dans dix la bande annonce et on y sera ! Assis sur nos sièges, le cœur battant et les yeux exorbités, tombera enfin ce que l'on attend tous : **Le Seigneur des anneaux – Les Deux tours**.



Mad, on compte sur toi, nourris notre imaginaire et notre besoin de photos de la suite, comme tu l'avais fait pour le premier opus tout au long de l'année.
Amicalement.

Alexis PINEAU (Le Mans)

*« Il est bien ce petit ! » vient de s'exclamer Rafik après avoir lu ta lettre. Il te fait dire que tu as d'ores et déjà un rôle d'assuré dans **Les Deux tours**. Faudrait peut-être se calmer, Raf…*

...JACKSON PRÉSIDENT !

Sincèrement, en cette fin d'année cinématographique, nous avons été franchement gâtés. En effet, voir successivement **Ghosts of Mars**, **Mulholland Drive** et **Time & Tide** provoque un choc certain, amplifié par la

sortie de l'extra-attendu **Seigneur des anneaux**. Soyons clair : aussi incroyable que cela puisse paraître de par le niveau de l'entreprise (pression monstrueuse, trilogie réputée inadaptable…), le film comble les attentes les plus folles, dans une démarche à la fois respectueuse et totalement décomplexée vis-à-vis du mythe, s'imposant d'emblée comme un sommet du cinéma. Car cette démarche, anti-George Lucas en fait, de crédibiliser chaque scène dite fantaisiste jusque dans les moments d'action pure donne finalement (et paradoxalement) l'impression d'assister à une rêverie éveillée, qui nous hante bien après la projection. George Lucas… Le nom est lâché.
Et la comparaison, inévitable. Quand on sait que les **Star Wars** sont l'œuvre de sa vie, le spectateur dorénavant indulgent évitera de lui rappeler que les trois quarts de cette saga sont très loin d'égaler **LSDA** (ouh la les initiales !) et ce en 24 preuves / seconde (détail amusant : le chef des Uruk-Haï fait irrésistiblement penser à Darth Maul, mais bon, que serait Lucas sans Tolkien ?).
L'impossibilité de décrire la beauté de **LSDA** rappelle que nous avons là une expérience de pur cinéma, formellement impressionnante, le plus beau dans l'histoire étant que cela reste une œuvre 100 % Peter Jackson.
Un mot également pour remercier Mad Movies, qui, sous la plume de Rafik le fou, nous a concocté durant plus de deux ans une bonne trentaine de pages, riches en infos et photos exclusives sur la trilogie de l'anneau, à une époque où l'événement ne suscitait ailleurs qu'un intérêt poli. Précisons que le tournage était alors gardé top secret, donc bravo les gars !
Allez, je vous laisse, on se retrouvera dans une année 2002 qui promet d'être amusante entre les sorties successives du deuxième opus de la saga de Jackson et de l'**Épisode II** de Lucas : le choc des gros barbus, quoi !

Laurent PÉDEUPÉ (Pau)

*Bon, Rafik, TA GUEULE ! Non !... Tu ne peux pas demander les lecteurs en mariage comme ça… Allez, ça suffit, vas voir là-bas si Jackson y est… Bon, plus sérieusement, merci mon cher Laurent, et merci à tous les lecteurs, pour les compliments et les encouragements qui nous sont parvenus. De toute façon, on lachera pas le morceau comme ça : déjà, dès le prochain numéro, le feuilleton de Rafik (chut Raf ! du calme… làààà…) revient avec de nouvelles infos sur **Les Deux tours**. **Le Seigneur des anneaux** et Mad, c'est parti pour être une grande et longue histoire d'amour (mais ça, vous le saviez déjà).*

LES AUTRES, PAS LOTR...

Salut bande de Mads et meilleurs vœux !
Il est fort cet Amenabar.
Bon, dans **Les Autres**, faut pas être devin pour comprendre que les trois domestiques sont des fantômes assez vite.
Réaction :
« Putain, il nous prend pour des blaireaux ou quoi ? C'est ça la fameuse révélation ? C'est pas possible que c'est scandaleux ah que oui ! ». Bref, deuxième partie du métrage un tantinet décevante (forcément). Et s'il l'avait fait exprès, le bougre, pour mieux nous retourner comme des crêpes lors de la vraie révélation finale ?
Imparable d'ailleurs. **Sixième sens** a pris un sacré coup de vieux, même si la comparaison est un peu trop facile. Si l'on ajoute que Nicole Kidman est fabuleuse et crève littéralement l'écran, et que le film est une merveille visuelle et esthétique, on comprend sans peine qu'on est en présence d'un nouveau classique du fantastique.
Maintenant, c'est sûr qu'il ne faudrait pas que les « films à révélation finale qui troue le cul » se multiplient. Mais Amenabar peut dormir tranquille, son petit bijou n'est pas près d'être délogé de nos esprits. À l'heure où tout le monde ne parle que du **Seigneur des anneaux**, je voulais crier bien fort mon coup de cœur pour ce qui est selon moi le film de l'année (ah ben en écrivant ça, je suis vraiment plus sûr d'être publié du coup).
Sur ce, je vous laisse et je vais de ce pas le revoir. Bonne année à tous !

Sylvain DIRUY (Levallois-Perret)

*Eh ben tu vois mon gars, on la publie ta lettre. Après tout, c'est vrai qu'il n'y a pas que **Le Seigneur des anneaux**, et, de plus, à la rédaction, on a tous adoré **Les Autres**, alors... Et puis, ici, on aime bien encourager les rebelles, et vu que tu étais le seul ce mois-ci à nous écrire sur un autre film que le Jackson, il était difficile de passer à côté de ton papier…*

LA BELGIQUE AVEC NOUS !

Salut Tonton mad.
Bien que je n'aime pas trop écrire, je me dois de vous faire part de ma grande joie, en ce qui concerne la publication de votre dernier-né. Je parle, bien sûr, du numéro 1 de la collection Hors Série. Quelle ne fut pas ma surprise en le voyant à côté de « mon » Mad Movies, un spécial réalisateur avec une présentation impec, film par film, avec commentaires, interview de l'intéressé…
Continuez comme ça ! Vous êtes les meilleurs ! Et plutôt deux fois qu'une… Oui pour les Hors Série !

Guy GILLARD (Namur, Belgique)

Non pas qu'on aime faire reluire notre ego chez Mad, mais bon, une lettre d'encouragements en provenance directe de chez nos amis belges, ça vous retape une rédaction en fin de bouclage !

PÉTAGE DE PLOMB CHEZ MAD ?

Dans le courrier du n°102, la réponse que vous donnez à la suggestion d'un lecteur m'a fait bondir. Pire, elle m'a fait penser à un mauvais gag.
En effet, un lecteur, Loïs, vous suggérait légitimement de consacrer le Mad Movies Hors Série n°2 à David Lynch ; et vous de lui répondre, je cite : « qu'il n'apparaissait pas comme une priorité face à des poids lourds du cinéma comme Roland Emmerich, Renny Harlin et Joel Schumacher ». On croit rêver ! **Batman & Robin** ou **Independence Day** seraient déjà des classiques selon vous ?
Vu le nombre de fois où ces cinéastes (excepté l'honorable Harlin) se sont fait descendre en flammes dans vos pages (Mad + Impact), permettez-moi d'en douter. De plus, il serait fort étonnant qu'un Mad HS consacré à Schumacher ou Emmerich se vende mieux qu'un spécial Lynch (de surcroît, ce dernier étant quand même un peu plus représentatif du cinéma fantastique). Alors, qu'est-ce qui se passe à Mad Movies ? Vous nous prenez pour des bouffeurs de pop-corn ou vous avez retourné votre veste ?

Alejandro DE JOUSSILINI (Lamorlaye)

Alors, d'abord, il s'agissait du n°138 de Mad, et non du n°102, comme l'auront rectifié d'eux-mêmes les lecteurs avertis (et ce malgré la bourde figurant en haut à gauche sur la couv). Ensuite, Mad Movies ayant toujours été à la pointe de l'avant-garde, nous sommes désolé de t'apprendre, mon cher Alejandro, que nous préparons un HS n°2 sur Roland Emmerich (ça y est ! c'est dit !). Il nous semble qu'il est grand temps d'arrêter de dauber sur Emmerich et de réestimer son oeuvre à sa juste valeur. Et pour le n°3, plutôt que cette femmelette de David Lynch, ce sera sans doute Chris Columbus (Tranbert trépigne déjà...).

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

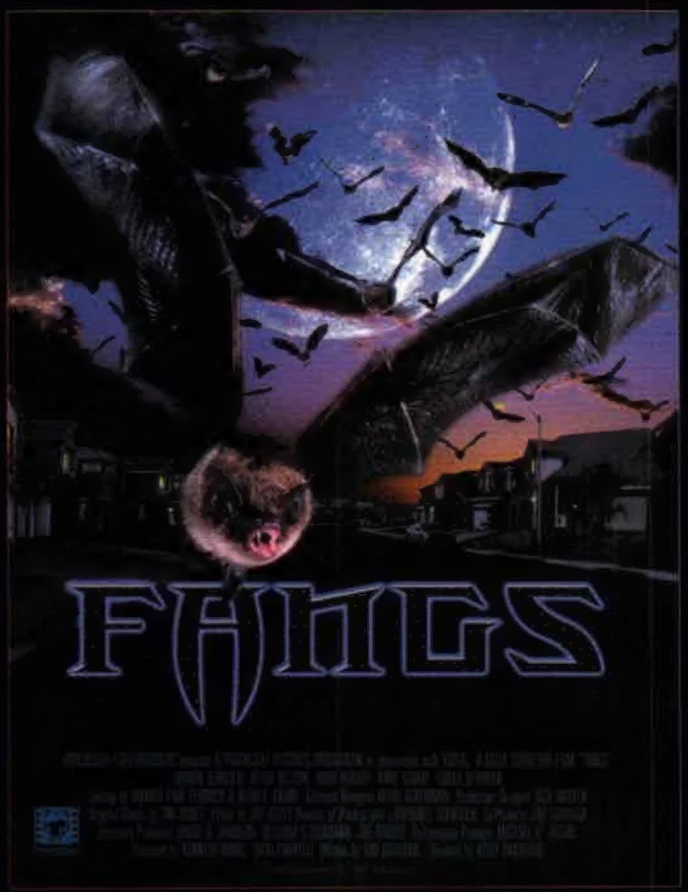
- Par courrier :
Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier,
75009 Paris.
- Par e-mail :
madredaction@wanadoo.fr

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.

Cut, le petit slasher australien bien sympathique (Kylie Minogue s'y faisait couper la langue, quel bonheur !) va connaître, sous la tutelle du réalisateur Michael Hurst, une suite joliment titrée Cut Deeper. La bande de branleurs habituels, commune à des légions de slashers depuis 20 ans, décide de passer les fêtes de fin d'année dans un building. Mais ce que les étourdis ignorent (et heureusement d'ailleurs, sinon pas de film) c'est que le building en question abrite un robot prototype commandé par un virus informatique répondant au doux nom de Scarman, le Boogeyman du premier opus. Le carnage peut donc tranquillement commencer et les dindes ne seront pas les seules à se faire éviscérer pour être farcies.

Dans la lignée de **Bats**, Fangs confronte la petite ville tranquille de Scottsville à une attaque de chauve-souris génétiquement modifiées. La jeune enquêtrice Ally Parks (Tracy Nelson, de *Melrose Place*) et le vétérinaire John Wells (Whip Hubley, vu dans **Top gun**, un autre film d'agression aérienne) font donc alliance pour sauver la ville avant sa fête annuelle... Il paraîtrait même que l'armée serait dans le coup. Bref, que du réchauffé. La réalisatrice Kelly Sandefur a tellement aimé **Bats** qu'elle décide carrément de le refaire. Petite coquine va !



WITCHBABE : EROTIC WITCH PROJECT 3
PROMENONS-NOUS (À POIL) DANS LES BOIS...

La petite société Seduction Cinema, qui s'est déjà rendue coupable de **Titanic 2000**, **Gladiator Eroticus**, **Playmate of the Apes** et autre **Mummy Raider**, apporte actuellement la dernière touche à **Witchbabe : Erotic Witch Project 3**, la préquelle aux précédents films, à savoir le premier **Erotic Witch Project** et sa suite **Book of Seduction**. Écrit et réalisé par Terry M. West (**The Sexy 6th Sense**), **Witchbabe** se déroule en 1700 et suit les mésaventures d'une certaine Helena Pottsworth, outrancièrement libertine et résidente de Bacchusville. Insatiable, Helena passe ses journées à draguer et envoûter toutes les femmes du village, qui se retrouvent systématiquement dans son plumard, à commencer par l'épouse du maire qui, contrarié, décide de l'exiler. Vous l'aurez compris, Helena finira par devenir la fameuse « erotic witch ». La nouvelle venue Paige Richards est entourée pour l'occasion des habituées Laurie Wallace, Misty Mundae, Esmeralda DeLarocca et même Debbie Rochon dans le rôle d'une journaliste lancée sur les traces de la sorcière. Les producteurs sont fiers d'annoncer qu'il s'agit là d' « un vrai film d'époque, avec des costumes et tout ». On a peine à y croire, car ça serait bien une première si tout le monde ne se retrouvait pas à oilpé dès les cinq premières minutes.

D.G.

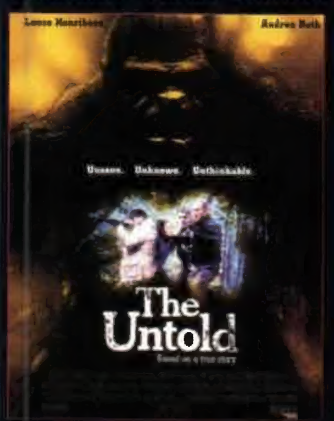
Witchbabe : erotic witch project 3, le naturisme à travers les âges.

Petit film amateur, The Hills Are Dead rend soigneusement hommage à la trilogie des morts-vivants de Romero et aux jeux vidéos post-*Resident Evil*. Un petit bourg paumé des Etats-Unis est, du jour au lendemain, envahi par des hordes de zombis affamés. Le seul espoir qui reste à la population est le savant responsable de ces résurrections abusives. Réalisé par les frères Lonner pour les indépendants de Filmwave, **The Hills Are Dead** réunit deux stars mondiales qu'on ne présente plus : Sean Hollister et Gary Connolly. Vous ne les connaissez pas ? Bande de ringards !

Sorti en DVD sous la bannière de Necrophagia, Trough Eyes of

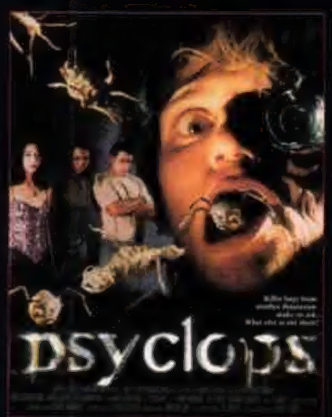
the Dead Uncut est une joyeuse compilation regroupant des courts-métrages gores et débiles, des clips de groupes métal bien gerbos ainsi que de nombreux interviews de fans du genre. Après **Cradle of Fear** le mois dernier, voici une nouvelle preuve que guitares saturées et grand-guignol font souvent bon ménage. Avis aux amateurs.

■ Scénariste de **Crackerjack** (un **Die Hard** du pauvre), Jonas Quastel passe derrière la caméra pour les besoins de The Untold, un survival opposant un groupe de sauveteurs emmenés par le milliardaire Harlan Knowles



(Lance Henriksen, qu'on ne présente plus), partis à la recherche de sa fille, à une créature légendaire du folklore américain : le Bigfoot. Andreas Roth (**Seed-people**), Russell Ferrier (**Crying Freeman**) et Phillip Granger (**The Barber**) viennent compléter un casting bien parti pour servir de goûter au gros monstre poilu.

■ Des « *Killer bugs from another dimension* », voilà ce que nous propose Psyclops, un joyeux nanar réalisé par Brett Piper (**They Bite**, **A Nymphoïd Barbarian in Dinosaur Hell** et autres joyeusetés du même



acabit...). Après avoir découvert une cassette vidéo vieille de 135 ans (!), le jeune Shep Franco (Dan Merriman, vu dans... si vous le savez, merci de nous écrire) commence à muter en une étrange créature capable de matérialiser des cafards venus d'ailleurs. Que dire de plus sur ce film qui, s'il sort un jour dans notre beau pays, risque de devenir un des plus beaux fleurons du Z californien.

■ Hellborn pourrait être l'un des projets les plus excitants de la nouvelle année. James Began,

RITUAL
DES ZOMBIES SOUS LES TROPIQUES

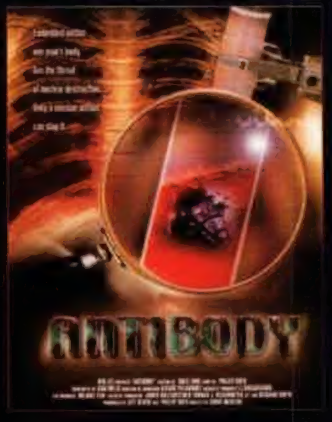
La Maison de l'horreur, **13 Fantômes**... Ce n'est pas parce que Joel Silver et Robert Zemeckis se sont mis à produire de l'horrifique pour le grand écran qu'ils ont pour autant lâché la source de ces projets, à savoir les versions cinoche de la série télé HBO *Les Contes de la Crypte*, co-produites par Richard Donner et Walter Hill. Après **Le Cavalier du diable** d'Ernest Dickerson et **La Reine des vampires** de Gilbert Adler, ils mettent donc en chantier **Ritual**, précédemment intitulé **Tales from the Crypt Presents : Revelation**. Après que le nom de George Romero ait été murmuré, c'est à l'ancien commando israélien Avi Nesher (**Timebomb**, **Doppelganger**) et à l'inconnu Michael Evanichko qu'a été confié ce remake de **Vaudou**, tourné par Jacques Tourneur en 1943. Dans cette version co-écrite par Rob Cohen (**Fast and Furious**), le docteur Eve Kent (Jennifer Grey) se rend sur une île des Caraïbes afin d'y soigner le fils Clayborne (Daniel Lapine), héritier d'une riche famille blanche, tombé malade après qu'il ait rompu avec une indigène adepte du vaudou. Mais, aussi alité soit-il, un patient peut parfois se montrer jeune et vigoureux, surtout le matin au réveil. Un état qui ne manque pas d'émouvoir la jeune praticienne, laquelle tombe amoureuse du fiston, penchant qui va l'entraîner dans un monde inconnu peuplé de zombies voraces, de chaleur moite et de frissons nécrophiles... Destiné au marché vidéo US courant mars et mettant également en vedette Craig Sheffer (**Cabal**) et Tim Curry (**Legend**, **Scary Movie 2**), le film vient s'ajouter à la série de récupérations effectuées par Dimension Films, après **Dracula 2001** et **Highlander Endgame**.

C.D.

un jeune homme d'une vingtaine d'années, est, depuis, sa plus tendre enfance, persécuté par des démons gravitant autour de lui. Personne ne le croit et il se retrouve rapidement enfermé entre les murs du K10, un pénitencier psychiatrique dont on ne s'évade pas. On ne peut en sortir mais on peut y entrer et les démons ne vont pas s'en priver et massacreront tous ceux qui s'interposeront entre eux et James. Réalisé par Phil Jones (**Backflash**, **Cause of Death**), avec des effets spéciaux de Brian Penikas (**Jeepers Creepers**), **Hellborn** sort l'été prochain aux Etats-Unis. Espérons qu'il traverse l'Atlantique rapidement.

■ Quand le slasher post-**Scream** croise la route de **Wishmaster**, qu'est-ce qu'on obtient ? La réponse : Wishcraft, un thriller surnaturel réalisé par Danny Graves pour Vortex Pictures. Socialement inadapté, le jeune Brett Bumpers (Michael Weston, **Coyote Ugly**) reçoit l'étrange don de pouvoir réaliser trois vœux de son choix. Il en profite pour emballer la Prom Queen du bahut (Alexandra Holden, **Ed TV**) sans remarquer un seul instant que tous ses potes de classe commencent à tomber comme des mouches sous les coups d'un mystérieux assassin. Alors ? **Wishcraft** sera-t-il un croisement réussi ou bien un enfant bâtard ? L'avenir nous le dira.

■ Actuellement en post-production, Antibody lorgne férocement sur **L'Aventure intérieure**. Washington est en état d'alerte maximum : le terroriste international Anthony Moran menace la vie de milliers de personnes après avoir enterré une ogive nucléaire dans un endroit tenu secret. Le fou furieux n'hésite pas à révéler aux grosses têtes du gouvernement que le détonateur est implanté au plus profond de son corps. Les SWATS s'en vont alors gentiment reposer leurs armes au vestiaire, car s'il meurt, tout pète. Mais la bavure éclate et Moran touche le sol, gravement blessé. L'unique moyen de sauver la ville est de miniaturiser le docteur Richard Gaines (Lance



SWIMMING POOL
LE COUTEAU DANS L'EAU

En Allemagne, il n'y a pas que Derrick, il y a aussi des slashers pour les ados. Dernier exemple en date, le très réussi **Anatomy**, certes très teuton, mais réussi tout de même, et l'excellent **Sept jours à vivre**, carrément destiné à un public nostalgique de la bonne vieille Hammer. Réjouissons-nous (enfin, a priori) puisque déboule **Swimming Pool**, réalisé par le débutant Boris von Sychowski (d'ores et déjà disponible en DVD). Le sujet n'a rien d'alarmant quant à sa nouveauté : douze étudiants fêtent leur diplôme et décident de se rassembler pour une bonne beuverie dans une piscine de Prague. C'est pratique, les piscines : on peut, dans un premier temps, y faire pipi pour éliminer les pintes, puis éventuellement y vomir si on n'a pas su doser intelligemment sa consommation, sans parler des douches et des cabines ou chacun peut, à loisir, s'adonner à des pratiques allant de l'onanisme pour les voyeurs à la copulation pour les plus hardis. Bref, c'est la teuf, jusqu'à ce qu'un tueur masqué (avec un tuba ?) entreprenne de décimer tout ce joli petit monde. Ce n'est déjà pas évident de lui échapper (surtout quand on en tient une bonne), mais là où ça devient vraiment compliqué, c'est que le sadique pourrait bien faire partie de la troupe… S'ensuit une traque sans merci dans le labyrinthe que constituent les bâtiments. Bref, un chouette décor pour qui ne craint pas l'audace formelle, l'image de nymphettes toutes nues en train de se faire égorger dans l'onde chlorée évoquant immédiatement le giallo, genre disparu mais tant regretté...

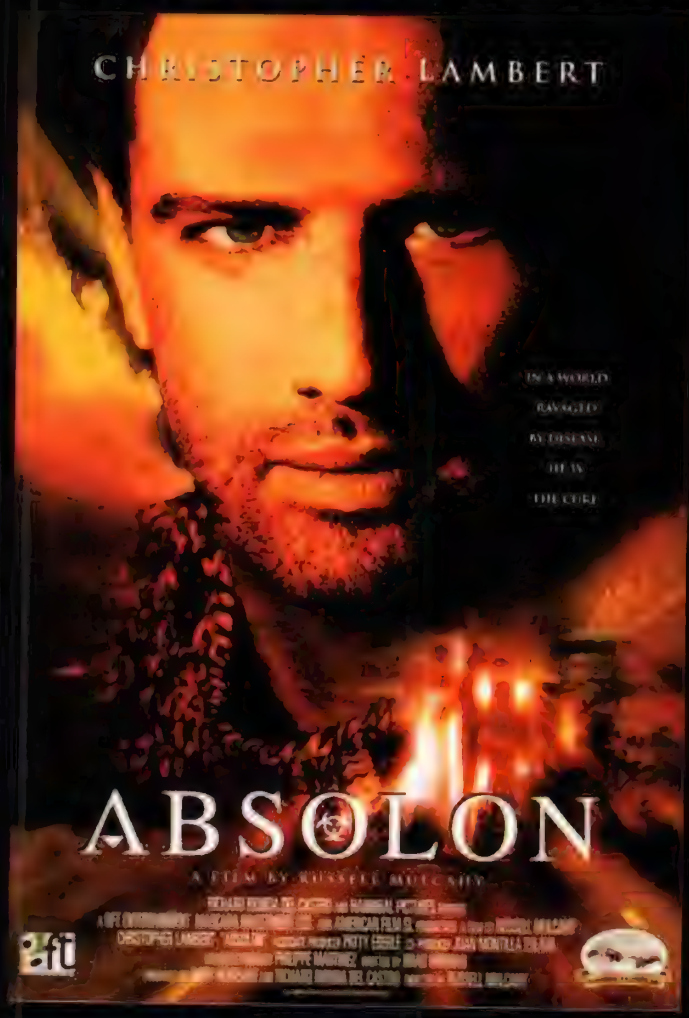
C.D.

Dans **Swimming Pool**, on baigne surtout dans le sang.

Henriksen, décidément très présent dans cette rubrique) afin qu'il puisse désamorcer la bombe de l'intérieur du corps du terroriste avant que ce dernier ne rende son dernier souffle. Mais Moran a un dernier atout dans sa manche : ses anticorps sont bien décidés à détruire ce virus étranger que représente le docteur Gaines. Prometteur, non ? C'est Christian McIntire (**Lost Voyage**) qui réalise cette nouvelle production UFO.

■ Storyboardeur sur **Le Treizième guerrier**, Kevin Van Hook écrit et réalise **Frost : Portrait of a Vampire** pour Showcase Entertainment.
Jack Frost (Jeff Manzanares) et Nat Mac Kenzie (C.R.Lister, **Le Treizième guerrier**) sont deux mercenaires, deux frères d'armes. Le jour où Nat est mordu par un vampire, leur destin va basculer à tout jamais. Voyant son ami devenir un mort-vivant assoiffé de sang, Frost s'allie avec Micah Tomes (Gary Busey, **Que la chasse commence**), un expert en occultisme, dans l'espoir de le sauver. Les données du problème vont être considérablement changées le jour où Frost se fait mordre à son tour. Sur le papier, **Frost** s'annonce comme un challenger valable face au très attendu **Blade 2**. Sur l'écran, c'est une autre histoire.

■ Après le polar **Résurrection**, les nouvelles retrouvailles entre Christophe Lambert et Russell



Flashes

● Toujours épaulés par Dimension, les frères Wayans remettent le couvert et s'apprêtent à commettre **Scary movie 3 : Episode 1 - Lord of the Brooms**. Tout un programme pour ce nouveau « spoof-movie » qui suit un jeune orphelin parti dans le tour du monde afin de le débarrasser du mal. Résultat fin 2002 chez l'oncle Sam.

● Le nouveau Renny Harlin se profile doucement à l'horizon et s'appelle pour l'instant **A Sound of Thunder**. Un chasseur de fauves (Pierce Brosnan) remonte le temps pour se payer un petit safari chez les dinosaures. Rapidement traqué par un T-Rex hargneux, l'homme va, sans le savoir, changer le cours de l'Histoire.
Attention : Renny Harlin vous met déjà au défi de différencier les dinosaures de synthèse des vrais.

● Stallone et Kevin Bacon seraient rattachés à **Dolan's cadillac**, un sombre thriller tiré d'une nouvelle de Stephen King.

● Toujours d'après Stephen King, **Dreamcatcher** nous emmène aux côtés de Tom Sizemore dans une forêt enneigée du Maine où quatre amis d'enfance doivent s'allier à un commando pour stopper une contagion issue du crash d'un ovni.

● Le célèbre jeu *Doom* connaîtra bientôt une adaptation au cinéma : un commando de Marines intervient sur Mars pour anéantir des monstres ayants pris le contrôle de la planète. Hé les gars ! Le film est déjà sorti et ça s'appelle **Ghosts of Mars**.

● Juste après avoir épousé l'homme de ses rêves, une jeune femme (Jennifer Lopez) s'aperçoit que l'élu de son cœur est un dangereux psychopathe menaçant sérieusement sa vie et celle de sa petite fille. Ça s'appelle **Enough** et non ce n'est pas la biographie de la grammaticienne Anne.

● Roberto Rodriguez est prêt à nous balancer pour la troisième fois ses animaux sur grand écran dans **Spy-Kids 3 : Island of the Lost Dreams**. Steve Buscemi rejoint le casting d'origine dans le rôle du docteur Romero. Roberto Rodriguez n'oubliera ensuite à une adaptation de l'excellent comic-book de Mike Allred, *Madman*.

● Écrit et réalisé par Stephen Gaghan (**Traffic**), **Abandon** raconte l'histoire d'une lycéenne (Katie Holmes) qui, en cherchant un ami disparu, commence à avoir des visions d'un autre disparu lui maintenant de l'aide.

● C'est finalement le groupe allemand IM International Media qui produira (avec l'américain C-2 Pictures) le très attendu **Terminator 3 : The Rise of the Machines** pour un montant estimé entre 160 et 180 millions de dollars. Un nouveau record pour un film prévu dans les salles à l'été 2003.

● Après **Les Autres**, Nicole Kidman sera de nouveau une épouse spectrale aux côtés de Jim Carrey dans la comédie fantastique **Dog Years** de Gary Ross (**Pleasantville**).

● Lors du conflit vietnamien, un jeune G-I est secrètement entraîné par l'armée américaine pour se battre contre l'ennemi avec des pouvoirs psychiques, voilà le pitch on ne peut plus accrocheur de **Silver Lord**.

● Universal relance le projet de remake de **L'Étrange créature du lac noir** en coproduction avec Larger than life, la boite d'Arthur Ross, co-scénariste de l'original.

● **Le Retour des morts-vivants 4** est en préparation sous la tutelle du producteur Will Butler, bien décidé à rafraîchir la franchise en mixant Kung-Fu, comédie et horreur avec un casting à la *Dawson*. Ça laisse déjà un sale goût dans la bouche.

● En bon Fan-boy, l'illustre inconnu Jesus Heredia y va de son propre remake d'**Halloween** avec **October 31st**, un film semi-pro financé par les indépendants de Troma.

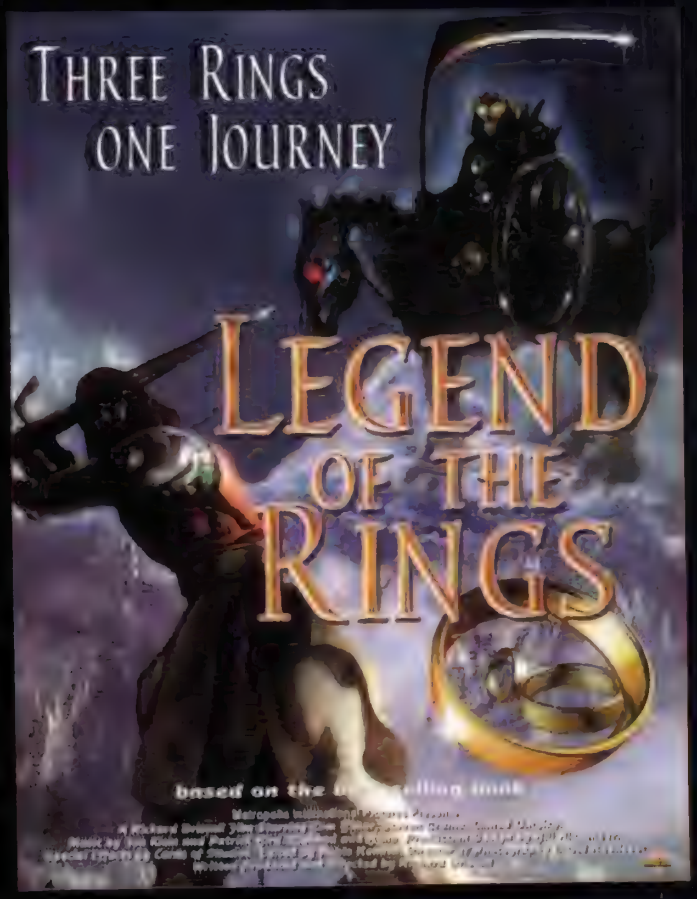
● Fils du légendaire Moustapha Akkad (souvenez-vous **Halloween**), le jeune Malek Akkad fait ses débuts derrière la caméra avec le thriller **Psychic Murders**.

● Kino Vision s'apprête à produire **The Devil's Beauty**, la suite de **La Neuvième porte**, le dernier film de Polanski. Enrique Urbizu monte en selle et passe derrière la caméra pour l'occasion.

● Le compositeur/réalisateur John Buccher (**Wendigo**, **13 chapitre 7**, les deux) cumule les projets, à savoir, **The Curse of the 49er** (un fantôme de mineur revient des enfers pour nuire aux vivants) et **Midnight Hits** (des jeunes internés accidentellement un soir hantés). Et en avant pour des clubs gothiques latex bien enfiotés !

Mulcahy s'appellent **Absolon**. Absolon, c'est le nom de l'unique remède qui, en 2007, sera capable de sauver l'humanité du NDS, un virus génétique particulièrement meurtrier. Le détective John Bassett (Christopher Lambert) enquête sur la mort mystérieuse d'un savant qui venait tout juste de découvrir un remède moins onéreux contre le NDS, rendant du coup l'Absolon totalement obsolète. Bassett ne tardera pas à découvrir qu'il est l'ultime cobaye de cette nouvelle drogue : il a contracté accidentellement le NDS et le sérum miracle coule dans ses veines. Trois jours sont nécessaires pour une guérison complète et Bassett les passera à se cacher afin d'éviter certaines personnes biens désireuses de garder le monopole du marché pharmaceutique. Allez, Christopher, un effort, nous refait pas un **Fortress 2** hein ?

■ Y'en a qui perdent vraiment pas de temps ! Connu (?) pour avoir réalisé **The Comic** en 1985, un petit psycho-killer minimaliste plein de bonnes idées mais trop fauché pour être vraiment pris au sérieux, Richard Driscoll refait surface (!). Plus de 15 ans après, il revient avec plus de moyens, mais plus d'idées du tout, comme en témoignent assez tranchement ses deux nouveaux films, **Harry and the Wizard** et **Legend of the Rings**, tournés simultanément par la même équipe, qui compte l'ancienne scream queen Linnea Quigley à son bord. Vu la ressemblance frappante avec les deux récents blockbusters que vous aurez tous reconnus, nous nous passerons de tout commentaire. Richard Driscoll, opportuniste ? À peine…



STUART LITTLE 2
ÇA LAISSE RONGEUR...

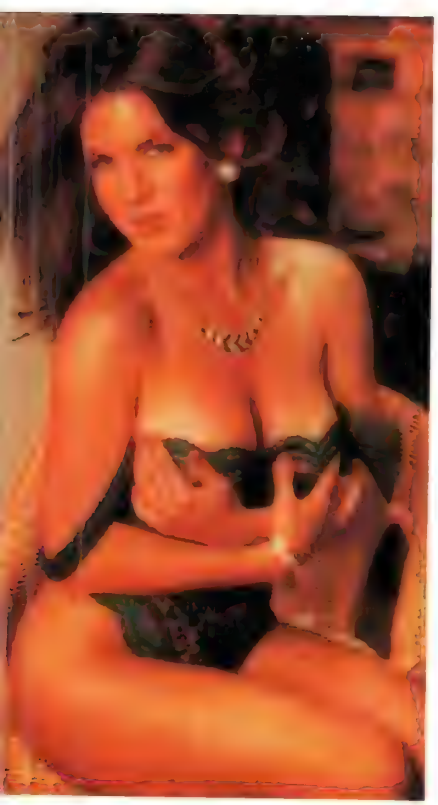
Okay, à Mad Movies on est trash, mais on aime bien les animaux. Surtout les chiens avec des oreilles et les orangs-outangs farceurs, mais aussi les souris, pour la simple et bonne raison que les souris ça boutfe du fromage et que fromage + vin et vin = youpi. Une très bonne raison, donc, pour vous causer de **Stuart Little 2**, la suite du 1 que vous n'avez pas vu et moi non plus, mais tant pis. Pour rappel, il s'agit de l'histoire d'un petit rongeur facétieux tout mignon avec ses moustaches qui fait des trucs drôles et qui est tellement vrai qu'on croirait qu'il est pas fait en images de synthèse, mais en fait si. Étant donné le succès du premier film, Columbia remet ça avec le même réalisateur (Rob Minkoff, coupable du **Roi Lion**). Après M.Night Shyamalan (**Sixième Sens**, **Incassable**), dont le nom avait bien servi pour vendre le premier film, c'est au tour de Bruce Joel Rubin (**Ghost**, **L'Échelle de Jacob**) de voir son script révisé par le docile duo responsable de **La Vie, l'amour, les vaches**, Lowell Ganz et Babaloo Mandel (avec un tel prénom, il a dû rigoler à l'école, celui-là). Cette fois, la bestiole pilote une maquette d'avion (merci Miyazaki) et vit une idylle avec un oiseau vocalisé par Melanie Griffith. Un faucon jaloux, à qui Christopher Walken prête sa voix, va venir troubler les élans des deux tourtereaux, chaperonnés par la souriante et sexy Geena Davis en chair et en jambes. C'est toujours Michael J.Fox qui se charge de faire parler Stuart. Sortie prévue en juillet aux States.

C.D.

KIRA REED

« DANS UN DE MES FILMS, JE DEMANDE À UN MEC DE FAIRE LE CHIEN. C'EST UN RÊVE QUI DEVIENT REALITE ! »

Malgré une carrière vouée corps et âme à la série Z, avec une bonne trentaine de films à son actif, parmi lesquels on trouve des titres majoritairement érotiques tels que **Shadow Dancer**, **The Price of Desire**, **Loosing Control**, **Cheerleader Ninjas**, **Carnal Fate**, **Hard Evidence**, **Wasteland Justice**, **The Mistress Club**, **Forbidden Highway** ou encore **Rage of the Innocents**, Kira Reed est pourtant bien plus connue du grand public que la plupart de ses consœurs. Il faut dire qu'elle s'est également largement illustrée dans de nombreuses séries télé régulièrement diffusées sur les chaînes câblées américaines. Avec son charme coquin, ses formes charnues et son enthousiasme naturel à les dévoiler, Kira Reed est rapidement devenue la coqueluche de la petite lucarne. À tel point qu'elle rend même terriblement jalouses bon nombre de ses amies B-Queens. Comme Nikki Fritz, qui l'abrite sur son site internet et qui lui a obtenu de nombreux emplois de mannequins : « *Quand elle rentre dans une pièce, c'est la panique. Elle met les gens dans tous leurs états. Kira a vraiment la côte dans le milieu du cinéma. Elle me rend dingue. Il suffit qu'elle se présente à une audition et vlan, en moins de trente secondes, le rôle est systématiquement pour elle !* ». Ou encore Jacqueline Lovell, avec qui elle a joué dans le film d'horreur **Damien's Seed** : « *Kira est incroyable parce qu'elle sait être à la fois professionnelle et drôle dans son travail. Elle est tout mon contraire en quelque sorte !* ».



Née le 10 octobre 1971 à Santa Clara en Californie, Kira Reed passe la majeure partie de son enfance à Louisville, dans le Kentucky, avant de s'installer à Los Angeles pour suivre des cours d'arts dramatiques et de théâtre grec antique à l'UCLA, d'où elle ressortira diplômée dans les deux disciplines. C'est alors qu'elle fait sa première apparition dans une série télé, un dérivé du film **La Folle journée de Ferris Bueller**. « *Vous saviez que cette série existait ? On m'a dit qu'elle n'avait jamais été diffusée nulle part. C'est bizarre car l'actrice principale était pourtant Jennifer Aniston. Mais en même temps, à cette époque, elle n'avait pas encore interprété Rachel dans* Friends *et n'était donc pas aussi connue qu'aujourd'hui. En ce qui me concerne, je me suis retrouvée dans un épisode de la série par accident. J'étais venue rendre visite à un ami qui s'occupait de la production et qui m'a demandé si ça m'amuserait d'avoir un petit rôle. Sans trop savoir ce que je faisais, j'ai accepté sans hésiter une seconde. En fait, j'avais envie de devenir actrice sans même m'en douter* ». Elle rempile quelque temps plus tard dans plusieurs épisodes de *Red Shoe Diaries*, la série du spécialiste de l'érotisme soft Zalman King, puis dans *Women*, une série de science-fiction sexy pour la chaine Showtime. « *Cette série m'a beaucoup amusée. Je trouve le concept très rigolo. J'interprète une étudiante en médecine qui crée un appareil un peu bizarroïde qui s'appelle l'orgasmitron et qui stimule les pulsions sexuelles des gens rentrant en son contact. Ce qui me plait dans* Women, *c'est que pour une fois, il s'agit d'une série entièrement faite par des femmes. C'est important pour ce genre de séries, car un homme ne peut pas comprendre nos fantasmes de la même manière* ».

Grande admiratrice de films d'horreur, Kira Reed allait ensuite avoir la chance de pouvoir travailler avec un de ses réalisateurs préférés, Tobe Hooper, à l'occasion d'un épisode d'*Expériences interdites* dans lequel une invasion martienne transforme un bal costumé en partie de massacre. « *Comme il s'agit d'un programme pour la télévision, Tobe Hooper ne pouvait pas se permettre les mêmes effusions de sang que dans ses films, mais l'épisode reflétait une ambiance complètement folle propre à son œuvre. Tobe est un homme charmant, très calme et d'une énorme gentillesse. Après l'avoir rencontré, c'est difficile de croire qu'il est à l'origine d'un film tel que* ***Massacre à la tronçonneuse*** *!* ». Sa dernière apparition télé en date, Kira Reed la fait dans *Alien Erotica*, l'épisode pilote de la série *The Sex Files*, réalisé par Rolfe Kanefsky, qui l'avait préalablement dirigée dans *Butterscotch*, une autre série au sujet des mésaventures sexuelles d'un homme invisible chaud lapin. « *Dans* Alien Erotica, *je joue l'agent Forrest, qui est bien entendu une parodie de Scully. Mon personnage est très réservé jusqu'à ce qu'il soit possédé par un virus extra-terrestre qui transforme les femmes en véritables nymphomanes. C'est franchement très amusant. Le problème avec les séries télé, contrairement aux films de série Z, c'est qu'il faut toujours faire plusieurs prises du même plan. En ce qui me concerne, plus je répète la même scène, moins je suis efficace. Donc, généralement, je ruse. Quand je tourne dans un décor précis, je m'arrange pour le mettre sens dessus dessous de manière à ce qu'il ne puisse pas y avoir de deuxième essai* ».

Damien GRANGER

SAN SEBASTIAN 2001

PROTOTYPE MÊME DU FESTIVAL FANTASTIQUE À L'ANCIENNE, SAN SEBASTIAN CUVÉE 2001 S'AVÈRE FIDÈLE À SA RÉPUTATION : ESPRIT POTACHE ET FILMS DE FOUS !

Coincé entre cent soixante bars à tapas dans les ruelles piétonnières de San Sebastian (dans le pays basque), un vieux cinéma comme on en fait plus (rideau rouge et balcon, la classe !) accueille chaque année un festival de films fantastiques comme on en a plus vu depuis Le Rex. Dans la salle, ça hurle jusqu'à l'explosion de carotide. À tel point que les organisateurs n'hésitent pas à en rajouter en envoyant sur scène un zombie armé d'un propulseur d'air ou un chippendale qui effectue un strip intégral. On est loin de l'ambiance polo Lacoste de Deauville ! Malgré son succès croissant, ce festival de fous garde encore un véritable esprit populaire. Depuis douze ans, les programmateurs bargeots José Luis Rebordinos et Carlos J. Plaza (dit « il padrino ») effectuent un énorme boulot de passionnés en proposant un panorama du cinéma fantastique actuel et des rétros d'enfer.

Côté nouveautés, des films déjà sortis chez nous (**Battle Royale**, **Les Vampires du désert**, et le home movie de Pitof tourné en DV et dont j'ai oublié le titre), des films qui vont sortir chez nous (comme le génial **Jeepers Creepers** de Victor Salva, dont on vous parlera dans tous les Mad Movies de l'année prochaine) et des films qui risquent de ne jamais sortir chez nous. Comme **Bichunmoo** (ce n'est pas un éternuement, c'est le titre !) de Young-Jun Kim, un wu xian pian coréen qui louche du côté de Tsui Hark avec montage épileptique, bastons dans les airs et courtes focales à souhait. Énorme succès en Corée, Bichunmoo navigue entre une niaiserie post-*Maya l'abeille* et un ennui poli (ça tchatche sec). Restent vingt minutes d'action plaisamment hystérique que les fans de baston Hong-kongaise connaissent par cœur et surtout la tronche du héros sabreur en forme de pelle à tarte qui a fait rire la salle à chacune de ses apparitions. Déception avec l'espagnol **Stranded**, premier long-métrage d'une jeune actrice prénommée Luna. L'histoire de cinq astronautes (dont Vincent Gallo et Maria De Meideros) qui, après s'être crashés sur Mars, doivent

De gauche à droite et de haut en bas : Bichunmoo, Karaté à mort à Torremolinos, Matango et Wolf Girl.

Stranded.

El Caminante et Le lac de Dracula.

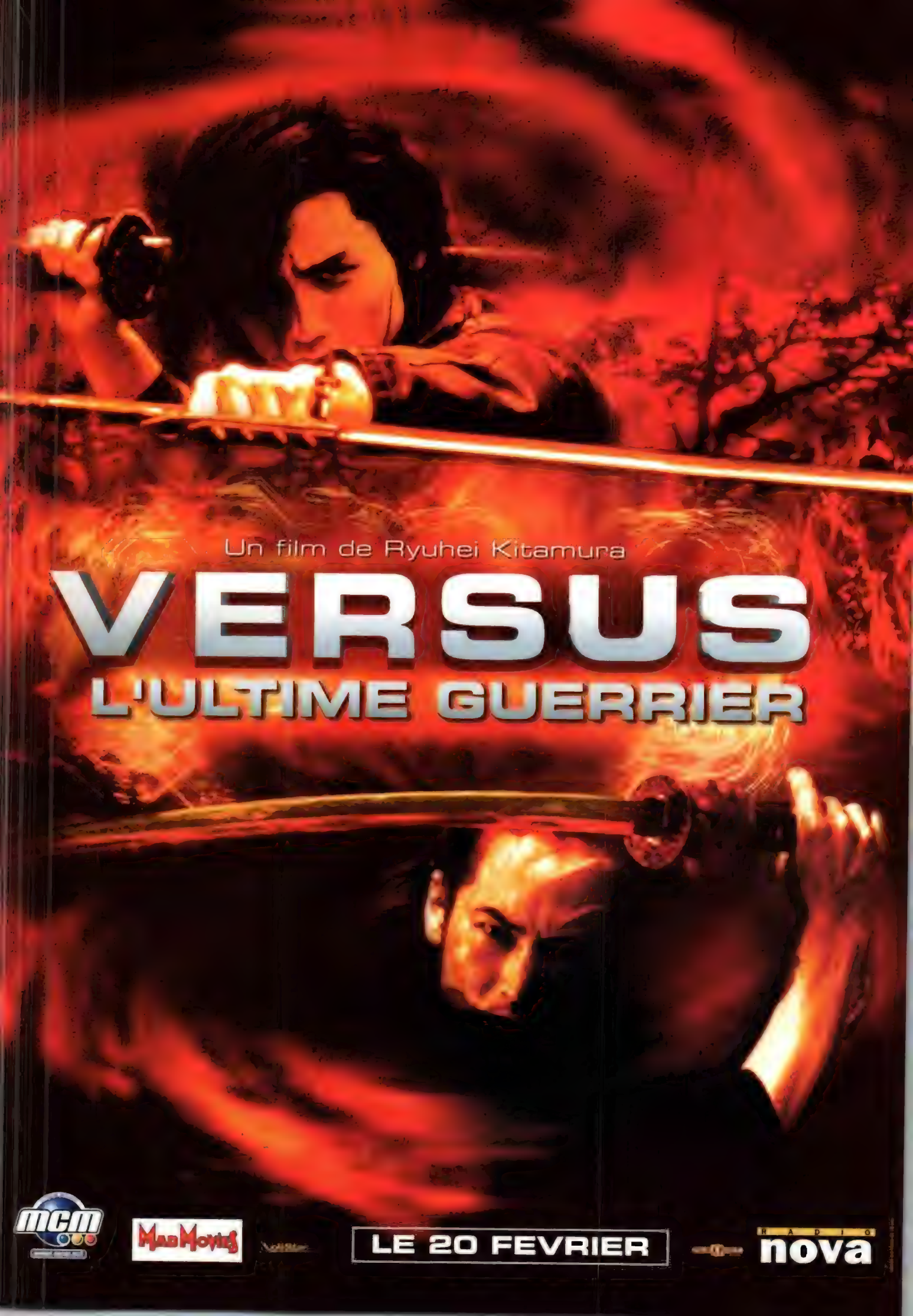
attendre les secours pendant trois ans. C'est long trois ans ! Surtout quand il ne se passe rien ! Shooté dans une carrière aussi aride que le slip du pape, filmé avec des filtres roses à faire pâlir d'envie Tony Scott, bourré de dialogues casse-burnes comme on n'en a pas entendu depuis les essais pelliculés de Marguerite Duras, **Stranded** n'est pas loin de faire penser (l'action en moins) au consternant **Planète rouge**. Nettement plus intrigant est **Wolf Girl**, du Canadien Thom Fitzgerrald, un mixage barré entre **Le Cirque des vampires** (un vieil Hammer plein de canines en érection), **Freaks**, **Carrie** et **La Louve sanguinaire** (un loup-garou rital des seventies ultra-ringue). Une ado pleine de poils est l'attraction principale d'un cirque de monstres (à peu près les mêmes que dans **Freaks** d'ailleurs) où elle officie dans un numéro de louve-garotte en cage. Humiliée par une bande d'ados cons, la belle va alors se transformer en une véritable wolfgirl assoiffée de vengeance. Quelques séquences étonnantes (des nains qui dansent le french cancan, un teenager qui admire sa petite stouquette dans un miroir tout en se frappant sur les fesses) et des paraboles osées sur l'épanouissement sexuel de l'héroïne (qui perd ses poils quand elle tombe amoureuse) font de **Wolfgirl** un film de loup-garou auteurisant qui pourrait passer aussi bien sur Arte que dans le *Quartier interdit* de Jean Pierre Dionnet. Détente enfin avec le sympatoche **Karaté à mort à Torremolinos**, amusante zèderie de Pedro Temboury, un habitué du festival (comme spectateur) déjà responsable d'un **Cigares radioactifs** tourné en super 8. Visiblement, Pedro rend hommage aux films de Ninjas des années 80 via quelques bastons gore débiles (zooms et arrachages de têtes) et surtout au vieux maître du bis ibérique Jess Franco qui joue ici un Chinois déjanté post-Fu-Manchu.

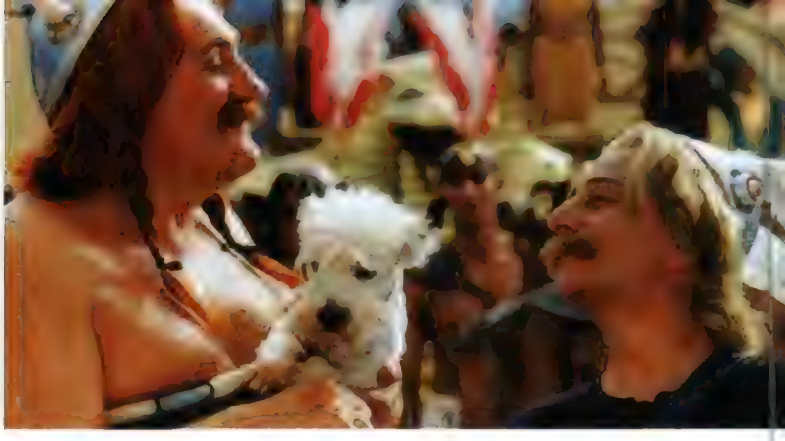
Mais San Sebastian ne serait rien sans ses fabuleuses rétrospectives consacrées cette année en partie au cinéma fantastique japonais. **Matango**, **Majin**, **Kwaidan**, **Onibaba**, **Godzilla**, tous les classiques étaient présents, mais aussi des films plus rares comme **Chi woo suu me** réalisé en 1971 par Michio Yamamoto et que Christophe Gans sortit en vidéo (chez Scherzo) il y a vingt ans sous le titre **Le Lac de Dracula**. Le prince des vampires change donc de nationalité dans ce démarquage modernisé du **Cauchemar de Dracula** qui se clôt sur un beau plantage de pieu dans le cœur. L'autre rétro consacrée à l'« Europe perverse », a permis de revoir des classiques de chez classique (comme le magnifique **La Sorcellerie à travers les âges** de Benjamin Christensen) ou des ringueries de chez ringuerie comme le **El Caminante** de Paul Naschy, comédie paillarde et scatologique sur la renaissance du diable au XVéme siècle. Réputé pour ses rôles de loup-garou (dont **L'Empreinte de Dracula** et **Les Vampires du docteur Dracula**, deux films de loup-garou. Véridique !) ce bon vieux Popaul déclarait à l'époque que « *ce film est, à sa façon, une date* ». Cet homme est fou ! Connu sous les titres respectifs de **Daughters of Dracula**, **Daughters of Darkness** et **Satan's Daughters** le très culte **Vampyres** de Joseph Larraz (un Barcelonais venu du comic-book) nous propose de suivre, à la goutte de sang près, le parcours meurtrier et érotique de deux vampires lesbiennes bandulatoires dont une est interprétée par la Belge Marianne Morris et l'autre par la british Anulka, ex playmate dans le Playboy de mai 1973. Avec ses excès gore et ses déshabillés vaporeux, **Vampyres** navigue entre une poésie maladroite mais touchante à la Jean Rollin et le film d'horreur agressif qui commençait à poindre en cette année 1974 (celle de **Massacre à la tronçonneuse**). Mais la plus grosse surprise de cette rétro européenne fut la projection dans une copie ultra neuve du totalement « out » **Necronomicon** de Jess Franco daté de 1967. Un pur délire onirique construit au jour le jour à partir de quatre pages de scénario et devenu culte à cause de deux scènes : un nain chef d'orchestre officiant avec sa baguette dans une drogue-party et un numéro de cabaret sadomasochiste mené par la vigoureuse cravache de la sexy Janine Reynaud.

C'est cool, c'est cul, c'est culte, c'est gore. C'est à San Sebastian.

Christophe **LEMAIRE**

"VERSUS EST UN FILM FOU !"
MAD MOVIES
LE PASSÉ EST UN DANGER
LE PRÉSENT UN COMBAT
LE FUTUR UNE MENACE...


Un film de Ryuhei Kitamura
VERSUS
L'ULTIME GUERRIER
mcm
MAD MOVIES
LE 20 FEVRIER
RADIO nova



Astérix (Christian Clavier) et Obélix (Gérard Depardieu), de nouveau réunis, cette fois pour le meilleur et pour le rire.

ASTÉRIX ET OBÉLIX : MISSION CLÉOPÂTRE

MORT DE RIRE SUR LE NIL

Avec son budget pharaonique, ses obligations artistiques vis-à-vis de la bande dessinée d'Uderzo et Goscinny, son système de production particulièrement restrictif et la mauvaise expérience de la première adaptation, on ne donnait pas cher payé de cet **Astérix et Obélix: Mission Cléopâtre**, même avec l'ami Alain Chabat aux commandes. Sevré aux **Kentucky Fried Movie**, ZAZ movies et autres SNL-eries, l'ex-chef des Nuls pouvait-il offrir du tonus à un projet qui sentait la naphtaline avant même d'être annoncé? Indiscutablement la réponse serait oui, même si pour cela, le réalisateur de **Didier** se sent parfois obligé d'avoir recours à ses gimmicks les plus identifiables.

Reprenant les grandes lignes de la bande dessinée *Astérix et Obelix chez Cléopâtre* (les Gaulois viennent au secours de l'architecte égyptien Numérobis qui doit construire un palais faramineux en trois mois), Chabat commence déjà par largement calmer l'insupportable Clavier et offre à Depardieu l'une des prestations les plus génialement nulle de sa carrière. Bon point. Quelque part décidé à imprimer son humour sur ce qui pourrait être un sacré film de dinosaure (à la manière du premier), le réalisateur va inviter toute la clique Canal pour dynamiter le film de l'intérieur. Si les pitreries de Jamel Debbouze, Edouard Baer, les Robins des bois et consorts vous font rire, pas de problème. Sinon, vous êtes mal barré… Mais en comique d'exception, Chabat possède la capacité de tirer le meilleur parti de ses interprètes. Ainsi, les comédiens précités sont utilisés pour ce qu'ils savent faire le mieux et certains autres se révèlent carrément hilarants (mention spéciale à Gérard Darmon et Dieudonné). Au détour de certaines scènes, le réalisateur pousse même très loin l'absurde, notamment lors d'une séquence musicale reprenant « I Feel Good » de James Brown ou encore l'apparition d'Itineris, un personnage qui subit de sévères décrochages lors des communications!

Le plus agréable reste encore de constater qu'Alain Chabat a su tirer parti de ses amours cinématographiques autres que comiques pour offrir une belle facture à son projet. Ne soyons pas étonnés de voir éclater un combat de kung-fu parodique entre Jamel Debbouze et Gérard Darmon. Quoi de plus logique de la part d'un fan de sous-culture cinéma? C'est surtout qu'un tel background lui permet d'avoir une compréhension filmique de certains problèmes techniques qui tapaient dans le ridicule chez son Claude Zidi de prédécesseur (notamment l'utilisation des SFX). Résultat: cette **Mission Cléopâtre** oscille constamment et harmonieusement entre le respect global de l'œuvre et la personnalité de celui qui l'adapte. On attendait juste de Chabat qu'il nous fasse rire et celui-ci parvient à nous épater. Bien joué!

Stéphane MOÏSSAKIX

FRANCE. 2001. RÉAL ET SCÉN. : ALAIN CHABAT D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE DE RENÉ GOSCINNY ET ALBERT UDERZO. DIR. PHOT. : LAURENT DAILLAND. MUS. : PHILIPPE CHANY. SPFX : DUBOI. PROD. : CLAUDE BERRI ET PIERRE GRUNSTEIN POUR PATHÉ/RENN PRODUCTIONS. INT. : CHRISTIAN CLAVIER, GÉRARD DEPARDIEU, JAMEL DEBBOUZE, MONICA BELLUCI, GÉRARD DARMON, ALAIN CHABAT, CLAUDE RICH... DUR. : 1H47. DIST. : PATHÉ DISTRIBUTION. SORTIE LE 30 JANVIER 2002.

L'ÉTRANGE FESTIVAL CAEN
DU 14 AU 16 FÉVRIER 2002
Jeudi 14 février :
SOIRÉE D'OUVERTURE à 20h00
AVALON
de Mamoru Oshii – Japon
Vendredi 15 février :
AUDITION à 20h00
de Takashi Miike – Japon
MANIE MANIE + BLOOD à 22h15
UZUMAKI à 0h15
de Higuchinsky – Japon
Samedi 16 février :
L'ILLUSIONNISTE à 20h00
de Jos Stelling – Pays-Bas
SINGAPORE SLING à 22h00
de Nikos Nikolaidis – Grèce
AU CINÉMA LE LUX
6, avenue Sainte Thérèse Caen
www.ville-caen.fr/cinemalux - renseignements : 02 31 82 29 87
LEZARDUS
France BLEU Basse-Normandie

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
13 FANTÔMES		1 Presque aussi effrayant que le train fantôme de la foire de Pézenas.	1 Ah bon, il y en a 13 ?		1 Tout simplement nul.		0 Un huis clos filmé comme un Michael Bay. Ça donne le tournis !		
L'ASCENSEUR					1 Trop mou et pas assez vulgaire.		0 Pour tous ceux qui sont restés coincés dans les années 80.	2 Un exploit. Un film uniformément mauvais du début à la fin.	
ASTÉRIX ET OBÉLIX : MISSION CLÉOPÂTRE				3 Astérix, certes, mais avec des gags.	4 Une adaptation respectueuse mais un peu ratée de Goscinny, avec le meilleur de l'humour C+.		4 Presque aussi bien que Tarama et les mines du Roi Saumon.	3 Vous n'êtes jamais allé à une soirée Canal ? Voilà l'occasion de vous rattraper.	
LES AUTRES	5 Exécution parfaite. Histoire impeccable. Et en plus ça fout la trouille.	5 Beau comme un tableau, froid comme la mort : du cinoche d'épouvante comme on n'en fait plus.	5 Classique, envoûtant, flippant... L'anti-James Ivory !	5 La recette des chocottes à l'ancienne. Y'a bon !	5 C'est beau, émouvant, effrayant, surprenant, incisif... Que demande le peuple ?	6 Parfait pour bien commencer l'année.	5 Du très bon travail d'artisan au service du film de trouille.	4 De grandes idées, de belles images, mais pas de suspense.	
LA CHUTE DU FAUCON NOIR	5 En réal, c'est Rio Bravo en Somalie. Politiquement, c'est plus douteux.	5 Sauvage et bien gaulé. Un Ridley Scott qui tape dans l'oeil.	5 Comme on dit aux States : « one hell of a movie ! ».				2 Bruckheimer a sauvé Scott. Non... Scott a tué Bruckheimer... Ranhh ! Je sais plus...	2 Trop d'emphase fait souvent sombrer Ridley Scott dans le ridicule. Oscarisable.	
DONNIE DARKO	5 K. Dick + John Hughes = Richard Kelly. Un film formidable.			3 Prix Première à Gérardmer pour film à la Première. Faux-événement		6 Un bien beau film, avec tout ce qu'il faut dedans pour ressortir de la salle avec le sourire.	2 Un pur film de poseur-branleur super prétentieux. Non merci !	6 L'année commence bien ! Un film de David Lynch croisé avec un comics.	
FROM HELL	5 Mise en scène impeccable. Le Jack l'Éventreur qu'on attendait.	5 The Hughes brothers. Retenez leur nom, car à Hollywood ils n'y arrivent pas.	4 Belle mise en scène, mais ça ne vaut pas la version télé avec Michael Caine.	5 Une symphonie de sensations.	5 Le talent plastique des frères Hughes fait oublier l'abandon du récit abyssal d'Alan Moore.	5 À la base, un super comics. À l'arrivée, un film différent, mais super aussi.	6 Le comics est inadaptable. Du coup, les Hughes ont fait leur propre film. Et quel film !	6 Un film pessimiste, inquiétant et beau.	
HARRY POTTER	2 J'avais lu le livre, donc très peu d'intérêt.		5 Académique et euphorisant, digne d'une production Spielberg des années 80.	4 Académique, friqué, lissé, et donc parfaitement agréable.	2 Une transposition crétine et dénuée de talent.			2 Triste constat : le film est identique au roman.	
OCEAN'S ELEVEN	5 C'est aussi agréable que d'écouter du bon jazz. Un petit bonheur.	5 La preuve que Traffic n'était pas une fatalité.		4 Aussi pro, lisse et transparent que l'original des sixties.			4 Ludique, ce qui est franchement rare chez Soderbergh...	4 Des comédiens épatants, mais moins d'âme que dans le film original.	
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU	4 Je ne connais pas l'univers de Tolkien, je me suis senti exclu. Mais c'est beau.	6 La rencontre d'un auteur et de son sujet. Total chef d'œuvre !	6 Quand voir un film devient une sensation orgasmique.	6 Au-delà du fantasme...	5 Plutôt assez génial malgré une légère déception.	5 Je l'avoue, j'y croyais pas. Mais quel film !	6 On ne peut pas mettre plus !	6 Plus qu'un film, c'est l'acceptation d'une utopie, un rêve prenant vie.	
VANILLA SKY	3 C'est pas mal mais c'est exactement le même film qu'Ouvre les Yeux. Donc déjà vu.		0 Affligeant de bêtise et de médiocrité suffisante.		1 Je préférais la V.O.		0 Ouvre les yeux : DVD disponible pas cher dans toutes les bonnes boutiques.	1 Ni charme, ni subtilité, ni audace. Et en plus c'est un remake...	
VERSUS				5 Alliance de la grâce et du bourrin. Complètement Mad.	5 Yahouuuu !	4 Ça déchire, c'est clair. Mais deux heures, c'est quand même un peu long...	6 Pur film concept proche de ce qu'on surnomme ici un « mad movie ». Monstrueux !	4 Une certaine idée plutôt bourrine et décomplexée du genre.	
ZOOLANDER	3 Con, con, con ! Drôle, drôle, drôle !	2 Deux ou trois trucs marrants et basta ! Naze...		3 Drôle dans l'hémisphère gauche. Pas drôle dans l'hémisphère droit.	4 Une comédie gentiment critique et franchement plaisante.		3 Bourré de gags super drôles où on rigole pas !	5 Si comme moi vous faites collection des films cons, voici un joli prototype.	

PALMARÈS 2001

COMME PRÉVU, GANDALF, FRODON ET LEUR PETITS COPAINS ONT FRANCHI EN TÊTE LA LIGNE D'ARRIVÉE. **LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU** EST DONC LE FILM «MAD» DE L'ANNÉE 2001 (OUI, RAFIK EST TRÈS CONTENT). **INTUITIONS, LES AUTRES** ET **GHOSTS OF MARS** SE DÉTACHENT ÉGALEMENT DU PELOTON. JACKSON, RAIMI, AMENABAR ET CARPENTER : VOILÀ DONC LES NOMS DES 4 CAVALIERS DE L'APOCALYPSE QUI NOUS ONT EXPLOSÉS LES MIRETTES CETTE ANNÉE. QUI DIT MIEUX ?

STÉPHANE MOÏSSAKIS

LES MEILLEURS
1/ LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU
2/ A.I.
3/ GHOSTS OF MARS
4/ INTUITIONS
5/ LA PLANÈTE DES SINGES

MENTION SPÉCIALE IMPACT : CHEVALIER

LES PIRES
1/ HANNIBAL
2/ LARA CROFT : TOMB RAIDER
3/ SPY KIDS
4/ DRACULA 2001
5/ VIDOCQ

BERTRAND ROUGIER

LES MEILLEURS
1/ LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU
2/ RING
3/ BATTLE ROYALE
4/ LE COUVENT
5/ MULHOLLAND DRIVE

MENTION SPÉCIALE IMPACT : REQUIEM FOR A DREAM

LES PIRES
1/ DRACULA 2001
2/ 102 DALMATIENS
3/ MORTELLE St VALENTIN
4/ SPY KIDS
5/ A.I.

CÉDRIC DELELÉE

LES MEILLEURS
1/ LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU
2/ GHOSTS OF MARS
3/ INTUITIONS
4/ LES AUTRES
5/ LE RETOUR DE LA MOMIE

MENTION SPÉCIALE IMPACT : CHEVAUCHÉE AVEC LE DIABLE

LES PIRES
1/ TOMB RAIDER
2/ LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN
3/ LE PETIT POUCET
4/ LES ÂMES PERDUES
5/ HANNIBAL

ARNAUD BORDAS

LES MEILLEURS
1/ LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU
2/ A.I.
3/ INTUITIONS
4/ GHOSTS OF MARS
5/ BATTLE ROYALE

MENTION SPÉCIALE IMPACT : THE PLEDGE

LES PIRES
1/ VIDOCQ
2/ LE RETOUR DE LA MOMIE
3/ SHREK

JULIEN DUPUY

LES MEILLEURS
1/ LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN
2/ A.I.
3/ LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU
4/ LES AUTRES
5/ REPLICANT

MENTION SPÉCIALE IMPACT : TIME AND TIDE

LES PIRES
1/ TOMB RAIDER
2/ LE FANTÔME DE SARAH DOUGLAS
3/ ÉVOLUTION
4/ BELPHÉGOR
5/ LE PETIT POUCET

DAMIEN GRANGER

LES MEILLEURS
1/ LE COUVENT
2/ LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU
3/ LES AUTRES
4/ INTUITIONS
5/ JURASSIC PARK 3

MENTION SPÉCIALE IMPACT : THE PLEDGE

LES PIRES
1/ TOMB RAIDER
2/ DRACULA 2001
3/ VIDOCQ
4/ LE PETIT POUCET
5/ GHOSTS OF MARS

RAFIK DJOUMI

LES MEILLEURS
1/ LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU
2/ A.I.
3/ INTUITIONS
4/ LES AUTRES
5/ GHOSTS OF MARS

MENTION SPÉCIALE IMPACT : TIME AND TIDE

LES PIRES
1/ TERROR TRACT
2/ VIDOCQ
3/ SCARY MOVIE 2
4/ TOMB RAIDER
5/ HUMAN NATURE

« Alors ma cocotte, t'as encore oublié de t'abonner à Mad Movies ? »

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :
18,24 € au lieu de 22,80 € prix au numéro (-20 % de réduction)
Je choisis en cadeau 1 ancien n° de Mad Movies ou Impact
Je désire le n° de Mad Movies ou le n° d'Impact

❑ Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) :
29,26 € au lieu de 41,80 € prix au numéro (-30 % de réduction)
Je choisis en cadeau 2 anciens n° de Mad Movies ou Impact
Je désire les n° de Mad Movies et d'Impact

❑ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :
54,34 € au lieu de 83,60 € prix au numéro (-35 % de réduction)
Je choisis en cadeau 3 anciens n° de Mad Movies ou Impact
Je désire les n° de Mad Movies et d'Impact

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

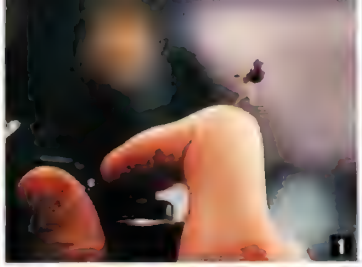
Règlement à l'ordre de Mad Movies - CPF joint par ❑ chèque ❑ mandat

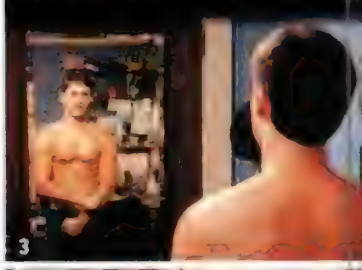
ETRANGER
Europe par voie de surface : même tarif.
Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 28,96 €.
11 numéros : 52,59 €. 22 numéros : 98,32 €.

Avant tout, si on attend une adaptation cinématographique de Spiderman comme d'autres le messie, c'est bien parce qu'il s'agit, encore aujourd'hui, du plus beau personnage créé dans l'univers du comic book. Pour cela, on ne reconnaîtra jamais assez le génie dramatique de Stan Lee, l'homme qui a fait vivre ce personnage mythique à même le papier, le décrivant avant tout comme un être humain confronté aux problèmes de tous les jours. Une approche, révolutionnaire en son temps, qui aura attiré les lecteurs pourtant avant tout intéressés par la stature mythologique des super héros. Mais le comic book étant avant tout un art éminemment graphique, ce sont bien les planches de John Romita Sr, Steve Ditko et Jack « King » Kirby qui, les premières, auront popularisé la fameuse silhouette acrobatique du tisseur de toile auprès des lecteurs dans le monde entier, en faisant ainsi LE candidat potentiel pour une aventure cinématographique. Ensuite, si on attend encore plus aujourd'hui une adaptation de Spiderman sur grand écran, c'est aussi parce qu'elle est réalisée par Sam Raimi. Nul besoin de présenter le personnage aux plus anciens lecteurs de Mad Movies. Rappelons juste au passage, pour rafraîchir la mémoire des plus étourdis, que le réalisateur d'**Evil Dead** reste lui-même LE candidat idéal pour un tel exercice puisqu'il aura réalisé auparavant le plus beau manifeste comics avec son monumental **Darkman**. Lorsque l'on sait que ce dernier souffle la place à David Fincher (**Seven**, **Fight Club**, donc rien à voir!) et Chris Colombus (**Harry Potter**, **Maman j'ai raté l'avion**, encore moins!), on se dit que le tisseur l'a échappé belle! Enfin, on attend d'autant plus son **Spiderman** maintenant que la bande-annonce du film est visible sur les écrans du monde entier et sur les sites Internet les mieux fournis.
C'est bien simple: à la rédaction, elle a calmé tout le monde! Tout y est: les origines de « tête de toile » et du Green Goblin, la romance avec Mary Jane, les sauts périlleux dans un New York magnifié, les mouvements de caméra « décadrés » chers à Sam the Man, les furieuses empoignades entre les deux Némésis... Énormément référentielle, la bande-annonce laisse néanmoins sous-entendre qu'il s'agit avant tout d'un film de Sam Raimi, de sa propre vision du comics et non d'une adaptation complètement fidèle. Ce dernier a effectivement pris quelques libertés que nous allons parcourir tout en revenant sur les thèmes principaux présentés ici. Mais avant de relayer l'information, rappelons à nos aimables lecteurs que la lecture des pages qui suivent risque de provoquer des crises d'attentes aigus parfaitement incontrôlables: après tout, nous sommes vraiment LES spectateurs potentiels pour lesquels ce film a été fait! En avant pour la toile la plus attendue de l'année (Djoumi me souffle que c'est **Les Deux tours**, mais non...).

Stéphane MOÏSSAKIS

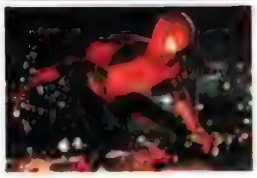
SPIDERMAN
DE SAM RAIMI
LE COMPTE
À REBOURS
A COMMENCÉ





PETER PARKER/ SPIDERMAN

Orphelin dès son plus jeune âge, Peter Parker est recueilli par son oncle Ben et sa Tante May qui décident de l'élever comme leur propre enfant. Prototype même du « geek » mal apprécié par ses camarades de cours, Peter va subir un coup du sort le jour où il se fait piquer par une araignée radioactive lors d'un exposé en sciences. Possédant maintenant les facultés propres aux arachnides ainsi qu'un sixième sens qui l'avertit du moindre danger, Peter va chercher à gagner un peu d'argent grâce à ses pouvoirs. Le jour où son oncle Ben se fait tuer par un malfrat qu'il aurait pu aisément appréhender, Peter décide de

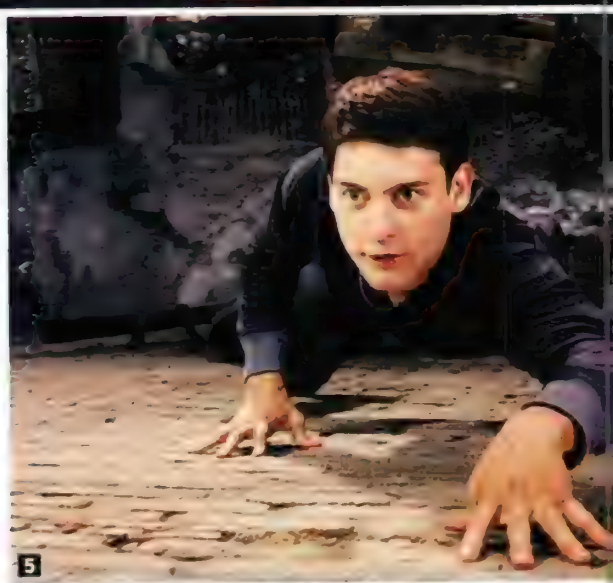


venger sa mort en se créant l'identité de Spiderman pour combattre le crime. Tobey Maguire (**Chevauchée avec le diable**) semblait taillé sur mesure pour incarner le Peter Parker candide des débuts. Un petit tour dans les salles de musculation pour se parfaire un corps d'athlète et le voilà fin prêt pour jouer le rôle envié du tisseur. Sam Raimi et la Columbia semblent avoir trouvé l'interprète idéal et à aucun moment ce dernier ne semble faillir à son devoir. Il vaudrait mieux en tout cas puisque Tobey Maguire a signé pour plusieurs séquelles. Bueno !

UN HÉROS TRÈS DISCRET

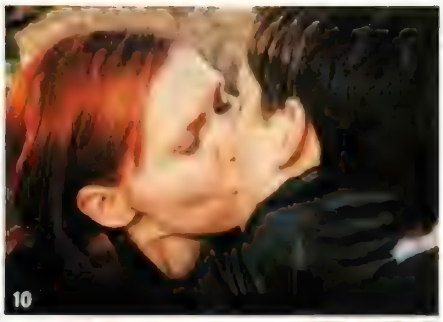
Premier film oblige, le **Spiderman** de Sam Raimi nous raconte les origines du tisseur. Bien entendu, la bande-annonce relaie fortement ce passage important en présentant malgré tout quelques différences notables. D'une part, ce n'est plus une araignée radioactive qui lui confère les supers pouvoirs que nous lui connaissons, mais plus précisément un spécimen « génétiquement amélioré » (1). Bien évidemment, certains peuvent déjà chipoter sur cet élément divergent du comics, si ce n'est que les supers pouvoirs de notre ami s'en retrouvent nettement modifiés. À l'image de la bande dessinée, Peter passe soudain du statut d'adolescent binoclard assez mal dans sa peau (2) à celui de jeune homme particulièrement athlétique (3), ce qui accentue parfaitement sa modification corporelle. D'autre part, reprenant l'une des idées maîtresses de l'adaptation conçue autrefois par James Cameron, Sam Raimi pousse encore plus loin cette idée et décide que les toiles tissées par Spiderman seront organiques puisqu'elles sortiront directement de ses poignets (4). Rappelons que dans le comics, Peter, en bon petit génie scientifique, se construisait des bracelets qu'il remplissait d'un solide fluide produisant des lianes capables de soutenir plusieurs fois son poids. Voyant là un élément supplémentaire capable d'accentuer la malédiction que subit le personnage, le réalisateur transcende le matériel d'origine et semble lui apporter une valeur ajoutée non négligeable.

Un autre des moments clés du film sera celui où Peter découvre sa faculté à grimper aux murs. Usant avec brio de la technique des masques digitaux (celle qui aura servi à **Mission Impossible 2** ou, de manière plus rudimentaire, à **Drop Zone**), Raimi se retrouve aujourd'hui avec la capacité de filmer un Peter Parker en pleine séance de grimpette sans user de matte painting, de cuts dans le mouvement mais plutôt en plan-séquence (5). Alors bien sûr, cela semble d'une évidence qui ne devrait même pas être rappelée aujourd'hui, mais repassez vous le film de 1977 et on en reparle ! Sinon, l'espace d'un instant, Mad Movies se transforme en Science et Vie Junior pour vous expliquer une autre des nouveautés instaurée par Sam the Man. En effet, notre ado préféré voit d'étranges poils pousser sur ses doigts, élément qui n'est pas relaté dans le comics (6). Dans le langage arachnéen, ces poils (appelés aussi trichobotries si ça vous intéresse) sensibles aux vibrations et au déplacement d'air permettent aux araignées de détecter leurs proies. Serait-ce alors une explication « plausible » au fameux sixième sens que possède le tisseur et qui lui permet d'anticiper le moindre danger ? Possible, d'autant plus que la bande-annonce ne livre aucune information sur ce pouvoir et sur la manière dont il sera mis en scène dans le film (dans le comics, quelques traits apparaissent au-dessus de la tête de Spidey, suggérant ainsi une vibration). Comme le chantait l'autre : « *he does whatever spider can* » ! Toujours au niveau de l'adaptation directe des origines, on remarquera que la storyline reste la même puisque Peter décide avant tout d'utiliser ses pouvoirs pour se faire un peu d'argent de poche en concourant dans des matchs de catch (7). Ce n'est qu'à la mort de l'oncle Ben qu'il se décidera à combattre le crime… Go on Spidey !



8

9


10

DES LIENS ÉTROITEMENT TISSÉS

À l'image de nombreux comics relatant les aventures de nos supers héros favoris, *Spiderman* joue évidemment sur la longévité pour nouer les relations entre ses divers protagonistes. On pourrait comparer ce type de méthode à du soap-opéra si ce n'est qu'elle sert ici à relativiser l'aspect surhumain de notre tisseur préféré en nous présentant son lot quotidien de peurs, de joies et de souffrances. L'un des problèmes d'adaptation auquel se sera heurté Sam Raimi sera celui de synthétiser toutes les relations importantes du comic book. Heureusement pour lui, Stan Lee simplifiait déjà la tâche à ses lecteurs en ne présentant que des personnages liés, d'une manière ou d'une autre, à Peter Parker. Toutefois, il est impossible pour le réalisateur de présenter tous les personnages et donc toutes les sous-intrigues qui les attachent. Concentrons nous d'abord sur le principal. Sont donc présents l'oncle Ben (Cliff Robertson), la tante May (Rosemary Harris), Norman Osborn (Willem Dafoe) et son fils Harry (James Franco), Mary Jane Watson (Kirsten Dunst) et l'inusable J. Jonah Jameson (J.K. Simmons). Chacun semble d'ailleurs présenter les mêmes fonctions que dans le matériau d'origine.

Si vous avez manqué le début : C'est donc à la mort de l'oncle Ben que Peter sera chargé de s'occuper de sa tante May. Celle-ci reste fragile du cœur et se soucie beaucoup de la santé de son neveu (8). Ce dernier est le meilleur ami d'Harry Osborn (9), dont le père Norman est un richissime industriel reconnu. Arrive alors Mary Jane qui souhaite flirter avec Peter (10) mais ne retient pas toujours son attention, notamment parce que ce dernier a forte affaire entre ses devoirs de super héros et ses altercations avec son patron J.J. Jameson qui le pousse à lui ramener des photos de Spiderman pour faire la une du Daily Bugle (11). Afin de rendre Peter jaloux, Mary

NORMAN OSBORN/ THE GREEN GOBLIN

Né d'une expérience scientifique qui tourne au vinaigre, le Green Goblin est le premier super-vilain à apparaître dans le comics *Spiderman*. Ce n'est que plus tard qu'il apparaîtra d'ailleurs sous les traits humains du richissime Norman Osborn, père d'Harry, le meilleur ami de Peter. Surfant sur un skate volant en forme de chauve souris et usant de bombes en formes de petites citrouilles, le Green Goblin reste différent d'un super vilain comme le Joker de *Batman*, bien que tous les deux aient été rendus psychotiques par leurs expérimentations. On rêvait d'un Nicolas Cage pour incarner cette figure éminente du comics et il fut même sérieusement envisagé par Sam Raimi avant que des problèmes de planning ne viennent

tout chambouler. Remplaçant un John Malkovitch également prévu, Willem Dafoe revient aux rôles de méchants après ceux, mémorables, des **Rues de feu** ou de **Police Fédérale Los Angeles**. Mais c'est surtout sa récente performance dans **Animal Factory** qui nous met en confiance, prouvant qu'il avait retrouvé la gniak qu'il semblait avoir perdu au fin fond des **Speed 2**, **American Psycho** et autres **Ombre du Vampire**.

MARY JANE WATSON

Cette rousse incendiaire constitue l'un des éléments de charme du comics. En effet, Mary Jane Watson partage le cœur de Peter Parker avec la jolie blonde Gwen. Bien après la mort tragique de cette dernière (tuée par le Green Goblin), elle épousera d'ailleurs le tisseur qui en profitera pour lui révéler son identité secrète. Après un casting plutôt serré, c'est la jeune Kirsten Dunst (à peine 20 ans), révélée par Entretien avec un Vampire, qui décroche le rôle de Mary Jane, inscrivant ainsi un nouveau rôle légendaire dans sa courte mais déjà impressionnante carrière. À l'annonce de sa participation au film, une horde de fans se sont pourtant insurgés à cause de la blonde couleur de ses cheveux. Une bonne perruque sur la tête et plus personne ne vient moufter aujourd'hui. Vive les rajouts capillaires !

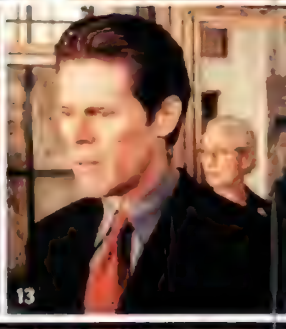
HARRY OSBORN

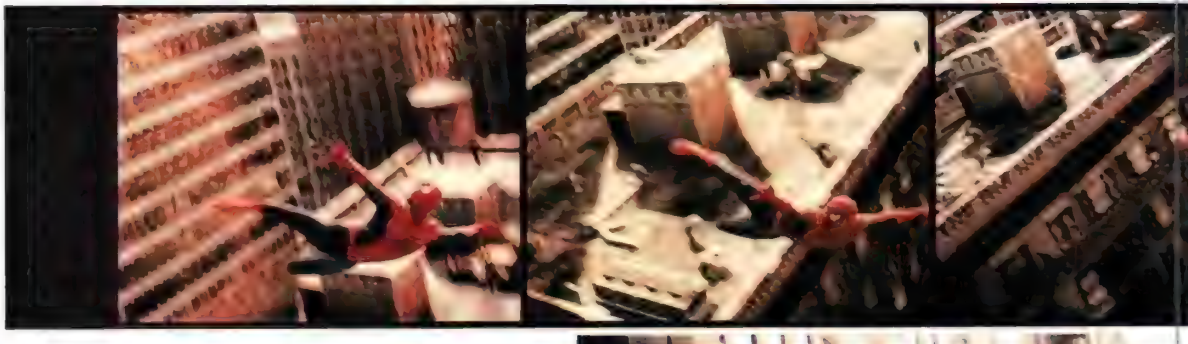
Meilleur ami de Peter, Harry est également son rival auprès de la belle Mary Jane et il y a fort à parier que sa présence dans le film risque d'accentuer ce triangle amoureux et, par extension, le petit coté « soap » du comics. Fils de Norman Osborn alias The Green Goblin, Harry prendra bien plus tard sa relève sous le masque grimaçant du super vilain. Étrange choix de casting en ce qui concerne ce personnage puisqu'il est interprété par le bellâtre inconnu James Franco dont les talents de comédien restent à prouver. Trop belle gueule pour faire un Harry crédible (plutôt gringalet dans le comics), Franco présente néanmoins une certaine ressemblance avec Willem Dafoe. On espère juste que ses talents d'acteur éclateront suffisamment dans le film pour ne pas nous faire penser à un choix censé faire mouiller les minettes.

Jane va donc s'intéresser à Harry (12), tout en tombant amoureuse de Spidey. Vous suivez ? Bien, car entretemps, Norman Osborn va devenir le Green Goblin, le premier ennemi juré que Spiderman devra affronter…
Certaines des intrigues semblent respectées à la lettre. D'autres mélangent quant à elles plusieurs éléments du comics. En effet, le premier amour de Peter, Gwen Stacy, n'apparaît pas dans le film mais Sam Raimi reprend pourtant la séquence ou le Green Goblin la jette du pont en l'adaptant à Mary Jane (voir la séquence décomposée page précédente). Reste à savoir si celle-ci y survivra. De la même manière, Tante May ne croise jamais la route de Norman Osborn (13) mais plutôt celle du Docteur Octopus dont le combat avec Spidey provoque une gigantesque explosion (14) qui la précipite dans le coma. Difficile de tirer des plans sur la comète mais il semble qu'il s'agisse exactement du principe du film : mélanger certaines des storylines les plus fortes du comics. N'oubliant pas qu'elle se présente surtout aux fans de la première heure, la bande-annonce propose également LE plan du baiser entre Spidey et Mary Jane (15). Pas d'inquiétude cependant, ces derniers savent qu'il reste énormément d'aventures palpitantes pour faire vivre leur personnage favori sur plusieurs séquelles déjà prévues…

11

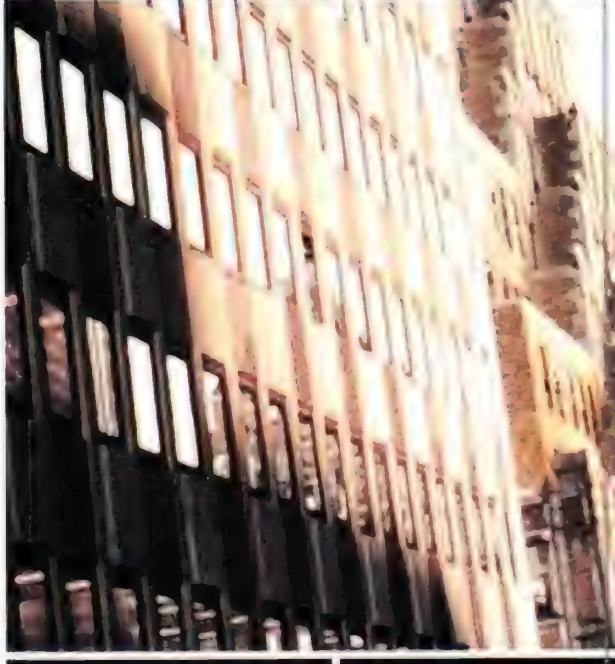
12


13

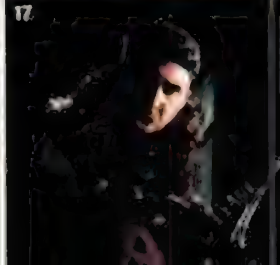


SPIDEY EN ACTION

Le gros morceau de la bande-annonce. Impossible pour Sam Raimi de passer à côté des séquences d'action impliquant Spidey et même le Green Goblin. Les planches originales de Steve Ditko, John Romita Sr. et consorts impliquent un dynamisme, un découpage précis et une mythification du super héros qui auront auparavant inspiré le réalisateur pour le sous-estimé **Darkman**. Il est fort probable que ce soit d'ailleurs ce dernier film, ainsi qu'Un plan simple (pour sa narration exemplaire), qui lui ait valu la confiance de la productrice Laura Ziskin (**Pour le pire et pour le meilleur**) et des pontes de la Columbia. Capable de réaliser des scènes d'actions époustouflantes pour un budget misérable (toujours le même **Darkman**), Sam Raimi se présente ainsi à l'opposé d'un Tim Burton qui se foutait royalement de filmer son Batman en train de foutre des danses mémorables aux malfrats. Responsable maintenant d'un budget avoisinant les 140 millions de dollars, le cinéaste peut maintenant exploser les limites de son cinéma. À ce titre, les premières images du tisseur en action font mal. Très mal même, puisqu'elles se présentent tout simplement comme une transposition directe des splash-pages sur pellicule.
Toujours dans le souci de faire comprendre aux fans furieux du comics (nous, quoi !) que **Spiderman** se doit d'être conforme à l'idée qu'ils en ont, la bande-annonce en rajoute dans la pose et les incroyables mouvements de caméra qui l'éloignent à nouveau des adaptations figées de Burton sur **Batman**. Premier exemple, l'incontournable séquence du malfrat qui sera appréhendé par le super héros. En deux images frappantes, le ton est donné. Dans la première, il s'agit de l'assassin de l'oncle



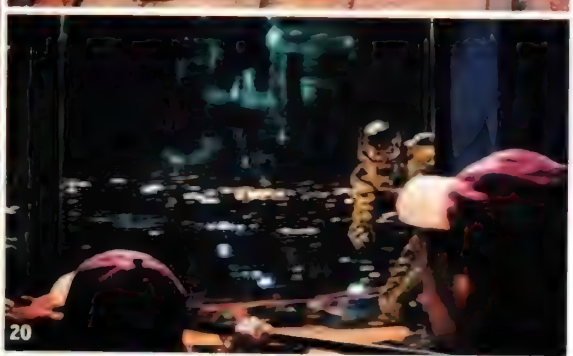
16


17

Ben, interprété par l'acteur Michael Papajohn, qui ne se doute pas que le tisseur l'attend derrière lui (16). Purement iconique, ce plan suggère l'orientation respectueuse du film. Dans la seconde, la toile de Spidey s'empare de l'arme d'un autre bandit (17). Ici, un léger mouvement de caméra remplace la dynamique d'une action dessinée, généralement représentée par des traits suggérant eux-mêmes le mouvement de la dite toile. Ceci n'est cependant rien à côté des survols du tisseur dans un New York numérisé pour l'occasion.

Le tout numérique permet donc à Raimi d'aller très loin dans les actions du personnage. Ce dernier continue ses actions de samaritain incompris en sauvant les probables victimes de son combat contre le Goblin, comme cet enfant sur le point de se faire écraser par le décor (18). Ensuite, il faut compter sur des pures séquences qui permettent de contempler Spidey surfant entre les buildings de la ville, suivi par des travellin0gs décadrés qui ne cessent de jonger avec la topographie des lieux (voir la séquence décomposée). Bien évidemment, les techniques d'animations digitales ne remplacent aucunement Tobey Maguire lorsque le découpage de l'action ne nécessite pas de mouvement élaboré (19). Enfin, la progression des effets spéciaux profite également au Green Goblin (20) dont le costume, entièrement repensé, aura fait jaser pas mal de fans sur Internet. Parfaitement intégré au décor, ce dernier se déplace gracieusement et use, à l'image du comics, de ses bombes en forme de citrouille pour faire sauter le décor (21). Malgré tout, il semble moins intéresser Sam Raimi mais on attend du film qu'il nous prouve le contraire !

Stéphane MOÏSSAKIS



TANTE MAY

Seule parente de Peter à la mort tragique de l'oncle Ben, son mari, Tante May représente la quintessence de la mamie bonne comme le pain. Fragile à cause de son âge avancé, elle souffre aussi d'un cœur défaillant. Le moindre pépin concernant Peter la tracasse, mais celui-ci ne parvient jamais à lui révéler son identité de super héros. Lors d'un épisode redoutable du comics, elle finira par épouser le machiavélique docteur Octopus (fortement envisagé comme super vilain d'un éventuel **Spiderman 2**), au grand dam de son neveu impuissant. Incarné à l'écran par la vétérante Rosemary Harris (**Ces garçons qui venaient du Brésil**), la Tante May de Sam Raimi semble être la réplique exacte de celle imaginée par Stan Lee. C'est sur le tournage d'**Intuitions**, où Rosemary incarne furtivement la grand-mère de Cate Blanchett que le réalisateur trouve d'ailleurs cette perle rare qui aura auparavant fait un tour devant la caméra de Kenneth Branagh pour un **Hamlet** pas piqué des hannetons. De Shakespeare à la Marvel, il n'y a vraiment qu'un pas...

J.J. JAMESON

Éditeur du quotidien Daily Bugle, Jolly Jonah Jameson voue une haine viscérale au tisseur sans même savoir que ce dernier travaille pour lui en la personne de Peter Parker. Le cigare vissé au coin des lèvres, sans cesse en train de gueuler sur ses employés, Jameson est interprété dans le film par l'excellent J.K Simmons. Retrouvant son Sam Raimi de réalisateur pour la troisième fois (après **Pour l'amour du jeu et Intuitions**), Simmons est un abonné des seconds rôles au cinéma mais c'est surtout son interprétation violente du nazi Schillinger dans la série carcérale ***Oz*** qui montre toute l'étendue de son talent. Bien maquillé, son physique colle de près à l'irascible patron de Peter mais c'est surtout sa versatilité qui risque de surprendre le public dans ce rôle difficile puisque caricatural. À noter que la petite moustache au carré du comics laisse ici la place à une touffe plus imposante.

B comme Bloody

SUR LE TOURNAGE DE BLOODY MALLORY DE JULIEN MAGNAT

NOUVEL OPUS DES BEE MOVIES DE CHEZ FIDÉLITÉ, **BLOODY MALLORY** DÉPEINT UNE PROVINCE FRANÇAISE INFESTÉE PAR DES CRÉATURES DÉMONIAQUES ET UNE HÉROÏNE ADEPTE DE LA MAGIE NOIRE ET DES COUPS DE TATANE. TOURNÉ L'HIVER DERNIER, CE FILM EST UNE NOUVELLE PREUVE DU RÉVEIL DU CINÉMA DE GENRE FRANÇAIS, UN GENRE EN L'OCCURRENCE PROFONDÉMENT JOUISSIF, JOYEUSEMENT B ET BOURRÉ DE MONSTRES. MAD NE POUVAIT DONC PAS MANQUER LE RENDEZ-VOUS.

Un village de la lointaine banlieue parisienne plongé dans la grisaille d'un 31 octobre pluvieux. À travers la brume du petit matin, se détache la silhouette d'une église aux murs mousseux. Des détails de plus en plus étranges parsèment la ruelle sinueuse qui se hisse vers la bâtisse : un muret en polystyrène d'un réalisme confondant, un écran vert jeté nonchalamment contre un portail et une camionnette bourrée d'instruments aussi curieux que divers, et décorée, sur son pare-brise arrière, d'un poster à l'effigie de Big Daddy Mars. Mais c'est en pénétrant dans la maison de Dieu que l'ambiance bascule pour de bon. Des grandes tentures ornées de signes cabalistiques descendent du plafond, un opérateur répète un frénétique travelling avant au steadycam, une « drag queen » s'exerce au combat avec un nunchaku phallique… Et au milieu de la cohue, un géant dirige énergiquement ses ouailles, jetant de temps à autre un regard sur son combo, ou discutant du story-board (dessiné par ses soins) avec la directrice de la photo. L'énergumène se nomme Julien Magnat. Cet ancien étudiant de la Femis, déjà auteur du court-métrage **Les Nouvelles aventures de Chastity Blade**, est l'heureux réalisateur de **Bloody Mallory**, son premier long-métrage. « *Avant que nous ne nous lancions sur* ***Bloody Mallory****, j'avais travaillé avec Fidélité sur un scénario qui s'appelait* ***Slasher****. Ce film ne s'est pas fait pour cause de divergences artistiques, et au lieu de choisir un compromis, on a enchaîné avec* ***Bloody Mallory****. Je ne pensais pas que Fidélité allait produire ce film parce que ce scénario était tout sauf facile à tourner* ». Après avoir été retravaillé par Julien et Stéphane Kazadjian (qui vient de sortir lui aussi son premier long, **Sexy Boy**) avec le soutien de Canal + Écriture, le scénario rejoindra les rangs des Bee Movies de Fidélité, aux côtés de **Jeux d'enfants** ou encore de **Requiem**.

SUPER MALLORY

Derrière l'autel de l'église, l'actrice principale du film finit d'endosser la tenue sexy de Mallory. Elle s'appelle Olivia Bonamy, a déjà trimballé son joli minois dans **Le Ciel, les oiseaux et ta mère** ou **Sur mes lèvres**, et accepte de nous parler de cette expérience hors du commun pour une jeune actrice française. « *Je suis plutôt éreintée* » concède-t-elle. « *C'est un tournage très difficile, et nous n'avons eu que quinze jours pour le préparer. Comme on y est allé à fond durant cette période, tout le monde était déjà*

fatigué avant le début des prises de vue ! Nous savions de toute façon que ce serait très dur, mais Julien nous a tous séduits avec son projet, qui tient carrément de l'inédit pour la France. ***Bloody Mallory*** *est vraiment issu d'une volonté de produire des films de genre à petit budget* ». Le genre en question est évidemment le fantastique, mais plus précisément le film de monstre, avec de vrais morceaux de comics dedans. « ***Bloody Mallory*** *est en effet une vraie super-héroïne, comme les affectionne Julien, grand fan de* Buffy *ou de* Xena » nous explique Olivia. « *Dans l'ouverture du film, elle est cependant une jeune fille innocente qui pensait avoir trouvé le prince charmant. Mais lors de sa lune de miel, elle découvre que son mari est un démon. Elle parvient à le tuer et décide dès lors d'éradiquer de la planète tous les démons, goules et autres créatures maléfiques. Elle bénéficie en outre de l'aide de son mari qui, même de l'au-delà, est obligé de lui venir en aide lorsqu'elle l'invoque. Mallory conserve donc un aspect sombre en elle. Grâce à ce don, elle a mis en place une brigade anti-démons, composée de Vena Cava, une drag queen adepte du kung-fu et des gadgets à la James Bond, et de Talking Tina, une petite fille télépathe* ». Dans la scène qui est tournée aujourd'hui, l'équipe de Mallory infiltre une église infestée de goules qui viennent de féconder des nonnes (dont une est incarnée par la propre mère du réalisateur). Mallory, suivie de ses acolytes, pénètre donc le lieu, prend la pause et invective les viles bestioles, qui se jettent sur elle. S'ensuit une baston homérique, dont le groupe de Mallory ne sortira pas indemne. Car en réalité, cette mission « banale » cache un grand complot démoniaque, qui conduira notre héroïne dans les sous-sols cyclopéens d'un village fantôme gouverné par la mystérieuse Lady Valentine.

BLOODY VALENTINE

Ce personnage démoniaque est incarné par Valentina Vargas. « *Valentina est sensas dans ce rôle !* » s'exclame Olivia. « *J'ai tourné la semaine dernière un combat à l'épée avec elle, et je peux vous promettre qu'on y est allé à fond* ». Même si elle ne tourne pas aujourd'hui, Valentina Vargas est venu rendre visite à ses confrères. La gentillesse et le charme atomique de l'actrice nous feraient presque oublier qu'elle fut l'incarnation d'Angélique, la cénobite au centre de toutes les convoitises d'**Hellraiser IV** : « *J'ai plutôt un bon souvenir d'****Hellraiser IV*** » nous avoue-t-elle avec son doux accent « *même si le tournage fut très difficile. Nous avons eu tous les problèmes possibles, incendie, inondations, grèves. C'était comme si le diable avait investi ce plateau !* ». Heureusement pour l'actrice, le tournage de **Bloody Mallory** a été épargné par une quelconque malveillance maléfique : « *Mon personnage est double, mais je ne vous en dirai pas beaucoup plus parce que je veux préserver un peu de mystère. C'est un rôle de composition génial pour un acteur. Julien avait une idée très précise du personnage, il a même conçu les lentilles que je porte et qui me donnent un regard de vipère. Ça fait très peur. Il a des idées incroyables, vous allez être étonné en me découvrant à l'écran* ». Il faudra cependant attendre le printemps prochain pour assister aux premières aventures de **Bloody Mallory**. En attendant, prenez garde : les démons ont (enfin) débarqué dans notre beau pays.

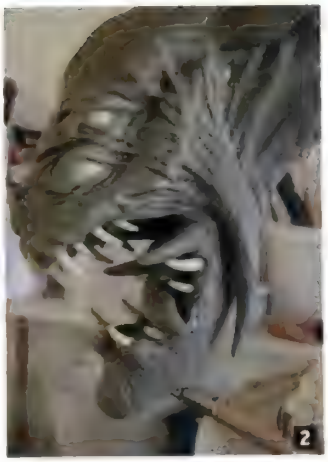
La sortie de Bloody Mallory est prévue pour la fin juin 2002.

Julien DUPUY

Ci-dessus, de gauche à droite : Lady Valentine (Valentina Vargas) / Un zombie défréchi qui va goûter aux méthodes expéditives de Mallory / L'héroïne de Julien Magnat (Olivia Bonamy) en pleine action.

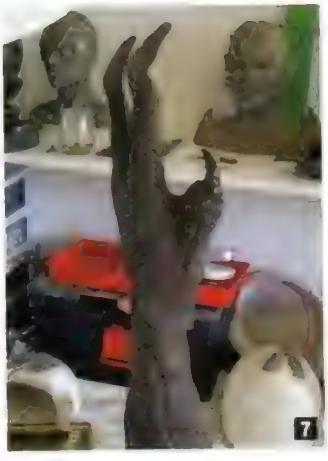
La goule dominante au repos dans sa loge, se ressource avec de saines lectures.

Un des concepts signé Dominique Lyoen. Vues les exigences du scénario et le budget alloué, seul une tête animatronique et une paire de gants en mousses de latex suffiront au tournage.

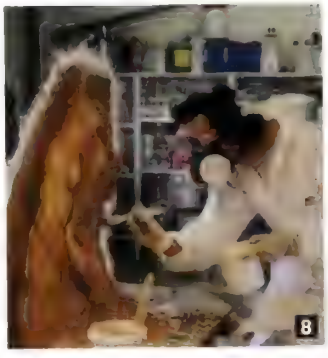


Une maquette de la créature modelée en plastiline par Sébastien Imart. Jugé trop proche de la reine Alien par le réalisateur, Julien Magnat, ce concept fut grandement modifié.

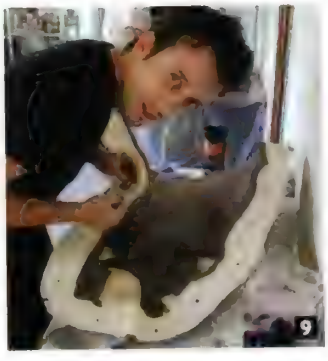
Jacques-Olivier Molon sculpte les pattes du Berserker en terre glaise. Le petit coquin s'inspire du travail du maquilleur John Caglione, interviewé dans le Mad Movies n° 32 (voir sa main gauche !).



Les pattes du Berserker sont ensuite moulées, puis tirées en mousse de latex. Au final, elles s'enfilent comme des gants sur les mains des " interprètes " de la créature.



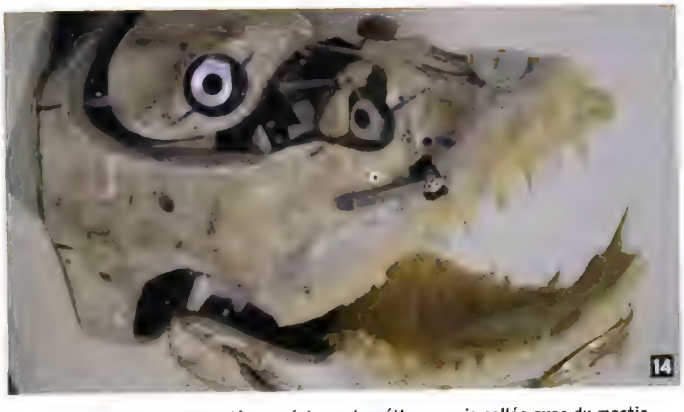
Erwan Simon moule la sculpture de la tête du Berserker avec de la résine plastifiante renforcée de fibre de verre. Le moule se scinde en deux parties pour éviter tout problème de contre dépouille.



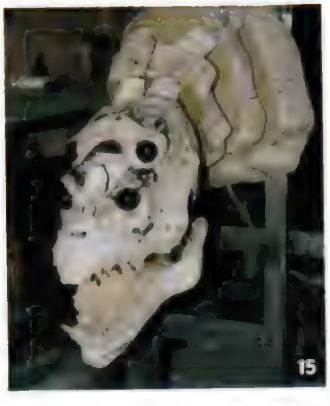
Frédéric Lainé recouvre le moule obtenu d'une fine couche de plastiline. Un second moulage permet d'obtenir un " noyau " qui s'insère à l'intérieur du moule externe. Le latex est ensuite coulé entre ces deux couches.

C'EST DANS LA MAIRIE DU VILLAGE OÙ SE TOURNE **BLOODY MALLORY** QUE JACQUES-OLIVIER MOLON, FRÉDÉRIC LAINÉ ET LEUR ÉQUIPE ONT BASÉ LEURS QUARTIERS. LÀ OÙ SE DÉROULENT HABITUELLEMENT LES BANQUETS, TRÔNENT DONC DES TONNES DE MASQUES EN MOUSSE DE LATEX ET DES BUSTES DE GOULES MÉCANIQUES.

Une fois l'épreuve en mousse de latex découpées, on l'épingle sur une mâchoire sculptée en glaise par Frédéric Lainé et Sébastien Imart, afin d'opérer les derniers ajustements.

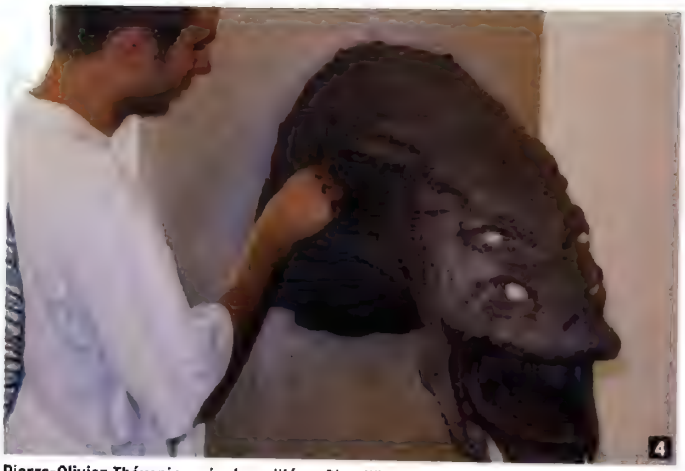


La mâchoire est ensuite moulée en résine polyuréthane, puis collée avec du mastic polyester (matériau destiné habituellement aux carrosseries) sur le " squelette " de la créature. En l'occurrence, il s'agit d'une armature en résine et fibre de verre, découpée en plusieurs parties suivant les mouvements requis. Perrine Poirier et Nicolas Darrot se sont chargés des mécanismes du Berserker.

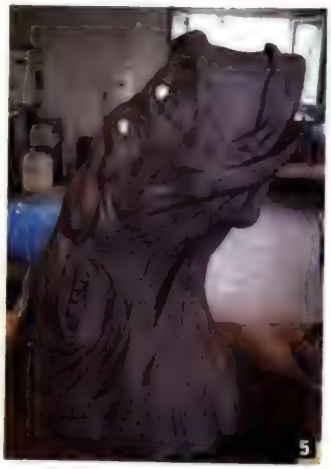


Le squelette mécanique du Berserker attend de recevoir la peau en mousse de latex. Les yeux peuvent s'allumer, et la créature bouge le front, la mâchoire, les babines, la calotte crânienne, le cou et les naseaux.

Jacques-Olivier Molon sculpte en terre glaise la tête grandeur nature. Le réalisateur demanda que la créature soit encore plus proche de l'apparence d'un mammifère.



Pierre-Olivier Thévenin, qui a travaillé au Stan Winston Studio notamment à l'époque de **Jurassic Park**, peaufine la sculpture du Berserker. Des billes de résine figurent les yeux et la sculpture est réalisée en terre glaise, sur un support taillé grossièrement en polystyrène et en mousse de polyuréthane.



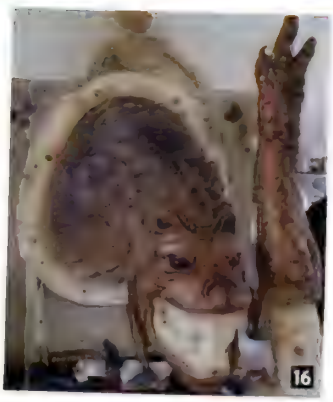
La sculpture du Berserker dans toute sa splendeur en attente du moulage. On recouvre alors la glaise d'un vernis qui servira d'agent démoulant.

Le moule de la tête du Berserker prêt à recevoir la mousse de latex. D'aspect liquide à l'origine, cette mixture est ensuite cuite à 80° pendant trois heures.

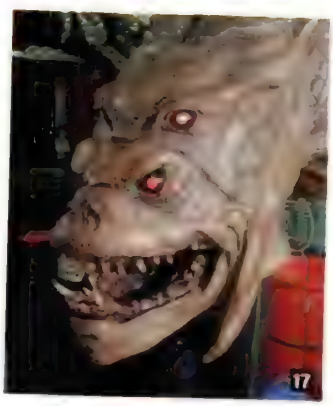
Une fois la mousse de latex cuite, on retire délicatement les différents moules. Un moment toujours délicat dans la fabrication d'un monstre (attention aux bulles !), mais spécialement jouissif pour tous les maquilleurs. Un important travail reste cependant à effectuer.

La tête en mousse de latex est effectivement dépourvue des petits appendices qui ornent sa mâchoire et il faut découper la mousse de latex au niveau des orbites et de la mâchoire.

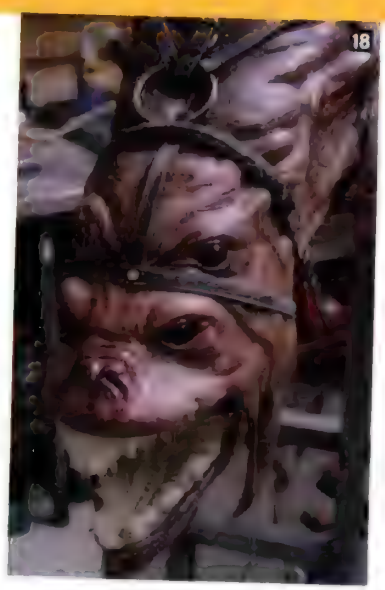
L'OCCASION POUR NOUS DE DÉCOUVRIR EN AVANT-PREMIÈRE LES SECRETS QUI SE CACHENT DERRIÈRE L'UNE DES PLUS IMPRESSIONNANTES CRÉATURES DU FILM, C'EST-À-DIRE LE BERSERKER, UN PUISSANT MOLOSSE À LA SOLDE DE LADY VALENTINE.



De son côté, la peau en mousse de latex est peinte à l'aérographe avec de la peinture acrylique et de l'encre par Frédéric Lainé. On rajoute ensuite un voile de silicone pour protéger la peinture et ajouter de la brillance au monstre.



La mâchoire est peinte avec de l'acrylique et de la peinture pour vitraux (qui offre une transparence particulièrement adéquate). La peau est ensuite fixée sur le squelette avec de la colle cyanoacrylate.

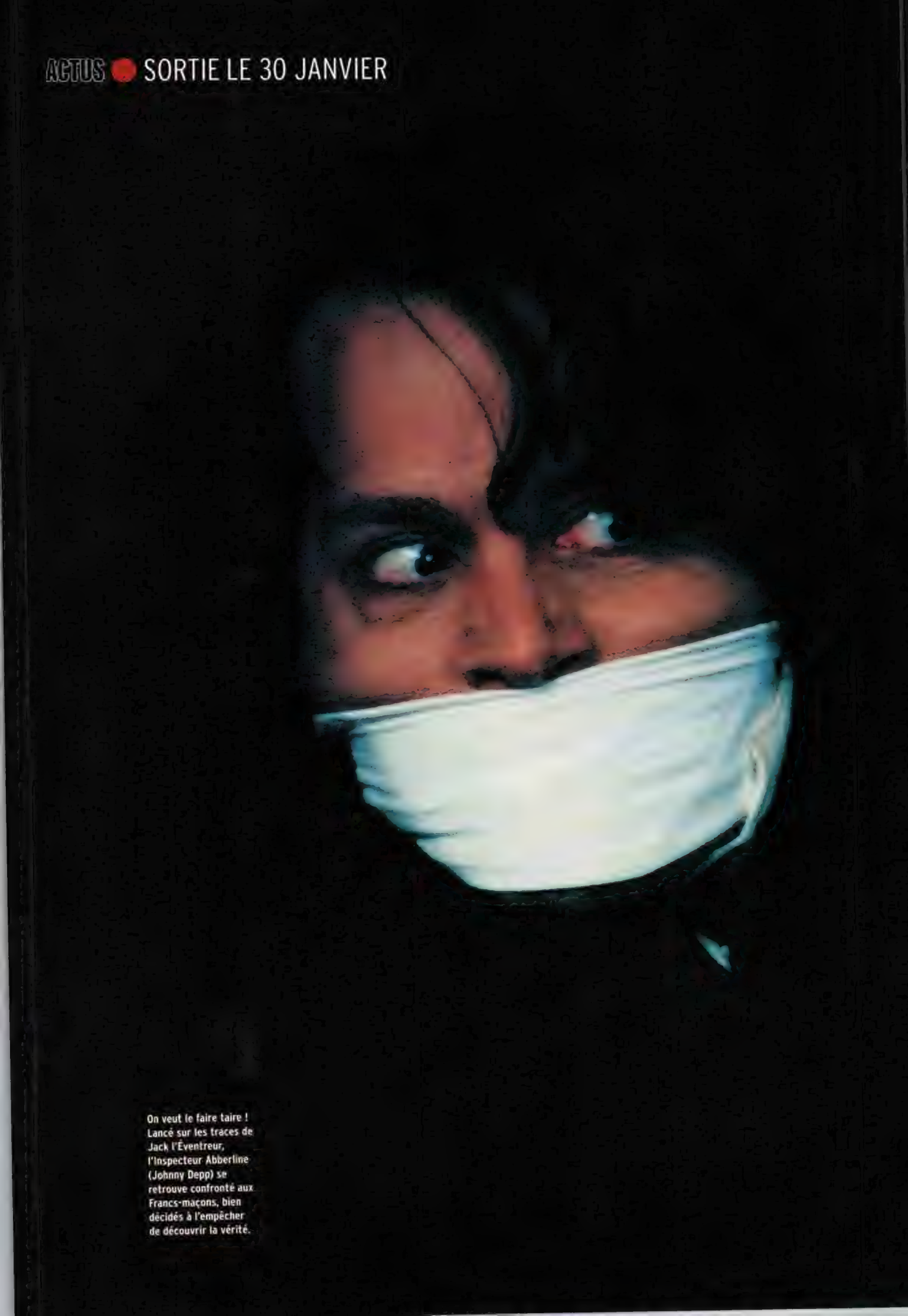


Petite touche finale, on orne le Berserker d'un harnais de cuir du plus bel effet. La créature est alors prête à croquer du mortel !

Les photos sont signées Erwan Simon, Jacques-Olivier Molon et Sébastien Imart.

L'équipe des SPFX de **Bloody Mallory** est aussi composée de Pierre-Olivier Persin, Annabelle Petit, Barbara Schneider, Frédéric Balmer, Emmanuel Avit, Guillaume Castagne, Antoine Riviere, Sébastien Joly, Morgane et Mélanie.

Julien DUPUY



On veut le faire taire ! Lancé sur les traces de Jack l'Éventreur, l'Inspecteur Abberline (Johnny Depp) se retrouve confronté aux Francs-maçons, bien décidés à l'empêcher de découvrir la vérité.

FROM HELL
DE ALLEN ET ALBERT HUGHES

Au Royaume de Jack l'Éventreur

FROM HELL LE FILM, NOUVEAU COUP D'ÉCLAT DANS LA DÉTONANTE CARRIÈRE DES FRÈRES HUGHES, NOUS DONNE À MESURER UNE FOIS DE PLUS L'ÉTENDUE DES SPÉCIFICITÉS ATTACHÉES À L'ART CINÉMATOGRAPHIQUE PAR RAPPORT À SES COUSINS QUE SONT LA BÉDÉ ET LA LITTÉRATURE. MAIS IL PERMET ÉGALEMENT DE PRENDRE LE POULS D'UNE DOUCE RÉVOLUTION NARRATIVE ET ESTHÉTIQUE QUI S'OPÈRE TRANQUILLEMENT, ET PRESQUE À NOTRE INSU, AU SEIN DU CINÉMA POPULAIRE OCCIDENTAL.

Les plus attentifs de nos lecteurs l'auront déjà remarqué : les frères Albert et Allen Hughes bénéficient, et ce depuis leurs débuts, d'un véritable culte au sein de la rédaction de Mad Movies. À tel point que cette même rédaction s'est régulièrement étonnée qu'ailleurs, d'illustres confrères aient pu si souvent porter aux nues le travail d'un Scorsese en passant sous silence (c'est un euphémisme) celui de ses fils spirituels que sont les francs terribles.

Haïs par une portion du gratin hollywoodien, pour des motifs le plus souvent honteux, les Hughes ont surpris leur monde, et nous les premiers, en s'attelant à l'adaptation convoitée mais jugée impossible du pavé bédéphilique d'Alan Moore, *From Hell* (voir article dans Mad Movies n°137). La pire trahison qu'ils pouvaient réserver au chef d'œuvre de Moore aurait été le choix d'une fidélité exemplaire. En se détournant stratégiquement de cette voie sans issue, les Hughes nous rappellent à l'évidence que la création d'un matériau filmique est avant tout l'affaire d'une volonté de cinéastes, ce qu'ils sont de toute évidence.

L'ÉVENTREUR RESSUSCITÉ

La figure mythique, imposante et menaçante de Jack l'Éventreur en pleine besogne. Qui est-il vraiment ? Un serial-killer dérangé, une créature surhumaine, un fossoyeur au service de la Reine...

« *Une formidable construction de l'esprit* ». Ceci devrait suffire à définir brièvement *From Hell*, le pavé bédéphilique d'Alan Moore. L'auteur, scénariste de premier plan, érudit boulimique, constamment à cheval entre la raison pure et le mysticisme, s'est depuis longtemps fait une spécialité des connexions improbables, des raccourcis intellectuels fulgurants ; le genre de type capable, si vous le mettiez au défi, de vous expliquer l'essence de l'univers en mettant en parallèle un traité de chimie, une partition de chanson féodale et une fiche de cuisine antillaise. Impossible que sa route ne croise pas un jour celle de Jack L'Éventreur. Sur-commentée, couverte sous tous les angles, vecteur d'une littérature foisonnante, et pourtant toujours aussi mystérieuse, l'affaire du « Ripper », et plus particulièrement la thèse osée du journaliste Stephen Knight exposée dans *Jack the Ripper : the Final Solution*, avait tous les atours pour que le conteur puisse y épancher sa soif de détails et de sens. En 500 pages fourmillant d'anecdotes, de renvois, de faits avérés ou fantasmés, augmentées de 100 pages de compléments historiques, Moore, selon son habitude, explosait le cadre de « l'affaire » pour en débusquer les excroissances historiques, scientifiques, politiques et philosophiques. Au-delà, il découvrait dans les événements antérieurs et postérieurs à cette affaire, les résonances qui lui permettraient de redéfinir notre conception de l'espace-temps en une pure construction de l'esprit, un exercice donc intégralement intellectuel.

DÉMARQUAGE FÉCOND

From Hell, le film des frères Hughes, débute par un plan-séquence qui nous fait descendre du ciel londonien de 1888, passer par les fenêtres des habitations prolétaires, pour nous plonger sans ménagement dans l'enfer du quartier de Whitechapel. Trop heureux de pouvoir enfin filmer un ghetto peuplé exclusivement de rouquins à la peau blanchâtre, les réalisateurs black en rajoutent dans le pathos, jusqu'à l'excès. Mais au-delà du tour de force chorégraphique ou du clin d'œil social, ce plan d'ouverture révèle à lui seul l'étendue de leur note d'intention, celle d'une trahison aussi nécessaire que bienvenue de l'œuvre littéraire dont on prétend ici s'inspirer. Ni voix-off, ni dialogue ne viennent ici nous égayer l'esprit. Seules la vision et l'audition du spectateur sont stimulées. Peu intéressés par l'idée de rivaliser avec un manifeste intellectuel de toute façon hors de portée de la caméra, les Hughes exposent clairement la véritable raison d'être de ce film. Moore planchait sur l'espace-temps, eux se concentreront sur l'instant. Moore cumulait les raisonnements et déductions, eux nous feront avant tout sentir le présent, palper la vie qui anime Whitechapel. **From Hell** ne sera pas une adaptation, pas même une variation autour de la bédé, mais la preuve tangible qu'une même source renaît totalement à travers les spécificités du média qui la plie à ses exigences. Les Hughes sont d'authentiques cinéastes et ils comptent bien le rester. Du coup, certaines séquences-clés, communes à la bédé et au film par leur déroulement et leur allure générale, offrent de passionnantes études comparatives entre le septième et le huitième art. La découverte du corps de la première victime, Mary Ann Nichols, donnait l'occasion à Moore de développer sur une pleine page une succession de vignettes où le corps immobile était progressivement entouré d'une foule de plus en plus dense. L'effet recherché (et obtenu) n'était pas tant de faire ressentir le grouillement de cette foule, que de nous donner l'aperçu de la chronologie des événements comme les multiples témoignages historiques permettent de la reconstituer. Dans le film, un lent travelling sur film accéléré contourne le corps immobile autour duquel défilent des paquets de sil-

Ci-dessus, de gauche à droite: l'Inspecteur Abberline, désemparé face à son enquête qui piétine/Jack l'Éventreur s'apprête à commettre un nouveau méfait/Mary Kelly tourmentée par l'associé de son employeur/Abberline interroge Sir William Gull, le médecin de la Reine.

houettes. La vie (éphémère) s'agite et palpite autour d'une morte figée dans l'éternité. De la bédé au film, une démarche de construction a priori similaire débouche, comme on le voit, sur des résultats presque opposés. À l'inverse, l'obtention d'un effet similaire nécessite des moyens opposés, comme nous le démontre le massacre de Mary Kelly. Les sentiments, contradictoires, de fureur et de béatitude qui animent Jack lors de cet événement faisaient l'objet de longues pages d'alternance entre gore et imagerie pieuse dans l'œuvre de Moore et Campbell. Chez les Hughes, c'est un plan fixe, sublime, presque théâtral, sur un Jack recueilli, qui attise notre étonnement avant que le tueur ne se jette avec une férocité sans pareil sur sa proie.

CHANGEMENTS ET ALLUSIONS

Bien évidemment, des points d'intersection aussi identifiables que ces deux exemples ne sont pas tant légion dans le script de Terry Hayes et Rafael Yglesias, tant ces derniers ont dû tailler, réduire, cumuler et emprunter quelques raccourcis inattendus. Tout d'abord, **From Hell** le film se veut un « whodunit » là où l'œuvre de Moore débutait sur une quasi-biographie du tueur. La maladresse de ce premier parti pris est d'autant plus marquée que les Hughes semblent se contrefoutre des méandres de l'enquête, et le spectateur avec eux. La conséquence directe de ce choix veut que, privé de la personnalité du tueur, et donc du mysticisme cosmique qui l'accompagne, le film transforme radicalement le personnage de l'inspecteur Abberline afin de lui faire endosser toute la teneur « magique » autrefois dévolue à l'Éventreur. Là où Moore nous construisait un portrait assez délicat d'inspecteur cynique, à la fois tendre et violent, à l'embonpoint marqué, les Hughes optent pour le physique gracile et androgyne de Depp, et transforment Abberline en chanteur gothique pré-romantique, grand consommateur d'opium animé d'incessantes visions (en fait une condensation implicite des divers « délires » de Moore). Si ces visions sont l'occasion de quelques coups de coude aux lecteurs de la bédé, l'essentiel du public n'en retirera principalement qu'un amalgame sensuel de plus, ce qui rejoint de toute façon le parti pris global du film. Enfin, de leur propre aveu, la fumerie d'opium est avant tout l'occasion de payer leur tribut à un **Il était une fois en Amérique** qui les a profondément marqués. Bel hommage en effet, puisque lors d'un final que nous ne révélerons pas, les Hughes parviennent à retrouver cet état de suspension teinté de désespoir qui faisait toute la grâce du dernier plan du film de Leone. Et si Depp/Abberline s'avère une étonnante trahison de forme, on reste par contre tétanisé par ce choix de casting résolument parfait que constitue Heather Graham en Mary Kelly. Marquée, au choix, par ses rôles de pin-up, d'arriviste ou de fausse cruche, Graham résume d'un trait la personnalité historiquement complexe de la prostituée-vedette de Whitechapel, beauté fulgurante, à la fois modèle pour peintres et garce volontairement vulgaire, qu'un destin inouï allait propulser au rang de star immortelle. Moore s'attardait en de longues tirades sur son sort, les Hughes se seront contentés de choisir sa parfaite incarnation. Une fois de plus, l'implicite des cinéastes l'emporte sur l'explicite de l'auteur.

EXPÉRIENCE SENSORIELLE

Coincé entre un plan d'ouverture qui expose pleinement ses enjeux, et un plan final sublime d'irrésolution, **From Hell** avance au gré de ces centaines de flashs inspirés, « bien sentis ». Un exercice hautement périlleux tant il fait appel à l'intelligence sensorielle du spectateur. Les Hughes, coutumiers de ce type de paris, ne s'étonneront donc pas que l'essentiel de la critique leur tombe à nouveau sur le coin du museau. Les coussins péteurs de la profession, à ce point obsédés par ce qui devrait être qu'ils en oublient régulièrement ce qui est, auront trouvé là une nouvelle occasion de prouver leur incapacité clinique à toute élévation qui ne se soit pas préalablement identifiée. Avec sa mise en valeur des départements dits « artistiques » (les décors prégnants mais purement trompeurs de Martin Childs, reconstitués à Prague, la musique de Trevor Jones qui hésite intelligemment entre l'efficacité synthétique du compositeur et l'austérité gothique d'un Wojjech Kilar, la photo tour à tour enflammée et humide de Peter Deming), avec son utilisation excessive et purement instinctive de la palette d'effets numériques, **From Hell** stigmatise à sa manière l'envolée sensorielle qui s'est emparée ces derniers mois du cinéma populaire occidental, et qui nous a valu tant de rendez-vous manqués entre les cinéastes et leurs juges plus ou moins officiels. Qu'on songe un instant au caractère rageusement illustrateur, à la narration physique de **La Communauté de l'Anneau**, aux croisements des virilités excessives d'un **Ghosts of Mars** (de Hawks au Heavy Metal), à la brutalité frontale de **La Planète des singes** ou encore à la galerie de sentiments impressionnistes de **A.I.**, et l'on verra plus clairement comment le film des frères Hughes développe à sa manière cette douce mutation. Quand le cinéma délaisse ses outils littéraires ou intellectuels pour puiser avec force dans son immense vivier de sensations évocatrices, il devient inconvenant, voire injuste, de le filtrer par des a priori critiques qui recourent justement, le plus souvent, à des formes de raisonnements littéraires.

Rafik DJOUMI

USA. 2001. RÉAL.: ALBERT ET ALLEN HUGHES. SCÉN.: TERRY HAYES ET RAFAEL YGLESIAS D'APRÈS LE ROMAN GRAPHIQUE D'ALAN MOORE ET EDDIE CAMPBELL. DIR. PHOT.: PETER DEMING. MUS.: TREVOR JONES. SPFX: STEVE PAINTER ET NEILL GORDON (MAQUILLAGES), BILL TAYLOR ET GEORGE GIBBS POUR ILLUSION ARTS (VISUELS). PROD.: DON MURPHY ET JANE HAMSHER POUR 20TH CENTURY FOX. INT.: JOHNNY DEPP, HEATHER GRAHAM, IAN HOLM, JASON FLEMYNG, ROBBIE COLTRANE, LESLEY SHARP, SUSAN LYNCH, TERENCE HARVEY, KATRIN CARTLIDGE... DUR.: 2H03. DIST.: 20TH CENTURY FOX. SORTIE LE 30 JANVIER 2002.

APRÈS AVOIR FILMÉ LE GHETTO BLACK DANS **MENACE II SOCIETY** ET **GÉNÉRATION SACRIFIÉE**, LES FRÈRES HUGHES INVESTISSENT LE GHETTO LONDONIEN DE L'ÉPOQUE VICTORIENNE POUR LIVRER UNE NOUVELLE RELECTURE DU MYTHE DE L'ÉVENTREUR, ADAPTÉE DU COMIC-BOOK D'ALAN MOORE.

INTERVIEW ALLEN & ALBERT HUGHES

DEUX TÊTES POUR L'ÉVENTREUR

Allen et Albert Hughes en compagnie de Johnny Depp pour une séance de brainstorming.

From Hell est un sujet qui semble s'écarter de ceux que vous abordiez jusqu'ici. Dites-nous comment vous vous êtes retrouvé dessus.

Nous avons réalisé **Génération sacrifiée** pour Disney, en échange de quoi ils nous ont proposé de choisir entre trois projets. L'un d'eux était **From Hell**. À ce moment-là, en 1995, on était partagé entre les différentes propositions, et on s'est vraiment demandé ce qu'on allait faire. Mais après avoir longuement hésité on l'a finalement mis de côté. Quelques mois plus tard mon frère l'a relu, il est venu me voir pour qu'on en discute puis on s'est dit qu'on allait le faire. Nous sommes allés chez Disney pour leur annoncer que nous étions finalement d'accord. Mais eux ne voulaient plus en entendre parler, certainement parce qu'ils avaient peur qu'on fasse un truc encore plus sanglant que **Génération sacrifiée**. On a donc récupéré **From Hell** et on l'a trimballé de studios en studios. C'est la Fox qui a fini par le retenir. Mais un certain laps de temps s'est écoulé avant qu'ils n'acceptent, et la période qui a accompagné nos démarches nous a permis d'approfondir notre approche. D'ailleurs, à un moment donné, un des producteurs nous a offert le comic-book. À partir de là, nous nous sommes concentrés sur le remaniement du script afin d'y réinsérer l'esprit de la bande dessinée. Parce qu'il faut reconnaître qu'au départ, le scénario de **From Hell** était une interprétation très hollywoodienne du sujet. Il ne restait plus grand-chose si ce n'est une vague trame. Nous avons engagé un nouveau scénariste et deux ans se sont ensuite écoulés avant que le film n'entre en production.

Est-ce que vous croyez qu'une raison précise motivait les producteurs ? Étaient-ils particulièrement intéressés par le fait que ce soit vous qui réalisiez From Hell ?

Je crois qu'ils y voyaient un sujet potentiellement sombre, avec une atmosphère très graphique. C'est un sujet qui les intéressait et c'est pour ça qu'ils se sont investis. En ce qui nous concerne, comme les gens pensent souvent que nous sommes abonnés aux films gore ou ultra violents, nous avons voulu nous écarter de ce que nous faisions d'habitude en réalisant un film à l'ambiance radicalement différente. Et, même si ça peut sembler paradoxal, quoi de mieux qu'une histoire de serial killer se déroulant à une autre époque ? **From Hell** n'a rien à voir avec des histoires de flingues, il n'y a pas d'explosions non plus... On a essayé d'aborder la mise en scène d'un point de vue plus suggestif afin de ne pas se confronter à la violence de manière frontale. C'est marrant d'ailleurs, parce qu'aux États Unis, certains journalistes ont trouvé le film gore, alors que je ne pense pas que **From Hell** le soit franchement.

Quels éléments issus du script de From Hell vous attiraient le plus ?

Surtout cette histoire de tueur, ou plutôt de serial killer qui n'est jamais arrêté, jamais découvert. Et puis il y a le cadre historique aussi, il fallait recréer l'ambiance de l'Angleterre victorienne. On voulait mettre en place un monde presque à l'image de celui de Dracula, définir une ambiance gothique. Il y avait matière à utiliser des éléments que nous n'avions jamais abordés, c'était un exercice créatif des plus passionnants.

Est-ce que vous avez rencontré Alan Moore pendant la période de gestation ?

On a eu une conversation téléphonique avec lui mais c'est un type un peu spécial. Il est pas mal renfermé sur lui-même, il ne quitte jamais sa maison. On l'a invité sur le tournage, mais il n'est pas venu. Il gardait ses distances en nous disant : *« Vous faites votre truc, je fais le mien, mais j'ai une certaine forme de respect pour ce que vous faites »*. C'est à peu près tout ce qu'on s'est dit. Vous savez, Alan Moore s'est fait de l'argent, il a mis en vente les droits de son œuvre et il n'a rien fait pour empêcher que quelqu'un les achète. À mes yeux, il s'est impliqué en évitant de dire du mal de nous, de nous descendre. Je crois que c'était la bonne façon d'agir, de nous laisser faire notre film.

Votre adaptation s'éloigne clairement du comics, certains personnages ont été transformés. Il y a même des segments entiers qui ont disparu. Est ce que vous cherchiez à être fidèle où est-ce que vous vouliez vous réapproprier totalement le matériau de base ?

Nous voulions faire notre truc et en même temps être fidèle. Dans le sens où nous avons cherché à reproduire le ton particulier du comics, d'y intégrer les grandes scènes que les fans attendaient, voire même de reprendre certaines vignettes des planches de la bédé. Une chose est sûre, ce qui est valable pour les comics est valable pour les livres : on ne pourra jamais satisfaire complètement ceux qui attendent une adaptation littérale. Ce sont deux médias qui n'ont rien à voir. Nous on en a fait notre film et les gens l'aiment. De toute façon on ne touche pas le même public, les gens qui lisent ne représentent pas notre cible, de toute façon ils ne vont pas au cinéma. Ce film est d'abord destiné à une large audience qui n'a probablement jamais entendu parler du **From Hell** d'Alan Moore.

J'ai eu l'impression que les aspects intellectuels du comics ont été retranscrits d'une manière plus sensuelle. L'architecture de Londres dans le comics tient une place prépondérante, alors que dans le film elle est suggérée.

Je crois que cette forme d'architecture dont vous parlez n'apparaît que dans le troisième volume. Le moment où le comic-book traite de l'historique architecturale de Londres est, à mon

De gauche à droite: le Sergent Godley (Robbie Coltrane), l'Inspecteur Abberline (Johnny Depp) et Sir William Gull (Ian Holm). Des notables plongés en pleine horreur.

avis la partie la plus laborieuse. Elle fait décrocher le lecteur et ralentit la progression de l'intrigue. C'est vraiment rébarbatif, sauf si on est intéressé par l'architecture et l'histoire. Nous voulions juste définir visuellement cet univers. Nous ne sommes pas rentré dans les détails parce que ça n'aurait pas marché. On se perd dans ce comics, on n'en voit pas la fin ! Quand on l'a lu la première fois, on a sauté tout ce passage pour se concentrer sur l'intrigue.

L'inspecteur Abberline et Mary Kelly sont tellement mis en avant dans votre film que le personnage de Jack l'éventreur semble en retrait...
On ne pouvait pas vraiment faire autrement. Dans le comics, on sait qui est l'assassin dès le départ, ce qui simplifie la ramification de l'histoire. Pour le film, il s'agissait de réaliser un whodunit, une intrigue mystérieuse en quelque sorte. Plus l'éventreur est à l'écran, moins les gens ont peur et plus vite ils résolvent l'énigme. L'enjeu consistait à mettre en place ce mystère.

Il y a eu un énorme travail sur le Londres de From Hell. Les décors, les effets de synthèses... Comment avez-vous organisé le design général ?
Juste en faisant des repérages, en se référant à des photos d'époque, et en visitant certains lieux préservés. C'est un cadre qui n'avait jamais été représenté au cinéma. On s'est accaparé ces éléments et nous avons tenté d'y insuffler une certaine forme de surréalisme, à la manière d'un comics. La bande dessinée était finalement très proche visuellement de la réalité, c'était une reproduction méticuleuse de l'époque. Nous voulions y apporter une patine, une touche étrange, un peu comme celle que l'on retrouve dans les films de Tim Burton.

Il y a certains plans dans From Hell qui impliquent de longs mouvements de caméra, comme celui introduisant le film par exemple. Comment vous y êtes vous préparé ?
J'ai toujours apprécié les plans-séquences, ceux des **Affranchis** par exemple. Il y avait une vignette dans le comics qui mettait en valeur la silhouette de la ville vu du ciel avec la ligne d'horizon dans le fond. Lorsque j'ai découvert cette image, je me suis dit que ça pourrait faire un plan d'ouverture vraiment intéressant. Ensuite j'ai aperçu un plan similaire dans **Lawrence d'Arabie** de David Lean, le soleil se couchait au fond du cadre alors qu'il y avait un élément au premier plan. Je me suis dit que ça serait pas mal d'intégrer le soleil en plus pour amorcer la séquence. On s'est ensuite demandé comment définir l'environnement. Les hauteurs disposent ainsi d'une architecture sophistiquée censée représenter les hautes sphères de la société. Alors que tout en bas, c'est crade, c'est la fange, le peuple. C'est une manière d'impliquer le spectateur dans l'univers en le promenant. Cela permet ensuite d'enchaîner directement avec la présentation des personnages. C'est un plan d'introduction qui pose la situation physique de l'histoire en empruntant divers éléments aux comics et à d'autres films. Il y a aussi une version de Jack l'Éventreur qui nous a inspiré. Il y avait un plan sur un toit avec un ciel orangé. Je me suis dit que ce serait cool et que ça ajouterait à l'aspect surréaliste de l'ensemble. J'avais aussi vu une éruption de volcan à la télé, le ciel y prenait des teintes verdâtres et orangées. Je ne sais pas si on en était conscient à l'époque, mais je crois que nous avions envie de jouer avec cette gamme de couleurs.

Est-ce que c'était amusant pour vous de filmer un ghetto peuplé de rouquins ?
Je crois que ce qui était intéressant c'était de montrer un ghetto à l'époque. La pauvreté était encore plus implacable qu'aujourd'hui, même la middle class en souffrait. L'écart entre le train de vie des riches et celui des pauvres était encore plus gigantesque qu'aujourd'hui. Montrer le ghetto dans **From Hell**, c'est aussi une manière de renforcer la dramaturgie du récit. Et puis c'est un film qui se déroule en Angleterre. Je crois qu'on avait envie de surprendre les spectateurs envisageant l'Angleterre comme un pays très éduqué, très propre. Il s'agissait de montrer qu'ils avaient aussi des bas quartiers, que leur société avait elle aussi ses aspects crados.

Propos recueillis par Rafik DJOUMI et traduits par Jean-Sébastien DÉCANT

Abberline et Mary Kelly (Heather Graham) rendent visite à l'ancienne prostituée Ann Crook (Joanna Page), lobotomisée pour mieux garder le silence.

INTERVIEW ALAN MOORE
UN AUTEUR D'ENFER

SATANISME, MISOGYNIE, FRANC-MAÇONNERIE, EXÉGÈSE, OCCULTISME... BIEN AVANT DE DEVENIR UN LONG-MÉTRAGE, **FROM HELL** ÉTAIT DÉJÀ UN LIVRE, PLUS EXACTEMENT UN COMIC-BOOK INQUIÉTANT ET SINGULIÈREMENT AMBITIEUX. ALAN MOORE Y MENAIT AVEC UN PESSIMISME ASPHYXIANT ET UNE LUCIDITÉ INOUÏE UNE INVESTIGATION DANS LES COULOIRS SOMBRES DE L'HISTOIRE (L'ANGLETERRE VICTORIENNE) ET DE L'ÂME HUMAINE. RESTAIT À SAVOIR QUEL REGARD POUVAIT PORTER L'ARTISTE SUR SON TRAVAIL ET CELUI DES FRÈRES HUGHES.

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : L'inspecteur Abberline, opiomane patenté à ses heures perdues/ Frederick Abberline et son adjoint, Peter Godley, devant une victime de L'Éventreur/ La belle Mary Kelly, prostituée en proie aux démons du quartier de Whitechapel.

Plus que toutes vos autres œuvres, From Hell fait référence à votre enfance passée à Northampton ?
D'après les critères immobiliers, j'ai vécu dans la plus glauque des banlieues de Northampton, ce qui explique peut-être que j'étais en terrain familier pour enquêter sur White Chapel et cette pourriture de Jack l'Éventreur.

Cette période de votre vie résume votre carrière : vous étiez un jeune surdoué, insubordonné, qui vendait du crack.
Vous êtes bien renseigné. Mais surdoué, non, je ne crois pas. Mon quartier était l'un des plus pauvres et des plus illettrés du Royaume-Uni. Les écoles ressemblaient à des prisons plus qu'à des lieux de culture et d'enseignement. C'est pourquoi mes parents ont tenu à ce que je connaisse les rudiments de la lecture et de l'écriture avant d'entrer au cours préparatoire, à l'âge de 5 ans. C'est cette anecdote qui m'a valu le qualitatif de surdoué. Mais j'ai arrêté ma scolarité à 17 ans. J'ai été renvoyé parce que je dealais de l'acide.

L'enfance sacrifiée est un thème majeur de votre œuvre, ce thème est d'ailleurs sous-jacent dans From Hell.
Beaucoup de sacrifices sont commis par des bourreaux croyant vraiment qu'ils agissent dans l'intérêt de leur victime. Je crois que maltraiter des enfants est une manière pour nier le pouvoir des femmes. Prenons la pédophilie en Angleterre, c'est un sujet très sensible. Est-ce une coïncidence ? Certainement pas. Dans les pays où la pornographie est librement développée, comme la Suède, il y a très peu de violences perpétrées envers les enfants. En Grande-Bretagne, où le pouvoir matriarcal a toujours effrayé, des sondages montrent que, physiquement, la femme idéale ressemble à une Lolita. Je pense que la société britannique est très mal à l'aise vis à vis de la féminité, et ce sont les enfants qui en font les frais. Quoi que l'on en dise, la pédophilie est malheureusement imprégnée dans notre culture, mais pas forcément pour les raisons officielles que nous communiquent les médias. Les enfants courent le risque d'être agressés par des pédophiles ou des étrangers. Mais, statistiquement, la menace la plus forte réside au sein même de leur foyer... En Angleterre, il a toujours existé une tendance visant à utiliser le sacré pour excuser l'accomplissement de toutes sortes d'atrocités.

Cet aspect de votre comic-book est l'un des moins exploité par les frères Hughes, ça vous ennuie ?
Non. J'ai tenté de me tenir le plus possible à l'écart de cette adaptation. Je recevais un ou deux coups de téléphone par mois me tenant au courant de l'évolution des événements (ndlr : au moment de l'interview, Alan Moore n'avait pas encore vu le film). Les frères Hughes m'ont dit qu'il était tout à fait impossible de porter tel quel **From Hell** à l'écran, car le récit est trop foisonnant et pas du tout pensé de manière cinématographique. J'étais évidemment d'accord avec eux. Ils m'ont alors dit qu'ils essayeraient de saisir l'essence de mon univers. Ça m'a semblé sensé.

Vous n'avez donc pas travaillé avec Terry Hayes et Rafael Yglesias sur le scénario.
Non. Je n'ai donné aucune indication, sauf en ce qui concerne la chanson centrale du film qui est interprétée par un ersatz de Céline Dion. J'ai fait savoir que j'aimerais qu'on ne l'entende pas trop souvent.

From Hell est l'une de vos œuvres phares, qui plus est votre première BD portée sur grand écran. Or, vous vous désintéressez de l'adaptation. Cela peut paraître surprenant.
En fait, je n'ai jamais eu d'affinité particulière avec le cinéma. Je ne suis même pas sûr qu'il rentre dans le « top ten » de mes médias favoris. Je ne dis pas que tous les films sont mauvais, mais je crois que, au-delà des spécificités techniques du septième art, le cinéma tend à tout simplifier. On m'a souvent demandé si je n'aimerais pas travailler pour Hollywood. Franchement, la réponse est non. Je suis curieux de savoir à quoi va ressembler le film des frères Hughes, j'ai un grand res-

Une nouvelle victime jonche le parcours qui conduit inexorablement Aberline vers une effroyable vérité.

pect pour eux et pour leur équipe. Mais, l'industrie cinématographique me laisse de glace. Aujourd'hui, lorsqu'un récit est plébiscité sur un support, la mode consiste à l'adapter sur tous les autres : télé, cinéma, romans, comic-book, jeu vidéo... Dans 90 % des cas, je ne comprends pas l'intérêt artistique de cette démarche. Personnellement, j'essaie de participer à la création de comics exploitant au maximum les ressources des bandes dessinées. Elles sont donc par définition inadaptables. C'est ce que j'aurais dit à Terry Gilliam/1 et aux Frères Hughes s'ils m'avaient demandé mon avis.

From Hell étant un livre sur l'architecture de l'Histoire, sa construction est complexe.

Je considère dans **From Hell** que l'Histoire est comme une branche d'ADN. Si l'on en possède un morceau significatif, on peut reconstituer entièrement le brin. Mais, moins que l'expression d'un déterminisme, **From Hell** est celle d'une fatalité. Notre culture a atteint un point suffisamment avancé pour nous permettre d'interpréter l'histoire, de déduire ses grandes lignes et sa répétitivité, voire de la prédire avec plus ou moins de certitude. À mon avis, la fonction essentielle de l'art est d'explorer des réalités alternatives qui nous permettent de regarder le monde sous divers points de vue, de manière à mieux le comprendre. Mon objectif en écrivant **From Hell** était de trouver une nouvelle méthode pour appréhender l'Histoire. Basiquement, mon idée était de supposer que certains événements historiques aient une même origine temporelle, qu'ils se produisent au même instant. Ce qui permet, par exemple, d'établir des parallèles troublants entre la naissance d'Hitler et les meurtres de Jack l'Éventreur dans les quartiers juifs. Bien sûr, je n'affirme pas que mon postulat soit scientifiquement correct, mais j'espère qu'il est intéressant.

Ce n'est pas intéressant, c'est captivant. J'aimerais d'ailleurs connaître la nature des recherches extrêmement sophistiquées que vous avez menées pour échafauder votre théorie concernant les meurtres de White Chapel ?

Le processus a été très éprouvant. J'ai passé dix ans non seulement avec Jack l'Éventreur mais également avec toutes les autres vermines de l'époque victorienne, des personnages carrément méprisables. J'ai lu tous les ouvrages de Colin Wilson et de Robert Ressler, comme *Homicide sexuel*, qui est probablement le meilleur livre sur les serial killers. Ensuite, j'ai décortiqué plus de trente ouvrages sur Jack l'Éventreur. Mon éditeur continue encore de m'en envoyer. Je lui ai dit d'arrêter après avoir reçu un tome dont le postulat est d'imaginer ce qu'il serait advenu de Jack l'Éventreur si la police de l'époque avait eu les mêmes moyens d'investigations qu'aujourd'hui. Quel intérêt ? Autant supposer que les meurtres aient été filmés par une caméra de sécurité... Je ne jette jamais aucun livre, sinon, celui-ci aurait fini à la poubelle. Chez moi, c'est un labyrinthe de bouquins. Le problème, c'est que sur le sommet des piles il y a encore pas mal d'ouvrages traitant de meurtriers en série, d'occultisme et de nazisme. Ça fait mauvais genre (rires).

Vous n'avez jamais craint d'être à votre tour victime d'une chasse aux sorcières ?

Vous ne croyez pas si bien dire. Il y a quelques années, alors que je travaillais déjà sur **From Hell**, un de mes voisins m'a dit qu'une branche politique de Scotland Yard lui avait demandé d'utiliser sa maison pour pouvoir y stationner des véhicules banalisés. Des policiers auraient, paraît-il, surveillé mon logement. Je n'ai aucune idée de ce qui s'est vraiment tramé. En fait, je m'en fous. J'ai des sujets de préoccupations plus importants (rires) que les pérégrinations de quelques flics armés de jumelles.

Au final, quel souvenir vous laissera From Hell ?

C'est une œuvre dont je suis très fier. Je voulais autopsier une époque. Avec le recul, je crois que **From Hell** est monumental, accablant, ténébreux, en un mot : victorien. C'est exactement l'objectif que je désirais atteindre.

Propos recueillis et traduits par Bertrand ROUGIER

1/ Aux débuts des années 90, Terry Gilliam avait travaillé sur un script de Sam Hamm (**Batman**) adapté du comic-book d'Alan Moore et Dave Gibbons, *The Watchmen* (*Les Gardiens* en vf).

Ci-dessus :
Ludgate Circus, LE tour de force d'Illusion Arts sur From Hell.
Photo 2 : Le plan tel qu'il fut tourné à Prague, devant un immense écran vert.
Photo 1 : Le résultat à l'écran avec un matte painting signé Bob Scifo et projeté sur des volumes en 3D pour pouvoir accomplir un long mouvement de grue. Le train comme la passerelle sont des images de synthèse 3D construites par Fumi Mashimo.

DE LA BD AUX EFFETS

INTERVIEW BILL TAYLOR

SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS

ÉLÈVE DU GRAND ALBERT WHITLOCK, BILL TAYLOR FONDE AU MILIEU DES ANNÉES 80 SA PROPRE SOCIÉTÉ D'EFFETS SPÉCIAUX, ILLUSION ARTS, AVEC SON COLLÈGUE SYD DUTTON. ILS SE SONT DEPUIS FAIT UN NOM EN TANT QUE MATTE-PAINTER (NOTAMMENT AVEC L'ÉTOURDISSANT PLAN D'OUVERTURE DE **STAR TREK : PREMIER CONTACT**) MAIS LEURS APTITUDES COUVRENT AUJOURD'HUI TOUS LES DOMAINES DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS, COMME EN TÉMOIGNE LEUR TRAVAIL SUR **FAST AND FURIOUS.**

Ci-dessus : Bill Taylor

Vous aviez déjà déclaré que vous rêviez de recréer le Londres victorien en numérique. From Hell était donc le projet rêvé pour vous...
C'est le moins que l'on puisse dire. Nous avons été parfaitement castés pour ce travail, comme un acteur peut l'être pour un rôle.

Connaissiez-vous la bd ?
Non, mais il a fallu nous y mettre, parce que la bd était une référence plastique majeure sur ce projet. Le chef décorateur, Martin Childs, a fait un travail d'adaptation dément, notamment en cherchant à donner au film une tonalité graphique monochromatique. Dans cette optique, il nous a fourni très tôt de nombreux dessins de pré-production. La clef des plans truqués était l'ambiance. Le secret du plan d'ouverture, par exemple, c'est ce ciel écarlate. Ce parti pris plastique peut sembler totalement fantaisiste, mais il est fait allusion dans la bd au fait que le volcan Krakatau venait d'exploser à cette époque, et que la terre était alors recouverte d'un épais nuage de poussières, ce qui donne ces couchers de soleil délirants. Il y a donc une explication historique pour ce ciel sinistre.

Justement, avez-vous fait beaucoup de recherches historiques ?
Nous avions déjà beaucoup de documentation, mais nous nous en sommes procurées beaucoup d'autres. On s'est quand même permis quelques libertés avec la topographie de Londres, notamment dans la scène d'ouverture, mais seul des Londoniens remarqueront ce genre d'" erreurs ". La chose la plus difficile à trouver était l'apparence du Buckingham Palace à cette époque. Nous avons fini par trouver quelques photographies d'époque, mais elles étaient, évidemment, en noir et blanc et nous n'avions aucun référent quant aux couleurs du bâtiment. Finalement nous avons trouvé dans la bibliothèque de Buckingham une peinture montrant la face opposée de celle que nous devions représenter et nous avons extrapolé à partir de là.

Êtes-vous allé à Prague durant le tournage ?
Oui, nous y sommes allés pendant six semaines, ce qui est assez énorme. J'ai adoré cette ville, d'autant plus que je suis un fan absolu des animateurs tchèques, comme Trnka ou Karel Zeman. Travailler dans cette ville me donnait parfois l'impression d'être l'héritier de ces génies.

Combien de plans avez-vous réalisé ?
Environ quatre-vingts. Mais la plupart des effets spéciaux sont invisibles. Par exemple, dans l'accident de carrioe, nous avons dû effacer numériquement tout un système de roues et de vérins qui soutenaient le véhicule. Lorsque Johnny Depp boit de l'absinthe, l'équipe de Digiscope a créé et incrusté une flamme en numérique, parce qu'au tournage ils n'avaient pas pu obtenir l'effet recherché. Quand Depp pose es pièces sur les yeux d'une des victimes de l'Éventreur, l'actrice plissait légèrement les yeux et nous avons dû manipuler l'image pour qu'elle conserve un visage immobile. En outre, son maquillage la rendait un peu trop saine et nous avons modifié son teint pour la rendre très pâle. Dans l'un des plans où Johnny Depp fume de l'opium en tournant sa tête vers nous, les frères Hughes se sont aperçus au montage qu'ils avaient besoin qu'il recrache de la fumée. Nous avons donc construit une réplique de la tête de l'acteur recouverte de velours noir, puis fixée sur un moteur de motion control. Pour que la fausse tête répète le mouvement qu'effectuait Johnny Depp, mon cameraman a projeté sur la fausse tête la scène filmée pour décalquer le mouvement de Depp. La fausse tête crachait de la fumée en suivant le mouvement de la vraie tête, et nous avons ensuite incrusté la fumée sur le plan.

Photo 3 : Le Buckingham Palace filmé aujourd'hui et qui servit de référent aux truquistes.
Photo 4 : Afin d'obtenir une vue du bâtiment sans l'imposant portail qui le cerne, Bob Scifo, le matte painter, prit des photos du palais à travers les barreaux, puis reconstitua le bâtiment sur ordinateur en collant les clichés les uns à côté des autres.
Photo 5 : Après de longues recherches sur l'apparence du bâtiment à la fin du XIXe siècle, Bob Scifo parvient à un impressionnant panorama, avec l'ajout de figurants filmés sur fond vert.

Quel était le plan le plus compliqué à réaliser ?
Sans aucun doute, celui montrant le Ludgate Circus. Il était même plus complexe que le plan d'ouverture. Ce dernier est dur parce qu'il est long, mais nous ne nous sommes occupés que du début du plan, lorsque l'on voit par-dessus les immeubles. Mais le plan du Ludgate Circus comporte des mattes paintings, un modèle en 3-D plutôt compliqué et nous avons dû projeter les peintures sur des modèles en 3-D, pour que la perspective corresponde au mouvement descendant de caméra.

Parlez-nous du plan qui montre, sans coupure, l'Éventreur égorgeant de nuit une prostituée, puis Johnny Depp et ses hommes découvrant la victime en pleine journée...
Ce plan était dans le story-board depuis le début. Les frères Hughes y tenaient beaucoup. Il a été filmé au motion control et supervisé par Magicon, une société allemande. La seule manipulation que nous avons dû effectuer en post-production, consistait à effacer les rails de travelling au début du plan, parce que le mouvement de caméra était si long, qu'ils n'avaient pas réussi à les camoufler.

Ci-dessous :
Le plan d'ouverture de la première scène finale coupée au montage.
Photo 7 : Le plan référent filmé à Prague. On fit plusieurs prises avec les quelques figurants placés à différents endroits du quai afin de les multiplier en post-production.
Photo 6 : Le plan final, agrémenté de l'incroyable travail de peinture numérique de l'artiste Kelvin McIlwain.

Je crois savoir que pas mal de choses ont sauté au montage...
Oh oui ! Après le second meurtre, il y avait un plan-séquence tourné au motion control, où nous passions d'un environnement à un autre et où seul le centre du plan (une personne qui écrit sur une table) demeurait. Le décorateur avait conçu un plateau très amusant que nous avions surnommé le " décor-poupées russes " : il y avait deux décors encastrés l'un dans l'autre et il suffisait de retirer un des murs pour en découvrir un autre. Malheureusement, ils ont coupé la scène avant que nous l'ayons finalisé. C'est d'autant plus dommage, que ce plan était bourré de caméos. Pour ma part, j'y jouais un alcoolique. Une autre scène coupée, et je pense que c'est le plus beau plan que nous ayons fait pour ce film, montrait Shanghai en 1930. À la fin, nous devions y découvrir un Johnny Depp vieillissant et détruit par l'opium, mourir en Chine en rêvant à son amour perdu. J'espère que nous verrons cette scène dans le DVD.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

LES DIFFÉRENTS VISAGES DE JACK L'ÉVENTREUR

À L'OCCASION DE LA SORTIE DE **FROM HELL**, RETOUR SUR LES MÉFAITS CINÉMATOGRAPHIQUES DU GRAND JACK, AVEC UN COUP DE PROJO SUR CINQ FILMS PARTICULIÈREMENT MARQUANTS PAR STÉPHANE BOURGOIN, LE SPÉCIALISTE FRANÇAIS DES TUEURS EN SÉRIE.

Ci-dessus: The Lodger de John Brahm, la troisième adaptation du roman de Marie Belloc Lowndes. Pour l'occasion, quelques changements sont apportés à l'histoire.

Jack l'Éventreur…
Du 31 août au 9 novembre 1888, à Londres, cinq prostituées sont épouvantablement massacrées. Ces cinq misérables victimes et dix semaines de terreur sont à l'origine d'un mythe et d'une énigme qui se perpétuent depuis plus d'un siècle.
La seule mention de ce surnom évoque immédiatement un certain nombre d'images mentales héritées d'innombrables versions cinématographiques des crimes de Whitechapel. D'un pub surpeuplé, une prostituée sort en titubant afin de gagner les quelques pennies nécessaires pour trouver un lit ; un homme suit la malheureuse ; ses pas résonnent dans les ruelles désertées de l'East End, où les rares lampadaires parviennent à peine à percer l'épais brouillard ; la silhouette de l'inconnu accoste sa victime : un homme bien vêtu, avec une cape noire, un chapeau haut de forme, un sac noir à la main ; il ouvre le sac, d'où jaillit l'éclair d'un scalpel…
Invariablement, le mythe engendre cette vision de « Gentleman Jack » ou de « Docteur Jack ». Ces dernières années, à cause des interprétations proposées par certains théoriciens et dans des films tels que **Meurtre par décret**, avec James Mason, ou **Jack l'Éventreur**, avec Michael Caine, il est de bon ton d'évoquer un complot réunissant « Gentleman Jack », ou « Docteur Jack », aux plus hautes sphères de l'État, qui comprennent, notamment, des francs-maçons, le petit-fils de la reine Victoria et divers ministres du royaume ! La légende nourrie par la fiction a maintenant totalement occulté les faits, colportant un grand nombre de mythes qu'il est indispensable d'évacuer si nous souhaitons, un jour, connaître la vérité ; définitivement :
1. Il n'y a jamais eu de brouillard lors d'aucun des meurtres, et la seconde victime est même assassinée en plein jour.
2. Les lettres signées « Jack l'Éventreur » n'ont très probablement pas été écrites par le meurtrier, mais sont l'œuvre d'un jeune journaliste.
3. Le duc de Clarence (ni aucun membre de la famille royale) n'est pas Jack l'Éventreur.
4. Mary Kelly n'est pas enceinte lors de son assassinat.
5. Les dossiers de Scotland Yard n'ont pas été classés pour de mystérieuses raisons jusqu'en 1992 : il est habituel d'agir ainsi dans le cas d'affaires criminelles graves en Angleterre. De fait, on peut déjà les consulter depuis de nombreuses années !

Depuis 1924 et **Le Cabinet des figures de cire** de Paul Leni jusqu'au **From Hell** des frères Hughes, on compte plus de 70 apparitions de Jack l'Éventreur, ce qui en fait le serial killer le plus adapté au cinéma et à la télévision. Pour illustrer les méfaits de celui que la presse londonienne de l'époque a surnommé « Tablier de cuir », puis « La terreur rouge », avant d'adopter le patronyme définitif de « Jack the Ripper », on s'attardera ici sur cinq portraits cinématographiques du saigneur de Whitechapel.

THE LODGER (1944) : un Éventreur à la fois fragile et inquiétant

The Lodger de John Brahm est la troisième adaptation d'une nouvelle et du roman de Marie Belloc Lowndes, après celle d'Alfred Hitchcock (1926) et de Maurice Elvey (1935). Au contraire des deux premiers films, Slade, le mystérieux locataire qui loue une chambre dans la maison des époux Burton, est bien identifié comme étant Jack l'Éventreur. Il leur annonce d'emblée qu'il ne prendra aucun repas en leur compagnie, parce qu'il travaille tard la nuit et il quitte les lieux avec sa petite sacoche noire pour se perdre dans le brouillard des ruelles de Whitechapel. À l'aube, on l'entend arpenter sa chambre qui reste toujours close et où il pratique ses « expériences ». Dès le début du film, aucun doute n'est permis quant à l'identité de Slade et cette version de John Brahm se résume surtout en un face à face entre l'assassin et l'inspecteur Garrick de Scotland Yard qui le traque. Magnifié par une superbe photo quasi expressionniste de Lucien Ballard, Jack l'Éventreur est magnifiquement interprété par Laird Cregar. Impressionnant par sa carrure physique, l'acteur se montre tour à tour fragile et timide dans ses scènes avec Merle Oberon qui joue la fille des loueurs et la fiancée de l'inspecteur de police, puis inquiétant et psychotique dans ses explosions de violence verbale concernant les femmes qui « *exhibent la beauté de leur corps sur scène pour aguicher et entraîner les hommes* ». Cette misogynie qui évoque l'ambiance du film noir de l'après Seconde guerre mondiale est soulignée par la caméra subjective de John Brahm lors du meurtre de Jennie qui adopte le point de vue de l'Éventreur. Quelques mois plus tard, John Brahm réunit à nouveau Laird Cregar et George Sanders pour des rôles similaires dans le très noir **Hangover Square**. Lorsque **The Lodger** sort en salles, Laird Cregar décède à l'âge de vingt-huit ans. Obsédé à l'idée de devenir une star, l'acteur avait entrepris de perdre du poids de façon drastique et se contentait de boire de l'eau pour toute alimentation.

Ci-dessous: Jack l'Éventreur de Baker et Berman. Cette version est la première à souligner le caractère sexuel des meurtres et la nature corrompue de l'époque victorienne.

JACK L'ÉVENTREUR (1959) : il y a quelque chose de pourri au royaume d'Angleterre

La séquence prégénérique du **Jack l'Éventreur** de Robert S. Baker et Monty Berman s'inspire directement de la séquence d'ouverture du **The Lodger** de John Brahm. Dans une rue embrumée du Londres de 1888, la caméra vient cadrer une jeune prostituée qui quitte en titubant un pub. Elle croise un musicien et son singe, avant de plonger au cœur des étroites artères de Whitechapel. Bientôt seule, ses pas résonnent sur les pavés luisants, tandis qu'elle croise la route d'une silhouette revêtue d'une cape. L'homme murmure : « *Êtes-vous Mary Clarke ?* ». Sans attendre la réponse, une lame brille sous la lueur d'un réverbère et elle devient une nouvelle victime de Jack the Ripper. Dans la version américaine du film, le titre du film se présente sous la forme d'une lame stylisée qui traverse l'écran pour se transformer en R de « Ripper », le tout sur une musique différente de la version anglaise d'origine. Ce type d'ouverture devient par la suite un standard de bon nombre d'œuvres sur le célèbre assassin de Whitechapel, qu'il s'agisse entre autres du **Sherlock Holmes contre Jack l'Éventreur** (1965) de James Hill, de **Meurtre par décret** (1979) de Bob Clark ou du remarquable *Yours Truly, Jack the Ripper* (1963), un épisode de la série télévisée ***Thriller*** avec Boris Karloff et mis en scène par Ray Milland, d'après la nouvelle de Robert Bloch.

À l'image du **The Lodger** de John Brahm, le **Jack the Ripper** de Baker et Berman penche pour la culpabilité d'un « Docteur Jack ». Dans ce cas précis, le scénario de Jimmy Sangster (un des auteurs attitrés de la Hammer) s'inspire directement d'un ouvrage de 1929, *The Mystery of Jack the Ripper* de Leonard Matters, inédit en France et non crédité au générique du film. Dans le livre, le docteur Stanley est un chirurgien émérite de Harley Street qui adore son fils unique. En 1886, celui-ci contracte la syphilis par Mary Kelly. Le fils en meurt et le docteur Stanley jure de se venger de Mary Kelly. Cependant, comme les prostituées ont pour habitude d'utiliser de nombreux pseudonymes, Stanley éprouve beaucoup de difficultés à retrouver Mary Kelly, les quatre premiers crimes étant en fait le résultat d'erreurs. Ayant finalement obtenu vengeance, Stanley émigre à Buenos Aires en 1908, où de nombreuses années plus tard, il révèle son secret sur son lit de mort. Malheureusement pour l'auteur, aucun docteur Stanley ne figure dans les annuaires médicaux de l'époque, de même que l'autopsie de Mary Kelly montre qu'elle ne souffrait pas de maladie vénérienne. Par ailleurs, la période d'incubation de la syphilis excède de très loin la période de deux ans indiquée par Leonard Matters ; il est absolument impossible à quelqu'un d'être infecté en 1886 et d'en mourir deux ans plus tard.

Pour ne pas être taxé de « copieur », Jimmy Sangster coupe l'épisode argentin de l'ouvrage et le docteur Stanley devient le docteur David Rogers, tandis que Mary Kelly se change en Mary Clarke. Le scénario se concentre sur l'enquête menée conjointement par l'inspecteur O'Neill de Scotland Yard et son collègue américain, Sam Lowry. En se basant sur les rapports d'autopsie des victimes, qui indiquent des mutilations infligées avec une précision chirurgicale, les deux policiers concentrent leurs soupçons sur les pensionnaires médicaux d'un hôpital public de Whitechapel. Après divers suspects, dont un aide-médical

bossu nommé Louis Benz, le coupable se révèle être le patron de l'hôpital, Sir David Rogers, qui meurt écrasé par un monte-charge. Si la violence est plutôt suggérée par l'utilisation de cadrages obliques et de gros plans sur les visages terrifiés des victimes dont les meurtres sont annoncés par la voix off de Jack l'Éventreur qui murmure « *Mary Clarke* », le film est le premier du genre à souligner le caractère sexuel des crimes et la nature corrompue de l'époque victorienne. L'une des victimes est découverte la poitrine dénudée, de même que bon nombre des danseuses d'un cabaret de Whitechapel. Certains des clients de l'établissement, un noble, Lord Sopwith, et son ami bourgeois n'hésitent pas à faire monter les artistes dans leur salon particulier pour assouvir leurs envies, tandis que les « respectables » commerçants du quartier se transforment en justiciers sanguinaires pour pallier aux carences de la police impuissante. Baker et Berman nous dressent un portrait glauque de l'envers du décor victorien, mais qui sonne assez juste quand on sait que le Londres de l'époque compte environ 60 à 80 000 prostituées et que le seul quartier de Whitechapel où sévit Jack l'Éventreur dénombre à lui seul 62 maisons closes.

JACK L'ÉVENTREUR (1976) : Klaus Kinski est Jack !

La version germano-suisse de Jesus Franco, **Der Dirnenmörder von Londo**n qu'il écrit et réalise en 1976, accentue encore plus l'aspect sexuel et sanglant de Jack l'Éventreur. Le docteur Dennis Orloff travaille le jour pour soigner gratuitement les malheureux mais, la nuit venue, il écume les ruelles les plus sombres de Whitechapel, à la recherche de prostituées dont il rapporte les corps dans son antre pour y assouvir ses pulsions nécrophiles. Trait de génie de Jesus Franco, il confie à Klaus Kinski le rôle de Jack l'Éventreur. Contrairement à son habitude, Kinski fait preuve d'une grande sobriété dans son interprétation, dénuée de toutes grimaces ou mimiques excessives. Franco souligne les tourments de l'assassin par des gros plans du visage de l'acteur qui se remémore sa mère incestueuse et maquillée à l'excès comme une prostituée, avant qu'il ne tranche le sein et découpe le ventre d'une de ses victimes à coups de scalpel. Doté d'une très belle photo bleutée dans les scènes nocturnes en extérieurs, ce **Jack l'Éventreur** est un des meilleurs films du réalisateur, même s'il souffre de certains défauts inhérents à Jesus Franco : une certaine mollesse au niveau du scénario, des intermèdes comiques mal venus lors des interrogatoires des suspects, de trop nom-

MEURTRES EN SÉRIES B

SI JACK L'ÉVENTREUR A BRILLÉ AU CINÉMA AU DÉTOUR DE CINQ FILMS INCONTOURNABLES, QUELQUES PRODUCTEURS ET RÉALISATEURS DE SÉRIES B OPPORTUNISTES SE SONT EMPARÉS DE LA LÉGENDE POUR LA DÉTOURNER ET LA RETOURNER DANS TOUS LES SENS. VOICI QUELQUES MORCEAUX CHOISIS...

■ Pour les besoins de **Man in the Attic**, que réalise Hugo Fregonese en 1954, le scénariste Barré Lyndon recycle plus ou moins maladroitement, et au détail près, le script du **Lodger** de 1944. L'interprétation médiocre, y compris de la part de Jack Palance dans le rôle de Jack l'Éventreur, ne réhausse pas la pauvre qualité de ce film.

■ Dans l'allemand **The Monster of London city**, Hansjörg Felmy interprète un réalisateur et acteur de théâtre suspecté par la police lorsque sa pièce sur Jack l'Éventreur inspire des meurtres similaires. Ce film dirigé par Edwin Zbonek en 1964 est le premier à mettre en scène un copycat du tueur de Whitechapel.

■ Réalisé par James Hill en 1965, **Sherlock Holmes contre Jack l'Éventreur** met en vedette l'acteur John Neville dans le rôle du détective (qu'il reprendra d'ailleurs quelques années plus tard sur les planches de Broadway). Dans ce film, le premier à appeler les victimes par leur nom de famille, et que l'on compare souvent au similaire **Meurtre par décret**, Sherlock Holmes découvre la véritable identité de Jack l'Éventreur.

■ En 1971, l'acteur espagnol Paul Naschy délaisse son accoutrement fétiche de loup-garou le temps de **Jack, El Destripador de Londres**, dans lequel il incarne un trapéziste accusé par la police de meurtres crapuleux envers des prostituées. À noter que dans cette variation de l'histoire signée José Luis Madrid, Jack l'Éventreur est également un cannibale !

■ La même année, Peter Sasdy réalise pour la Hammer **La Fille de Jack l'Éventreur**, considéré par beaucoup comme un de leurs meilleurs films. Angharad Rees interprète l'orpheline de Jack, régulièrement possédée par l'esprit de son père, qui la pousse à continuer son œuvre. Un gentil psychologue tente de l'aider, en vain. Le studio anglais avait déjà porté le mythe à l'écran en 1949 à l'occasion de **Room to Let**, avant de le réadapter, également en 1971, dans l'excellent **Dr Jekyll and Sister Hyde** de Roy Ward Baker. Ralph Bates y subissait une transformation inédite, puisqu'il prenait les traits de la ravissante Martine Beswick, une psychopathe en puissance qui écumait les ruelles brumeuses de Londres vêtue d'une cape noire et armée d'un scalpel. En 1988, le pornographe français Gérard Kikoïne réalisera une version similaire de cette histoire, avec un Anthony Perkins plus taré que jamais dans le rôle du Dr Jekyll. Extrêmement voyeuriste, ce **Dr Jekyll et Mr Hyde** comporte les meurtres les plus crados de la carrière de l'Éventreur.

■ En 1973, George Fenady réalise **Terror in the Wax Museum**, qui se déroule dix ans après que Jack l'Éventreur ait disparu dans la brume londonienne. Ray Milland est le propriétaire d'un musée de cire dans lequel d'étranges meurtres surviennent. Jack l'Éventreur serait-il de retour ou est-ce là l'œuvre d'un sinistre plaisantin ? Mystère, mystère... John Carradine, dont c'était déjà le 415ème film (!), complète la distribution.

■ Six ans plus tard, Nicholas Meyer réalise avec **C'était demain** une des variations les plus intéressantes de l'histoire. Malcolm McDowell y interprétait l'écrivain H.G. Wells, lancé à la poursuite de Jack l'Éventreur en plein San Francisco du XXème siècle après que ce dernier se soit servi de sa machine à explorer le temps. C'est David Warner qui incarnera finalement le tueur de Whitechapel, même si les producteurs lui préféraient à l'époque Mick Jagger.

■ En 1981, Lucio Fulci livre avec **L'Éventreur de New York** un polar urbain et glauque, où un tueur doté d'une étrange voix de canard ensanglante les rues de la mégalopole américaine, laissant derrière lui des cadavres de femmes atrocement mutilés. Si le film ne traite pas vraiment du cas de Jack l'Éventreur, il reste une bonne variation sur le même thème, accompagné d'une forte dose d'ultra-violence (dont une scène d'énucléation au rasoir plutôt gerbatique).

■ **The Ripper**, tourné en 1985 par Christopher Lewis et sorti directement en vidéo, présente le cas d'un anneau ayant appartenu à Sauron... euh non, à Jack l'Éventreur. De nos jours, un professeur d'école retrouve l'anneau, tombe sous son emprise et se transforme en meurtrier assoiffé de sang. Une bonne idée mais hélas mal exploitée à l'écran. À signaler, la présence au casting de Tom Savini, le maquilleur fou, qui joue le rôle de l'esprit de Jack tout en signant les effets gore du film.

■ La même année, dans le téléfilm de E.W. Swackhamer, **Le Retour de Jack l'Éventreur**, le scénariste (qui a beaucoup d'imagination) invente une histoire abracadabrantesque, où le London Bridge est reconstruit à notre époque dans un bled de l'Arizona. Manque de pot, les bâtisseurs ont utilisé une pierre du pont original (importée d'Angleterre), pierre sur laquelle Jack s'était blessé un siècle plus tôt en tombant du pont, avant de disparaître dans les eaux mouvantes de la Tamise. Curieusement, la petite ville américaine devient alors le théâtre de crimes atroces. C'est l'inénarrable David Hasselhoff qui enquête et l'on retrouve au générique l'ex-muse de John Carpenter, Adrienne Barbeau.

■ En 1987, à l'occasion de l'anthologie **Cheeseburger Film Sandwich**, Joe Dante signe un sketch hilarant dans lequel Henry Silva, présentateur d'une émission télé racoleuse sur les grands mystères de notre époque, se demande si Jack l'Éventreur ne serait pas en fait... le monstre du Loch Ness. Et le dinosaure, cape noire sur le dos, d'aller croquer de la prostituée ! C'est n'importe quoi, mais très très drôle.

■ L'année suivante, James Spader (**Crash**) interprète un docteur de Los Angeles surveillé par la police lorsqu'un serial killer célèbre le centenaire de Jack l'Éventreur en commettant des meurtres identiques aux siens dans le très bon **Jack's Back** de Rowdy Herrington. Les très bonnes idées scénaristiques sont renforcées par quelques moments de pure terreur.

■ Dans l'ineffable **Ripper Man** que l'inconnu John Sears commet en 1996, un flic dépressif se lance à la poursuite d'un docteur sacrément secoué qui se prend pour la réincarnation de Jack l'Éventreur. Si Timothy Bottoms s'en sort dignement dans le rôle du médecin, on ne peut pas en dire autant de Mike Norris, encore moins charismatique que son père Chuck.

■ Dans le récent **Jill the Killer**, Dolph Lundgren est un ancien flic dont le frère est retrouvé assassiné de manière rituelle. Quelques politiciens vont tomber comme des mouches, tués pareillement. Une pute de luxe est fortement soupçonnée dans ce thriller tendance SM, et très coloré, que réalise mollement Anthony Hickox.

■ Une jeune fille, unique survivante d'un massacre collectif, s'intéresse à la psychologie des tueurs en série et suit les cours d'un éminent criminologue. Bientôt, le campus devient le terrain de chasse d'un tueur aux méthodes proches de celles de Jack l'Éventreur. Voici le sujet de **Ripper : Letter from Hell**, une série B plus intelligente que la moyenne, que John Eyres (Octopus) a signé l'année dernière.

■ Dans **Bad Karma**, que termine actuellement le revenant John Hough (**La Maison des damnés, Hurlements 4**) pour le compte de Mark L. Lester, Patsy Kensit est une dangereuse psychopathe camisolée de force et persuadée que son gentil médecin est Jack l'Éventreur, son amant d'une vie antérieure. Son cas semble vraiment grave...

Damien GRANGER

breuses séquences de cabaret et un manque de moyens parfois trop évident (le radiateur anachronique dans le bureau de l'inspecteur). Signalons que le producteur, Erwin C. Dietrich, qui œuvre habituellement dans le X, vient d'éditer en Suisse un DVD définitif du film avec nombre de bonus très intéressants, comme une version commentée.

MEURTRE PAR DÉCRET (1978) : De Baker Street à Whitechapel

Le **Meurtre par décret** de Bob Clark est la seconde rencontre cinématographique entre Sherlock Holmes et Jack l'Éventreur après le **A Study in Terror** (1965) de James Hill. En littérature policière, l'affrontement de ces deux mythes est devenu un classique puisque l'on dénombre plus de 45 titres depuis *Les dossiers secrets du roi des détectives* de 1908. Sherlock Holmes (Christopher Plummer) et le docteur Watson (James Mason) sont sollicités par une association de commerçants de Whitechapel pour mettre un terme aux agissements du mystérieux criminel. Le scénario du film se base sur un livre document de Stephen Knight, **Jack the Ripper : The Final Solution** (1976) qui accuse le duc de Clarence, petit-fils de la reine Victoria, d'avoir enfanté une fille illégitime avec Annie Crook, une jeune femme de basse extraction ; celle-ci, craignant pour la sécurité de son enfant, le confie à Mary Kelly, une prostituée de ses amies. Pour cacher ce secret qui risque d'ébranler le trône, les plus hautes sphères du gouvernement qui vont du Premier ministre au chef de la police, en passant par les francs-maçons et le chirurgien de la Reine, Sir William Gull, décident de se débarrasser d'Annie Crook, enfermée dans un asile, de son enfant et de Mary Kelly. Jack l'Éventreur est inventé pour des raisons d'état et les quatre autres prostituées auxquelles Mary Kelly s'est confiée sont sacrifiées pour accréditer la thèse d'un maniaque qui hante les rues de Londres. Nous ne sommes plus en présence d'un seul Jack, mais de deux assassins, l'agent secret William Slade (Peter Jonfield) et le médecin Sir Thomas Spivey (Roy Lansford). La séquence finale de **Meurtre par décret** montre Sherlock Holmes menacer le Premier ministre (Sir John Gielgud) et le chef de la police (Anthony Quayle) de révélations quant aux dessous de l'affaire s'ils n'abandonnent pas la traque de l'enfant que le détective a caché dans une famille, loin de Londres.

JACK L'ÉVENTREUR (1988 - TV) : Jack vs. Michael Caine

Le téléfilm **Jack l'Éventreur** de David Wickes, avec Michael Caine, débute par un carton qui indique que le scénario est basé sur des faits inédits et authentiques, mais on s'aperçoit très vite qu'il s'inspire des mêmes sources erronées que le **Meurtre par décret** de Bob Clark, celles qui accréditent la thèse d'un complot royal fomenté par les francs-maçons. Doté d'un budget impressionnant de près de dix millions de dollars et d'un casting impeccable, ce **Jack l'Éventreur** est un très bon spectacle qui s'égare parfois un peu dans de trop nombreuses intrigues secondaires (les relations sentimentales de l'inspecteur Abberline) ; il est la seule version cinématographique à faire un parallèle avec les représentations théâtrales du *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, et de son acteur principal, Richard Mansfield (Armand Assante), qui se déroulèrent pendant l'époque des crimes. L'intrigue du film repose pour une grande part sur le fait que quatre des victimes (Mary Ann Nichols, Annie Chapman, Elizabeth Stride et Catharine Eddowes) ont été tuées à l'intérieur d'un fiacre, avant d'être déposées là où on les a retrouvées. Or les rapports médicaux de l'époque sont formels et indiquent clairement que toutes les victimes de Jack l'Éventreur ont été tuées sur place. L'idée même d'un fiacre se déplaçant en pleine nuit dans les ruelles extrêmement étroites de

Ci-contre, en haut : Christopher Plummer (à droite) dans Meurtre par décret. Dans cette version de Bob Clark, Jack l'Éventreur est confronté pour la seconde fois au célèbre détective Sherlock Holmes.

En bas : Michael Caine (au centre) dans l'adaptation télé de 1988, la seule à faire un parallèle avec les représentations théâtrales de Dr Jekyll et Mister Hyde, qui se déroulèrent pendant l'époque des crimes.

Page de gauche : Klaus Kinski dans le Jack l'Éventreur de Jess Franco. Un film qui se concentre surtout sur les méfaits du tueur de Whitechapel à grand renfort d'effets très gore.

Whitechapel est réellement absurde, pour des conspirateurs qui cherchent la discrétion. Cette théorie ne tient pas compte de la nature même des meurtres, qui révèle la personnalité d'un maniaque à tendances sadiques : pourquoi des comploteurs auraient infligé de telles mutilations - dont ils savaient qu'elles allaient attirer l'attention d'une presse avide de sensationnel -, là où un simple coup de couteau suffisait à faire taire les victimes ? Quant à Sir William Gull (Ray McAnally), le chirurgien de la reine, qui « opère » en personne les prostituées dans son fiacre conduit par John Netley, les scénaristes oublient de mentionner la gravité de son état de santé, en 1888, alors qu'il est âgé de soixante-douze ans : l'année précédente, Gull a eu une attaque qui lui a légèrement paralysé le côté droit. Par la suite, il connaît successivement deux autres attaques cardiaques et trois crises d'épilepsie, jusqu'à sa mort en 1890. C'est donc à un homme en très mauvaise condition physique qu'échoit la tâche de réduire au silence des prostituées. Lors de sa première diffusion mondiale sur CBS les 21 et 23 octobre 1988 (en plein centenaire des crimes), le **Jack the Ripper** de David Wickes propose quatre fins différentes, pour s'achever dans un épilogue où une nouvelle théorie affirme que Jack l'Éventreur est George Lusk, le président du comité de vigilance de Whitechapel ! Hélas, cette version n'a jamais été diffusée en France.

Au moment de refermer cette page sanglante sur le meurtrier de Whitechapel qui a encore de beaux jours devant lui, on peut dire qu'avec Jack l'Éventreur la face du crime a changé : on ne tue plus pour un profit ou sous le coup de la passion. Jack est le précurseur des serial killers modernes, de ces tueurs en série qui exécutent, mutilent pour satisfaire leurs désirs sexuels et leurs penchants sadiques, l'ancêtre de nos Hannibal Lecter, Freddy Krueger et autres Jason.

Stéphane BOURGOIN

Stéphane Bourgoin est l'auteur du *Livre rouge de Jack l'Éventreur* (Grasset) et d'une quinzaine d'autres ouvrages sur les serial killers, ainsi que de monographies sur Terence Fisher, Roger Corman, Richard Fleischer ou sur la Série B.

VERSUS
DE RYHUEI KITAMURA

L'ÉVÉNEMENT TANT ANNONCÉ DÉBARQUE ENFIN DANS LES SALLES FRANÇAISES : **VERSUS** EST BIEN LE FILM DE BRANQUES QUE L'ON ATTENDAIT, DOUBLÉ D'UN AUTHENTIQUE FILM-CONCEPT, À SAVOIR LE PREMIER VÉRITABLE « NON-STOP ACTION MOVIE ». SABREZ LE CHAMPAGNE !

À FEU ET

À SANG !

EN QUATRIÈME VITESSE

On vous en parlait l'an dernier lors d'une preview explosive, vous allez maintenant pouvoir juger sur pièce. Après diverses rumeurs foireuses concernant la distribution de **Versus** en France, le film de Ryhuei Kitamura arrive enfin chez nous, fort de sa réputation d'actioner chtarbé à base de kung-fu à l'élastique, de gunfights ravageurs et de zombies non moins ravages. De la bonne grosse action frénétique qui ne relâche jamais la pression deux heures durant. Le concept aura probablement effleuré beaucoup de réalisateurs officiant dans le genre, notamment dans les hautes sphères hollywoodiennes, mais force est de reconnaître que Kitamura n'a pas faussement joué avec l'idée, il se l'est littéralement appropriée. Comprenons nous bien : même les plus grands réalisateurs de films d'action, et ce quelle que soit leur optique de mise en scène, n'ont jusqu'ici pu faire l'économie d'un scénario élaboré. Quoi de plus logique que d'apporter une progression narrative à une séquence d'action, élément nécessaire à sa crédibilité et à sa force d'impact ? Intelligemment, Kitamura ne conçoit pourtant pas les choses de la même façon. C'est dans la frénésie que ce dernier va bâtir son film. À l'image du **Evil Dead 2** de Sam Raimi, **Versus** va devenir une expérience limite qui doit se vivre sur grand écran.

Ne désirant pas croupir dans une prison pour le restant de ses jours, le prisonnier KSC2-303 (Tak Sakaguchi) décide de s'évader. Le seul moyen d'échapper aux officiers de police véreux à sa poursuite reste encore de se cacher dans la forêt la plus proche. Pas de bol : à l'entrée de la dite forêt se trouve un gang de malfrats sous les ordres du mystérieux Leader (Hideo Sakaki). Ceux-ci doivent ramener KSC2-303 à leur maître sans l'égratigner. Bien décidé à ne pas se laisser faire, le prisonnier provoque une altercation et tue l'un des malfrats. Surprise : ce dernier ressuscite aussitôt sous la forme d'un zombie. Pour rester en vie, KSC2-303 s'enfonce au plus profond de la forêt et embarque avec lui une jeune femme kidnappée par le gang. Repoussant sans cesse les attaques des malfrats à sa poursuite et des divers zombies qui croisent sa route, il ne se doute pas que le fameux Leader l'y attend pour une ultime confrontation. Le combat peut commencer...

En termes purement scénaristiques, le principe de mélanger divers sous-genres culturels (le film de zombie, de kung-fu, la fantasy) en une seule et même œuvre découle directement du jeu vidéo tel qu'on le pratique aujourd'hui. Ce n'est ni plus, ni moins, que le moteur

En bas à gauche : le charismatique Leader (Hideo Sakaki) pour d'obscures raisons, il veut la peau de KSC2-303.

Le prisonnier KSC2-303 (Tak Sakaguchi) prend la pose.

même d'un *Resident Evil* qui se retrouve aujourd'hui à l'écran. Mais en annihilant le principe de recherche des RPG, Kitamura revient au mode des « beat'em all » classiques tels qu'un *Double Dragon*, un *Shinobi* ou encore un *DragonNinja*. Voilà qui devrait en fait vous donner une vague idée de ce à quoi ressemble **Versus**, scénaristiquement parlant s'entend : une succession de séquences de combats toutes plus folles les unes que les autres. Rajoutez à cela maintenant le mode tridimensionnel d'une mise en scène qui gère l'espace en une succession d'effets de caméra amples qui refusent le ralenti pour souligner la moindre prouesse, préférant jouer sur l'accumulation, et vous comprendrez que le principal intérêt de **Versus** est de le suivre de bout en bout, sans pouvoir anticiper le prochain mouvement comme pour mieux le recevoir en pleine gueule. Autant dire qu'avec un tel parti pris, on tend l'autre joue sans problème. Comme si cela ne suffisait pas, le réalisateur en rajoute dans la pose comics pour donner une figure mythologique à ce gigantesque combat perpétuel. À ce stade, difficile de donner une définition exacte d'un tel objet

Comme n'importe quelle expérience, **Versus** ne se raconte pas, il se vit avec l'agréable sensation de franchir une nouvelle étape dans le genre qui nous concerne. Comme si Ryhuei Kitamura avait décidé de dépasser l'action cinématographique telle que nous la connaissons tous pour y apporter une nouvelle dimension. Les spectateurs sevrés à la japanime et au jeu vidéo s'y retrouveront sans problèmes. Les fans hardcore d'action pure piafferont de joie sur leur siège. Quant aux autres, si ça va trop vite pour eux, c'est qu'ils sont devenus trop vieux.

Stéphane MOISSAKIS

JAPON 1999 REAL. RYHUEI KITAMURA. SCEN.: RYHUEI KITAMURA & YUDAI YAMAGUCHI. DIR. PHOT.: TAKUMI FURUYA. MUS.: NOBUHIKO MORINO. PROD.: KEISHIRO SHIN POUR NAPALM FILMS/WEVCO/KSS/SUPLEX. INT.: TAK SAKAGUCHI, CHIEKO MISAKA, HIDEO SAKAKI, MINORU MATSUMOTO, KENJI MATSUDA, YUCHIRO ARAI_DUR. 2H00 DIST.: LOLISTAR. SORTIE LE 20 FÉVRIER 2002

En haut de gauche à droite : les deux flics ripoux à la poursuite de KSC2-303.

Un malfrat mal intentioné au service du Leader.

De haut en bas : La grosse pétoire de Mr la police : Bourrin !

KSC2-303 en action : cassera le bras, cassera pas ?

INTERVIEW RYHUEI KITAMURA
RÉALISATEUR

JEUNE RÉALISATEUR AMBITIEUX, QUI RÊVE DE RETROUVER L'ÉPOQUE BÉNIE OÙ LE JAPON EXPORTAIT LES FILMS GUERRIERS DU « SENSAÏ » KUROSAWA, KITAMURA NOUS PROUVE AVEC **VERSUS** QU'ON PEUT ENCORE TERRASSER SON SPECTATEUR AVEC 3 KOPEKS EN POCHE. PRÉSENTATION DU PHÉNOMÈNE.

ACTION !

C'est en découvrant des films comme **Mad Max 2** de George Miller et **Razorback** de Russell Mulcahy que le jeune Ryhuei Kitamura décide de partir pour l'Australie afin de s'inscrire à la Visual School of Arts de Sidney et y apprendre les techniques cinématographiques. Particulièrement agressif vis-à-vis de la cinématographie de son pays, ce dernier souhaite en effet devenir réalisateur et s'imagine déjà comme celui qui va foutre un joli coup de pied dans les burnes du conformisme ambiant. C'est à la même époque qu'il découvre le **Aliens** de James Cameron qui sera, selon lui, le long-métrage qui lui enseignera l'essence même de la mise en forme cinématographique : « *J'ai dû le voir des douzaines de fois à l'époque et à chaque vision, je me rendais compte un peu plus de la difficulté à tenir les rênes d'un tel projet. C'est pourtant le genre de films que j'ai toujours souhaité réaliser. Le genre même de films qui s'éloignent du cinéma pratiqué au Japon au milieu des années 80. Quand on pense qu'à une certaine époque, notre pays était capable de traverser les frontières grâce au travail de réalisateurs tels qu'Akira Kurosawa, il y a de quoi enrager. Quoi qu'il en soit, je me devais d'expérimenter différentes choses avant de me lancer dans le cinéma, histoire de pouvoir enrichir mes futures capacités de réalisateur* ». Même si **Exit**, son court-métrage de fin d'études relatant (déjà) une histoire de zombies, recueille plusieurs suffrages, Ryhuei décide de retourner au Japon trois ans après en être parti pour se concentrer sur ses différents projets. À l'âge de 20 ans, il accepte alors le poste d'assistant d'un candidat aux élections municipales. Un peu plus tard, il jouera même dans un groupe de rock. Sur une brève période, Ryhuei sera donc amené à oublier ses premiers amours pour profiter de la vie. Mais repasser derrière la caméra le démange beaucoup trop pour rester aussi longtemps inactif…

C'est en 1995 qu'il décide de se lancer véritablement dans la production d'un film. Avec l'aide de son ami Keishiro Shin (qui produira **Versus** par la suite), il monte donc **Down To Hell**, un moyen-métrage de 50 minutes fortement inspiré d'**Evil Dead**. Encore une histoire de zombies en perspective. Tourné en vidéo pour la ridicule somme de 3000 dollars, **Down to Hell** servira de carte de visite pour le réalisateur et son équipe (réduite). Présenté dans plusieurs festivals ultra-confidentiels, le film remportera pas mal de prix et permettra donc à Kitamura de produire, en 1997, un second moyen-métrage intitulé **Heat After Dark**, sensiblement dans la même lignée que le précédent, tant au niveau du budget que de celui des ambitions. Pour l'anecdote, le jeune cinéaste croise notre Jan Kounen national lors d'un festival au Japon et lui tend une K7 de ce dernier film tout en lui avouant timidement son admiration pour **Dobermann**. Un ami de la famille donc ! Malgré le buzz qui tourne autour de ce chien fou qui ne respecte pas franchement les codes en vigueur, l'équipe, qui aura fondé Napalm Films entre temps, ne parvient pas à trouver des distributeurs pour leurs deux productions. En effet, personne ne souhaite sortir en salles deux films d'une cinquantaine de minutes, tournés en vidéo qui plus est. Pour Ryhuei Kitamura et son producteur Keishiro Shin, il est donc temps de voir les choses en grand : leur prochain film se doit d'être un long-métrage. Parti pour écrire une suite de **Down to Hell** à grande échelle avec son co-scénariste Yudai Yamaguchi, le réalisateur change son fusil d'épaule et le film devient progressivement le **Versus** que vous pouvez découvrir en salles aujourd'hui. Encore une fois, Napalm Films se heurte au dédain des financiers qui ne désirent pas investir dans un film d'action à base de zombies : « *Je déteste entendre les gens proclamer que le Japon n'est plus capable aujourd'hui de produire des films de divertissement susceptibles de rivaliser avec ceux d'Hollywood. On peut faire un film digne de ce nom sans posséder un budget faramineux qui permette l'utilisation d'effets spéciaux numériques.* ***Versus*** *en est la*

Une séquence de flash-back qui en dit long sur les personnages et sur le secret de cette mystérieuse forêt.

Le leader et le prisonnier KSC2-303 en plein duel. Ça va charcler !

Règlements de comptes entre gangsters. Attention, dans quelques minutes, celui qui est à terre va se relever !

preuve flagrante ! ». À l'automne 1999, Ryhuei Kitamura et Keishiro Shin parviennent donc à réunir 400 000 dollars et partent tourner leur premier long-métrage en forêt. En deux mois et demi, le tournage est bouclé, malgré l'énorme place accordée à l'improvisation et aux changements incessants de script : « *C'est ma manière de fonctionner. Si l'un de mes collaborateurs trouve une idée brillante 5 minutes avant de tourner, je n'hésite pas à changer le planning pour l'intégrer. Je ne comprends pas qu'on puisse se priver d'un tel luxe lorsqu'il s'agit d'améliorer le film. En tout cas, cela ne me pose pas de problèmes puisque je tourne très vite* ». Forcément, le système D prévaut avant tout, notamment lorsqu'il s'agit d'éclairer un film qui se situe dans une forêt sombre durant toute la durée du métrage. « *Le directeur de la photographie Takumi Furuya est un ami de longue date. Il est très connu et respecté dans le domaine de la publicité au Japon. En d'autres termes, il gagne beaucoup d'argent mais a accepté de travailler sur* ***Versus*** *gratuitement. Une veine pas possible, d'autant plus que je le trouve très doué. Il suffit de regarder le résultat obtenu sur le film sans l'utilisation du moindre projecteur !* ». Une fois le long-métrage monté et étalonné, le duo Kitamura/Shin sait qu'il faut maintenant présenter le bébé au public. Afin de trouver un distributeur, une projection spéciale est mise en place au mois d'Août 2000 et une portion du public type visé y est même conviée. Au terme de deux heures de projection, la salle en délire applaudit **Versus** à tout rompre. C'est ce qui décide le distributeur KSS à acheter les droits pour le Japon. Mais avant de sortir le film, Ryhuei Kitamura souhaite le présenter dans plusieurs festivals du monde entier. En janvier 2001, toute l'équipe de **Versus** se retrouve à Gérardmer pour inaugurer l'habituelle nuit Trash du festival. Rebelotte, le public fait une standing ovation au film et Bill Pullman (oui oui, le président d'**Independence Day** !), alors membre du jury, vient féliciter le réalisateur.

La machine est en route et le buzz fait le tour d'Internet. Le film sortira le 8 septembre 2001 au Japon et obtiendra un joli succès. Pendant ce temps, l'équipe du film se lance dans un nouveau projet.

« *À mon retour de Gérardmer, le téléphone n'a pas cessé de sonner. Des propositions fusaient de partout et je les considère encore aujourd'hui avec attention, mais avant cela, je m'étais déjà engagé sur* ***Alive*** ». Adapté d'un manga de Tsutomu Takahashi, **Alive** se veut à la croisée des univers de **Blade Runner, Cube, Incassable** et **Dark City**. « *Il s'agit de toute évidence d'un film de science-fiction mystique, bien plus axé sur le scénario que ne l'est* ***Versus****. Le budget est beaucoup plus élevé que celui de* ***Versus*** *d'ailleurs, même si je ne peux pas vous le révéler. Il s'agit de l'histoire d'un prisonnier dans un monde futuriste totalitaire. Ce dernier, toujours interprété par Tak Sakaguchi, doit choisir entre la vie et la mort. S'il décide de vivre, il va devoir passer une série de tests plus dangereux les uns que les autres. Il y aura moins d'action que dans* ***Versus****, c'est certain, mais je ne me suis pas privé pour me lâcher dans la dernière partie du film, histoire de ne pas décevoir les fans de mon premier film. J'aurais aimé finir* ***Alive*** *à temps pour le festival de Gérardmer de cette année, mais le travail sur les effets spéciaux nous a pris plus de temps que prévu. Je suis d'ailleurs très content que la France soit le premier pays à découvrir* ***Versus*** *en salles après le Japon. Ce que le public Français va en penser m'importe beaucoup, d'autant qu'il s'agit ici de ma version du film et non du remontage orchestré par certains distributeurs pour d'autres pays…* ». On ne le répètera jamais assez, **Versus** est une expérience qui se vit en salles, d'une traite, sans interruption. Une expérience qui nécessite un conditionnement auquel nous tentons de vous préparer. Vous voyez comme on est prévenants ? Vous n'avez plus d'excuse !

Stéphane MOÏSSAKIS

Wild Zero: un film déjanté où rock'n'roll bruyant et zombies affamés font bon ménage.

TOKYO UNDERGROUND

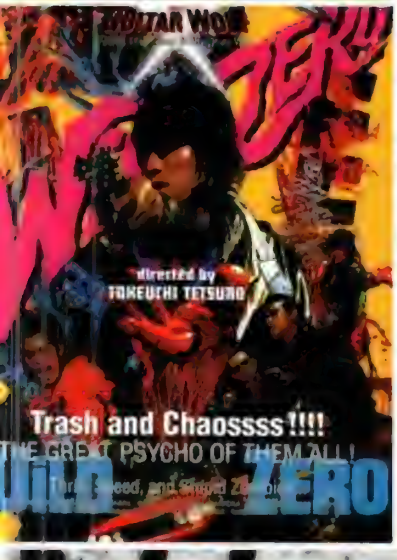
LA SORTIE DE **VERSUS** VA ENFIN PERMETTRE AU PUBLIC FRANÇAIS DE SE FAIRE UNE AUTRE IDÉE DU CINÉMA NIPPON ; UN CINÉMA DONT LES INCUNABLES OZU, OSHIMA ET AUTRES MIZOGUCHI SONT BIEN LOIN D'ÊTRE LES SEULS REPRÉSENTANTS. PETIT TOUR D'HORIZON DE LA PARTIE IMMERGÉE DE L'ICEBERG CINÉMA JAPONAIS.

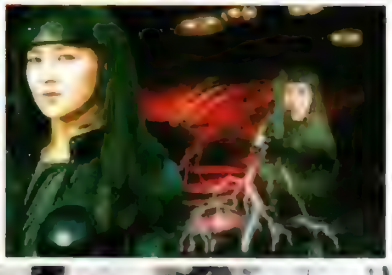
Le cinéma d'action/fantastique/trash décalé - ou, plus rapidement, les pellicules extrêmes en tout genre - a une longue histoire au Japon. La France n'a jamais connu ce cinéma populaire, en particulier à cause du caractère trop « déviant » de nombre de ces œuvres. Et pourtant, il y a bien plus à découvrir dans le genre que **Lone Wolf and Cub**. Les exploits saignants de **Lady Snowblood** (tiré d'un manga créé par Kazuo Koike, l'inventeur de Lone Wolf), les polars violents de Fukasaku, la série hallucinante des **Scorpion : Female Prisoner** ou encore les aventures sexuelles des **Female Ninja Magic** (qui peuvent sucer l'énergie vitale de leurs ennemis grâce à leur vagin !) ne sont que quelques exemples d'un cinéma qui n'a jamais eu peur de donner dans les histoires les plus folles. Et question films décalés, **Organ**, **Pinocchio 964** ou encore **Death Powder**, probablement les plus grands classiques de l'underground nippon, mériteraient amplement d'être largement diffusés en Occident.

Le cinéma de l'Empire du Soleil Levant est actuellement, par la richesse de ses sujets et de ses supports (les dizaines de milliers de films sortants directement en vidéo sont des productions dignes de ce nom qui n'ont souvent rien à envier, en dehors de leur budget, aux productions cinéma), une véritable terre promise pour quiconque est à la recherche de films « différents ». Les années 90 ont été particulièrement riches dans le domaine. Il suffit de voir l'œuvre de Takashi Miike (aussi bien cinéma, que vidéo ou télé) pour s'en rendre compte. Si un homme doit et peut sauver le cinéma mondial, aucun doute que ce sera lui !

ROCK'N'ROLL, ZOMBIES & EXTRA-TERRESTRES

Mais Miike n'est pas le seul à œuvrer dans les films cultes complètement désaxés, même si il en reste le plus sublime représentant. Tetsuro Takeuchi et son délirant **Wild Zero** (1999) remporte aisément la seconde place. Encore plus fou que **Versus**, **Wild Zero** met en scène Guitar Wolf et ses acolytes, Bass Wolf et Drum Wolf, trois des plus grandes figures de la scène garage rock'n'roll nippone, face à des zombis débiles et des extra-terrestres belliqueux. Wild Zero carbure du début à la fin aux amphétamines et, surtout, aux gros larsens de guitares. N'hésitant en plus jamais à verser dans le gore bien giclant, Takeuchi se permet quelques belles explosions de têtes qui raviraient Romero. Hallucinant,





Ci-dessus: les affiches de Entrails of a virgin et de Entrails of a beautiful woman.

A gauche: Living dead in tokyo bay.

Ci-dessous: Labyrinth of dreams.
Entre la pellicule bien trash et le film onirique et énigmatique, quelques exemples du cinéma extrême japonais.

car sans retenue, **Wild Zero** est un classique à ranger juste à côté de **Brain Dead**.

BASTON & TRIPAILLES

Dans le registre dingueries en tout genre mixées à la sauce zombie de **Versus**, il ne faut pas non plus oublier **Living Dead in Tokyo Bay** et **Junk**, deux autres célèbres exemples du cinéma barge nippon.
Living Dead in Tokyo Bay est un « straight to video » réalisé par Gaira (pseudo de Komizu Kazuo), un autre réalisateur culte, immortel auteur des divinement nommés **Guts of a Virgin** (1986) et **Entrails of a Beautiful Woman** (1986), deux eros-slashers bien troussés. Filmé avec un budget étriqué, **LDITB** offre un peu plus d'une heure (les films vidéos tournent généralement autour des 60 -70 minutes) de combats entre zombies nés de l'explosion d'une météorite et d'une jeune femme (jouée par une catcheuse professionnelle - ce qui ne l'empêche cependant pas d'être très jolie), fille d'un militaire, qui essaye de venir en aide à des communautés assiégées par les morts vivants. Délirant à souhait et tourné avec des prises de vues inventives, **LDITB** est un bel exemple de ce que le marché vidéo peut offrir de mieux.

PINOCCHIO 964 (1992)

DE SHOZIN FUKUI

Pinocchio 964 est l'un des plus beaux fleurons de la culture cyberpunk nippone, version hardcore avant-gardiste. L'histoire tourne autour d'un robot sexuel masculin qui se trouve jetée à la rue, la mémoire effacée, par son propriétaire. Petit à petit il va réussir à retrouver ses souvenirs et sa rage en même temps. Là aussi, Fukui va très loin dans la violence graphique. Sauf qu'elle n'a rien de l'aspect « fun » d'un **Versus**. Le film fait très mal, mais se révèle par la même occasion une expérience cinématique exceptionnelle.

GUTS OF A VIRGIN (1986)

DE GAIRA

Une petite équipe de photographes et de mannequins venant juste de boucler une série de photos coquines, se perd dans un bois. Ils trouvent refuge dans une maison abandonnée, ignorant qu'un monstre sadique rôde dans les parages.
Film trash jouant beaucoup la carte des roman-pornos malsains, **Guts of a Virgin** donne aussi dans le crado bien épicé (tête tranchée à laquelle on roule un gros patin, bras coupé avec lequel on se masturbe...). Du cinéma d'auteur, quoi.

Second film de Atsushi Muroga après un polar d'action violent tourné aux Philippines, **Blowback : Love and Death** (alias **Score**, 1995), **Junk** (1999) est encore plus proche de l'univers fou de **Versus** et **Wild Zero**. Sur l'île d'Okinawa des troupes militaires américaines procèdent à des expériences douteuses avec un nouveau médicament. Bien entendu, tout ne fonctionne pas comme prévu et les zombies font bientôt leur apparition et se mettent à manger tout ce qui bouge. Clou du film : une zombie à moitié nue explose tous ceux qui croisent son chemin à grand coups de savates !

DRAGON EYE MORRISON & THUNDERBOLT BUDDHA

Du côté des acteurs, Tadanobu Asano, le plus punk-rocker de toutes les « stars » de l'île, remporte haut la main la palme de la figure la plus culte du cinoche nippon. Découvert dans **Gold Fish** (1990), Asano a joué dans deux films ultra cultes de ces dernières années, **Shark**

Electric Dragon 80 000 Volt: 100% destroy.

INTERVIEW NO LIMIT DIRECTOR ! HISAYASU SATO

RÉALISATEUR ISSU DE L'UNDERGROUND ET AUTEUR DE PLUS DE 60 FILMS DESTINÉS PRINCIPALEMENT AU MARCHÉ VIDÉO, HISAYASU SATO EST CONSIDÉRÉ COMME L'UN DES QUATRE GRANDS MAÎTRES DU NOUVEAU CINÉMA « PORNO » NIPPON. CROISEMENT ENTRE UN DAVID CRONENBERG SOUS LSD, UN RUGGERO DEODATO AYANT PÉTÉ LES PLOMBS ET UN KOJI WAKAMATSU (L'UN DE PREMIERS SPÉCIALISTES DU CINÉMA ÉROTICO-VIOLENT JAPONAIS) PLUS SADIQUE, SATO EST UN RÉALISATEUR FASCINANT POUR QUI LES NOTIONS DE BIENSÉANCES ET DE POLITIQUEMENT CORRECT N'ONT AUCUN SENS.
SATO S'EST PARTICULIÈREMENT FAIT REMARQUER EN OCCIDENT AVEC NAKED BLOOD, UN FILM QUE LE CSA A D'AILLEURS INTERDIT DE PASSAGE À LA TÉLÉ...

Le sexe et la violence sont intrinsèquement liés dans vos films. Pour vous, il n'y a pas de plaisir sans souffrance ?
Non... Je ne pense pas. Je crois plutôt que nous sommes tous (tous) nous souffrons de manière différente. Je ne sais pas vivre en tant qu'individu dans la société.
Mon sentiment de la société japonaise actuelle, c'est que la plupart des gens essaient à tout prix d'éviter tout conflit. Je pense qu'il y a des gens qui ne peuvent pas s'exprimer autrement que par la violence. C'est leur seule mode de communication.

Cette recherche de la souffrance dont vous parlez, pensez-vous que ce soit un phénomène nouveau ?
Il y a un phénomène assez récent au Japon qui se répand en particulier chez les adolescents. Elles ont un problème de communication avec l'extérieur, elles se renferment sur elles-mêmes, dans leur chambre, et elles s'amusent, non pas pour se suicider mais uniquement pour sentir leur corps, pour sentir qu'elles existent, à se mutiler de manière légère. Suffisamment pour sentir une douleur et se sentir vivant. Car dans le cadre de la société elles ne se sentent pas exister. C'est un problème d'incommunicabilité et de renfermement.

Les « héros » dans vos films sont effectivement souvent coupés de la réalité, souvent « otakus ». Est-ce votre vision de l'individu au Japon ?
Moi aussi, d'une certaine manière, j'étais un otaku du cinéma. Durant mon adolescence, j'étais renfermé dans le monde du cinéma. C'était une forme de repli sur moi-même que j'entretenais en me consacrant entièrement, jour et nuit, au cinéma. C'était une manière de me couper de l'extérieur. J'avais 14 - 15 ans et j'essayais d'aller voir en cachette des films interdits au moins de 18 ans (rires). D'une certaine manière c'est une forme d'autisme que j'ai actuellement encore.
Du fait de ma propre histoire personnelle, je ne vais pas vous comprendre les jeunes de maintenant qui s'enferment soit dans leur chambre, soit dans leur petit monde, soit dans leur fantasme de non-réalisation et ne font plus que du cinéma, du manga ou ce que vous voulez... Je comprends pourquoi ils se détachent de la réalité.

La réalité et sa perception sont au cœur de plusieurs de vos films (Naked Blood, Turtle Vision...), notamment au travers de l'usage d'ordinateur ou de caméras. Est-ce un phénomène dangereux à vos yeux ?
C'est vrai que dans l'un de mes films, les acteurs se servent d'outils technologiques (caméra vidéo...) comme d'une arme pour communiquer. Ce sont des armes qui me servent pour de l'irréel, dans les images qu'ils produisent qui sont la réalité elle-même. Quant à savoir si c'est une bonne ou mauvaise chose, je ne peux pas le dire. En tout cas, c'est leur

Skin Man & Peach Hip Girl (Katushito Ishii, 1999) et **Electric Dragon 80 000 Volt** (Sogo Ishii - lui aussi à classer parmi les hommes cultes du ciné japonais - 2001). Le titre du premier sent à plein nez la pellicule qui se veut culte. Et pas de doute, cette longue poursuite entre un yakusa qui a effectué un casse et son boss qui veut récupérer l'argent, représente l'un des films les plus énergiques et vivifiants de ces dernières années. Le portrait que Ishii donne de ses différents personnages (un yakusa, habillé dans un style très funky, suit ses proies à l'odeur ; un tueur à gages déclare son amour dans des cabinets à celui qu'il doit abattre ; le big boss mafieu collectionne avidement les publicités kitch et n'accepte pas du tout que l'on se moque de lui…) est tout particulièrement savoureux. Associez à cela un rythme tonique, une musique bien rock et une construction scénaristique à base de flash-backs particulièrement titillants, et vous obtenez l'un des films les plus acclamés du cinéma indépendant.
Electric Dragon 80 000 Volt représente pour son réalisateur, Sogo Ishii, un retour vers ses premières amours. Issu de la mouvance punk (il a réalisé au début des années 80 plusieurs documentaires sur la scène nippone), Ishii est devenu durant les années 90 l'un des réalisateurs phares du « nouveau cinéma japonais ». Découvert en France avec le très beau et énigmatique **Labyrinth of Dreams** (sorti tristement dans l'indifférence la plus totale), Ishii est avant tout un rebelle libertaire qui refuse l'establishment sous toutes ses formes. **Electric Dragon 80 000 Volt** oscille donc entre le film expérimental, l'œuvre d'art et d'essai et le vidéo clip destroy - le tout réalisé et monté sous coco. L'histoire (?) est celle de Dragon Eye Morrison, un enquêteur spécialisé dans la recherche de lézards perdus dans Tokyo (!) qui est obligé de s'enchaîner à son lit et de jouer de la guitare (électrique, cela va de soit) afin de décharger les surplus d'électricité qu'il accumule depuis qu'il a été électrocuté quand il était petit. Un jour arrive Thunderbolt Buddha sur qui la foudre tomba durant son enfance. Persuadé qu'il est plus puissant que Morrison, il décide de le pourchasser afin de pouvoir le combattre électriquement.
Electric Dragon 80 000 Volt est un film électrisant (sans vouloir faire de mauvais jeux de mots), quelque peu sans queue ni tête, qui permet à Ishii de se défouler et de laisser libre court à sa folie. Le plaisir qu'il a pris à tourner son film est communicatif et le résultat final se révèle vraiment jouissif.

Il y a fort à craindre que ces films ne verront jamais la noirceur d'une salle de cinéma en France. Mais croisons malgré tout les doigts pour que la sortie de **Versus** ne soit que l'avant-garde d'une déferlante de films de genre nippons (et plus généralement asiatiques) sur les écrans français. On a le droit de rêver, après tout…

Julien SÉVÉON

ORGAN (1996) DE KEI FUJIWARA

Organ est un film underground traumatisant, réalisé par une femme qui refuse, à la différence d'un Tsukamoto, de passer « mainstream ». Au travers de l'enquête d'un policier sur un groupe de trafiquants d'organes humains, Fujiwara dépeint un monde sordide, glauque et d'une rare violence. Film extrême s'il en est, **Organ** est une œuvre-phare, sans équivalent, qui peut se prêter à de multiples interprétations. Pour public averti uniquement !

NIGHT OF THE ANATOMICAL DOLL (1996) DE HISAYASU SATO

Une jeune femme [illegible] dans un appartement. Elle ne tarde pas à faire des rêves étranges, sexuels et violents, et en vient bientôt à ne plus distinguer imaginaire et réalité. Son mari, qui passe son temps à rassembler [illegible] sous… Film plus « mainstream » pour le réalisateur de **Naked Blood**, **Night of the Anatomical Doll** reste fidèle à la même fixation aux préoccupations de ce dernier : voyeurisme, déviances sexuelles, sadisme…

Une des scènes les plus chocs de Naked Blood voit l'actrice se couper l'œil puis le manger. On retrouve plus ou moins cette scène dans plusieurs de vos films : une attaque qui vise directement le spectateur. Est-ce un moyen de calmer vos pulsions voyeuristes ?
[illegible] Oui, bien sûr, il y a un rapport très fétichiste. C'est ce que je veux attirer l'attention des spectateurs sur l'œil, sur ce qui est la vue sur l'art, la représentation du monde. Et cette représentation est extrêmement différente d'un individu à l'autre : plusieurs personnes peuvent être perçues différemment selon les personnes. Du fait de cette vue, la vision que l'on a de la réalité extérieure est différente d'un individu à l'autre. Notre vision est fondamentale de valeurs. C'est pour cela que je crée souvent des moments où je pousse de manière très attentive l'attention sur l'œil qui est pour moi l'outil essentiel pour appréhender la réalité.

Ce qui m'a particulièrement intéressé dans Naked Blood c'est que, pour des gens comme moi qui ne sont pas du tout attiré par le sado-masochisme, c'est le premier film qui permet vraiment d'appréhender et de comprendre les notions même du SM.
Je pense que l'Occident et le Japon ont une manière différente d'aborder ce que l'on appelle le SM. Moi y compris, en tant que Japonais, je pense que je n'ai pas la même vision du SM que l'on en a généralement au Japon. Je crois que tout le monde a ses limites de SM. Je pense en avoir aussi et chez moi, c'est là à un problème de communication.

Propos recueillis par Julien Sévéon lors de L'Etrange Festival 2001

DONNIE DARKO
DE RICHARD KELLY

SPATIO-SCHYZO-TEMPOREL

LE FILM INCLASSABLE, RICHE DE SENS ET FASCINANT D'UN CINÉASTE QUI, À 25 ANS, S'AFFIRME PAR L'ÉTRANGE, LES ARABESQUES NARRATIVES, LES FULGURANCES VISUELLES, LA GÉNÉROSITÉ ET LA COMPASSION.

Ci-dessus : Donnie Darko (Jake Gyllenhaal) en compagnie de Jena Malone (Gretchen Ross), l'amour de sa vie.

En bas : Donnie sème la pagaille pendant une fête donnée à son lycée

Page de gauche : l'ami (imaginaire ?) de Donnie. Un lapin géant beaucoup moins sympa que Bugs Bunny !

Des films fantastiques qui sortent des sentiers battus, il y a en pas des masses. Ils sont même très rares à s'aventurer hors des récits calibrés, des sous-genres balisés et à oser des choses qui pourraient tourner au ridicule à la plus petite maladresse. Pas **Donnie Darko**, très troublante expérience née de l'imaginaire d'un cinéaste de 25 ans. Un jeunot plus que prometteur dont le premier long-métrage est une réussite éclatante, la révélation d'un talent qui ne tient de personne. Richard Kelly qu'il s'appelle, ce novice génial. Son film **Donnie Darko**. Son héros aussi. Nom bizarre pour un adolescent qui ne l'est pas moins. Spécialiste des fugues nocturnes en solo, tantôt agressif, tantôt compatissant, il serait à la fois schizophrène et paranoïaque. Un cumulard du pétage de plomb en somme. Du moins selon sa psy (la revenante Katharine Ross) et quelques-uns de ses intimes, mais l'est-il vraiment ? Conseillé par un lapin géant d'allure sinistre tout droit sorti d'un bal masqué, Donnie Darko ne rate jamais une occasion de se singulariser. À l'enseignante coincée qui s'acharne à diviser l'humanité en deux groupes distincts, ceux qui ont peur et ceux qui ont trouvé l'amour, il répond tout simplement de se carrer sa ligne de vie profond dans le rectum. Au gourou de la même théorie (Patrick Swayze, onctueux), il cloue le bec en quelques questions assassines… En clair, Donnie Darko est un marginal. Parfois limite autiste, parfois d'une réelle agressivité. Et Donnie Darko s'intéresse aussi au voyage dans le temps dont il découvre les mystères en potassant le livre de Roberta Sparrow, aujourd'hui centenaire rhumatisante passant le plus clair de son temps à attendre du courrier et à vérifier le contenu de sa boîte à lettres.

Si l'ado se passionne à ce point pour le retour vers le futur, ce n'est pas par hasard ; son ami le lapin géant lui a divulgué le jour précis de la fin du monde. Et le voilà désormais à la recherche du temps perdu…

Passablement compliqué le scénario de **Donnie Darko**, impossible a résumer de manière linéaire depuis la chute inexpliquée d'un réacteur d'avion sur la chambre du héros… à la chute du même réacteur sur la même chambre. Une boucle à l'intérieur de laquelle Richard Kelly raconte une histoire singulière, attachante, tour à tour extraordinaire et ordinaire. Une histoire qu'il raconte d'une manière bien à lui, dans un style limpide dont les coquetteries (accélérations des images, passages en musique façon clip…) n'ont rien de gratuit. Des enluminures sans tape-à-l'œil, sans complaisance. Richard Kelly possède l'étoffe d'un virtuose de la caméra comme le prouve le travelling étonnant et magistralement chorégraphié par l'intermédiaire duquel il peint un premier tableau du campus. Du brio technique, le réalisateur n'en abuse pourtant pas, préférant installer par petites touches indicibles une atmosphère brumeuse, opaque, d'incertitude, voluptueuse et inquiétante… Comme si le pire se trouvait toujours en embuscade derrière les façades rassurantes des résidences de banlieues. Ou pas loin, dans une dimension parallèle d'où sort un lapin géant, cousin éloigné du Lièvre de Mars d'*Alice au pays des merveilles*. Le film prend parfois des airs lynchiens. Richard Kelly serait-il un énième et servile émule du réalisateur de **Blue Velvet** ? Non, car le jeunot cultive toutes ses différences. L'humour aussi parce que **Donnie Darko** est un film drôle, décalé, qui montre le seul double programme d'Halloween associant **Evil Dead** et **La Dernière tentation du Christ**. Un film militant aussi, quand il tape sur l'hypocrisie des garants de la morale, des vieilles biques et des proviseurs coincés, soucieux d'un politiquement correct hautement répressif. Richard Kelly n'y va pas de main morte. La dent dure à l'encontre de certains, il redouble de chaleur humaine, de générosité pour d'autres. Donnie Darko d'abord, sa famille ensuite au sein de laquelle Mary McDonnell compose un personnage de mère inoubliable, puis Gretchen Ross, la si délicate petite amie… Des rôles magiques à l'image d'un film lui-même magique.

Marc TOULLEC

USA. 2001. RÉAL. & SCÉN.: RICHARD KELLY. DIR. PHOT.: STEVEN POSTER. MUS.: MICHAEL ANDREWS. PROD.: SEAN MCKITTICK, NANCY JUVONEN, DREW BARRYMORE & HUNT LOWRY POUR PANDORA. INT.: JAKE GYLLENHAAL, JENA MALONE, MARY MCDONNELL, DREW BARRYMORE, KATHARINE ROSS, PATRICK SWAYZE, NOAH WYLE, HOLMES OSBORNE… DUR. : 1H47. DIST.: MÉTROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 30 JANVIER.

INTERVIEW RICHARD KELLY
LA TÊTE DANS LES NUAGES

SORTI DIPLÔMÉ EN PRODUCTION DE L'USC EN 1997, RICHARD KELLY RÉALISE ENSUITE DEUX COURTS-MÉTRAGES, ORIENTÉS VERS LE FANTASTIQUE ET LA SCIENCE-FICTION, QUI SONT CHALEUREUSEMENT ACCUEILLIS DANS DIFFÉRENTS FESTIVALS. DONNIE DARKO EST LE PREMIER FILM DE CE JEUNE AUTEUR DE 26 ANS. DÉJÀ UNE RÉUSSITE À SON PALMARÈS.

Ci-dessus : Donnie Darko (Jake Gyllenhaal), un adolescent de 16 ans très doué, mais en prise avec des problèmes existentiels incurables.

A droite : le réalisateur-scénariste Richard Kelly à l'œuvre.

Comment vous est venue l'idée, le concept de ce film ?
Je me souviens d'une légende urbaine de mon enfance qui racontait qu'un bloc de glace s'était détaché d'un avion et avait atterri sur une maison familiale. J'ai adapté cette rumeur dans mon film, en remplaçant le bloc de glace par un réacteur qui se détache d'un avion et vient s'écraser sur la chambre d'un banlieusard. À la différence que, dans ma version, personne ne sait ce qu'il est advenu de cet avion. Ce postulat, digne d'un épisode de ***La Quatrième dimension***, m'a fourni la base de l'histoire. De là, s'est mis en place tout le scénario de cette fable de science-fiction.

Était-ce facile d'écrire un script aussi difficile à résumer ?
Donnie Darko a été écrit très rapidement. Même s'il y a une part d'inconscient dans l'écriture, je connaissais précisément la logique de mon script et le chemin que j'allais suivre. Je savais où allait l'histoire et comment elle allait se terminer. Bref, j'avais un sentiment très fort de contrôle absolu sur les événements mis en scène.

Comment avez-vous réussi à réunir le financement d'un tel projet ?
Pendant un an et deux mois, j'ai démarché pratiquement tous les producteurs d'Hollywood. Certes, ils étaient impressionnés par mon style d'écriture, ils voulaient me rencontrer, mais ils étaient également sceptiques quant à ma capacité à mener à bien un projet si spécial et surtout si ambitieux. On me disait que le script était impossible à produire, que j'étais trop jeune et trop inexpérimenté. Ils ne comprenaient pas comment j'allais visualiser les idées que j'avais jetées sur le papier, et pensaient que ça ne fonctionnerait jamais sur un grand écran. Le scénario leur semblait trop complexe et trop ambitieux, bref trop expérimental. C'est finalement lorsque Drew Barrymore a

signé que ces gens se sont sentis en confiance pour investir dans le projet. C'est une actrice admirée et respectée par tous à Hollywood. Quand elle a accepté de participer au projet, beaucoup de comédiens nous ont rejoints. Et plus vous avez d'acteurs, plus les financiers se sentent en confiance et pensent que le film a des chances d'être rentable.

Pourquoi avoir choisi un lapin ?
Je pense que ça a été inspiré par un roman de Richard Adams, *Watership Down*, que j'avais lu au collège (l'histoire d'un groupe de lapins dont l'environnement est menacé, et qui cherche un nouveau refuge, NDT). Ensuite, il y avait quelque chose de très intéressant dans le fait que le monstre, ou le messager divin si vous préférez, soit un lapin. Le lapin est un animal doux, l'essence même de l'innocence. Il n'y a définitivement rien d'effrayant chez un lapin. Et donc, l'ironie que ce lapin soit le terrible messager d'une puissance supérieure me semblait parfaitement adéquate. L'affubler d'un costume bon marché d'Halloween me semblait là encore un choix idéal. Le design du masque et du costume est partiellement inspiré par la séquence d'orgie d'**Eyes Wide Shut** de Stanley Kubrick, où j'avais trouvé les costumes incroyables.

Pourquoi avoir situé l'histoire dans les années 80 ? Pourquoi pas aujourd'hui ?
J'ai grandi dans les années 80. J'avais treize ans en 1988 et, pour moi, raconter l'histoire d'un adolescent signifiait qu'il fallait que je puisse m'identifier à son environnement. Je voulais, de plus, que le film ait un cachet nostalgique, et qu'il fasse également état des dysfonctionnements qui se sont déroulés au crépuscule des années Reagan, avec la montée du mouve-

Ci-dessus : Donnie en état de « transe » après une des multiples apparitions de son ami le lapin géant.

Rose et Eddie Darko (Mary McDonnell et Holmes Osborne), les parents très inquiets de Donnie/Le dr. Monnitoff et Ms. Karen Pomeroy (Noah Wyle et Drew Barrymore), deux professeurs de Donnie.

ment « se f help » (abandon des aides de l'État aux plus démunis), la psychologie pop, les grandes théories sur l'éducation des jeunes enfants. Finalement, la campagne électorale entre George Bush et Michael Dukakis, que je rappelle dans le film, annonce la guerre du Golfe et tout ce qui s'est passé au début des années 90. Tout cela a débuté dans les années 80.

C'était une mauvaise période pour les ados américains ?
Je pense que l'adolescence est une période difficile, quel que soit le contexte dans lequel on grandit. En ce qui concerne les ados des classes moyennes des années 80, je pense qu'en surface, leurs vies semblaient sereines, mais qu'il y a eu pas mal de dégâts sous-jacents. Le nécessaire besoin de révolte de cet âge particulier ne s'est pas déc aré. Du coup, il y avait une vraie tempête dans leurs esprits, une tempête qui ne s'est révélée et n'a explosé que bien des années plus tard, à travers le consumérisme, l'approche de l'éducation... Les parents ont eu du mal à éduquer leurs enfants à cette période, ils en perdaient le contrôle.

Il y a beaucoup d'éléments autobiographiques dans ce film j'imagine...
Sur certains points, j'y ai probablement mis beaucoup de moi-même, même si je n'ai personnellement jamais été hanté par des lapins (rires). Mais le fait d'être frustré par le système, et les rapports difficiles avec les contextes religieux et politique de l'époque, viennent de l'expérience de la jeune personne que j'ai été, oui.

Était-ce difficile de travailler sur votre personnage principal, un tantinet méchant, qui fait des choses condamnables, mais que nous continuons à apprécier.
Je pense que ce que le spectateur ressent envers Donnie Darko provient surtout de l'interprète du personnage, Jake Gyllenhaal, qui est un acteur absolument étonnant. Même si Donnie détruit sa vie, vous continuez à l'aimer, à ne lui souhaiter que de bonnes choses. Ça vient de Jake tout ça. C'est un jeune acteur. Il n'a que vingt ans. Mais en travaillant avec lui, vous avez l'impression de parler à un adulte de trente ans. C'est un enfant de la balle, qui a retiré de son expérience personnelle un véritable instinct de professionnel. Il a tout compris à l'art de jouer, et il est très précis, sur ses dialogues notamment. Il apporte beaucoup d'idées ; bref c'est un professionnel accompli qui semble avoir beaucoup plus d'expérience qu'il n'en possède en réalité. Je n'aurais pas pu faire ce film sans lui.

Si je vous dis que la manière avec laquelle sont introduits les éléments de S.F m'a beaucoup fait penser à David Lynch, vous allez couper court à cet entretien ?
Non parce que j'adore David Lynch. C'est un des plus grands. Il a eu beaucoup d'influence sur moi. J'ai découvert son œuvre avec ***Twin Peaks***, et j'ai vu le reste de ses films ensuite, comme **Blue Velvet** ou **Eraserhead**. Je pense quand même que ma sensibilité est plus traditionnelle, plus pop, que celle de Lynch. Je le considère d'ailleurs avant tout comme un réalisateur de films de science-fiction, ce qu'il n'est pas pour la plupart des gens. Je pense personnellement qu'il aborde la métaphysique comme l'ont fait les plus grands auteurs de SF. C'est son don principal. Maintenant, il est vrai que, pour **Donnie Darko**, j'ai emprunté divers éléments de SF pour les mélanger à de la fantasy, de la comédie noire, du drame et de l'horreur. C'est avant tout une histoire sur des êtres humains, et la science-fiction est un moyen d'explorer le destin de ces personnages. La SF est un moyen scénaristique de dépeindre mes personnages, pas une fin en soi.

Propos recueillis par Damien GRANGER et traduits par Julien DUPUY

LA RÉFÉRENCE DU DVD ZONE 2

www.cinestore.com

7j/7 - 24h/24 - 08 91 67 00 01 (0,22 €/mn - 1,49 F/mn)

Ciné Store .com

par correspondance... En vente par correspondance... En vente par correspondance...En vente par c

Edition Collector

Réf : 2545017
29,99 € / 196,77 F

- VF DD 5.1 et DTS - VO DD 5.1
- 2 DVD. Commentaires du réalisateur et du compositeur, 8 documentaires, 5 scènes coupées, 4 séquence multiangles, bonus cachés.

Réf : 4815018
25,90 € / 169,86 F

- VF-VO DD 5.1
- Technique de Shrek. Une fête chez Shrek. Shrek international. Notes de production. Le studio d'enregistrement Shrek : donnez votre voix aux personnages de votre choix. Décorez le petit pain d'epice.

Edition Collector

Réf : 3520006
26,85 € / 176,12 F

- VF-VO DD 5.1
- Interviews, cascades, FX, commentaires, 4 scènes inédites, vidéo clip.

EVOLUTION

Réf : 2345028
27,29 € / 179 F

- VF-VO DD 5.1
- Fourreau Dingo. Making Of. Interview. Commentaires du réalisateur et des comédiens. Scènes supplémentaires. Commentaire film/storyboard. Tournage.

Réf : 2985004
28,81 € / 189 F

- VF-VO DD 5.1
- Commentaires, BOF, documentaires, véhicules, atelier de montage virtuel, début alternatif...

Réf : 2560011
29,00 € / 190,77 F

- VF-VO DD 5.1 • 2 DVD.
- 52 minutes supplémentaires.

Réf : 1827018
28,11 € / 184,35 F

- VF DD 5.1 et DTS
- 1h30 de bonus, 6 chansons en plus, Making Of, 5 clips, interviews, 2 chansons inédites.

Edition Collector

Réf : 4980006
25,00 € / 169,98 F

- VF-VO DD 5.1 et VO DTS
- St FR pour malentendants
- 15 interviews, trailers, scènes coupées, Making Of.

Réf : 2545018
30,34 € / 199 F

- VF-VO DD 5.1 • Clip effets spéciaux.
- Scènes coupées, docs, interviews

Réf : 1020026
24,00 € / 183,98 F

- VF-VO DD 5.1
- Making Of, FX.
- Commentaires.

Réf : 1020013
24,00 € / 183,98 F

- VF-VO DD 5.1
- Making Of.
- Commentaires.

Edition Prestige

Réf : 3580009
27,90 € / 179,98 F

- VF-VO DD 5.1
- 6 scènes coupées, commentaires, documentaires.

Edition Collector

Réf : 2545018
58,90 € / 393,51 F

- VF-VO DD 5.1 et Stereo
- Commentaires, documentaires reportages, scènes coupées galerie.

Edition Collector

- VF-VO DD 5.1
- Commentaires, documentaires, reportages, archives, galerie, 20 minutes inédites...

Réf : 2555019
29,99 € / 196,72 F

Edition Collector

- VF-VO DD 5.1
- Commentaires, coulisses, bande annonce, spot TV, galerie...

Réf : 2510026
29,99 € / 196,72 F

Réf : 2345006
27,29 € / 179 F

- VF-VO DD 5.1 et DTS
- 10 scènes coupées.

Réf : 2510024
29,99 € / 196,72 F

- VF-VO DD 5.1 et VF DTS
- Digipack 2 DVD, commentaires, scène supplémentaire, interview, documentaires, reportages, FX, livret.

Edition Collector

- VF-VO DD 5.1 et VF DTS
- Digipack 2 DVD, commentaires, scene supplémentaire, betisier, articles de journeaux, bulletins d'informations, atelier de montage...

Réf : 2510094
29,99 € / 196,72

Attention : tous nos DVD sont en vente par correspondance uniquement. Pas de vente en boutique.

A retourner à : CINESTORE-DVD - 5, rue MESSONIER - 75017 PARIS

☐ OUI, je désire recevoir les DVD suivants : ☐ OUI, je désire recevoir le catalogue total zone 2

RÉF	TITRE	PRIX UNITAIRE	QTÉ	TOTAL

FRAIS DE PORT DVD PREVIEW
- Pour recevoir dès les confirmations DVD, ajoutez 1 € pour chaque DVD preview.
- Dans le cas où votre commande ne comprend que 1 seul DVD preview, vous ne règlerez que les frais de port (1,52 €).

Forfait de port et d'emballage	+ 5,34 €
SOUS TOTAL	
Frais de port DVD PREVIEW 1,52 € x ____ =	+
TOTAL A PAYER	

JE JOINS MON RÈGLEMENT À L'ORDRE DE CINESTORE-DVD

Chèque ☐ Contre remboursement + 4,27 € ☐ Mandat cash ☐

CB N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐

Date de validité ☐☐☐☐ Signature Obligatoire

FRAIS DE PORT DOM TOM : forfait frais de port 5,34 € + 4,57 € par DVD preview.
FRAIS DE PORT EUROPE (Suisse comprise) : forfait frais de port 9,15 € + 3,81 € par DVD preview.
FRAIS DE PORT autres pays : forfait frais de port 13,72 € + 5,34 € par DVD preview.

LIVRAISON
- CINESTORE-DVD vous livre vos DVD en Colissimo Suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande.
*France métropolitaine
Délai indicatif non contractuel

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

Tél. _____ Né(e) le _____ MM02

Madgazine

DVD · VIDÉO · MUSIQUE · TÉLÉ MANGA · JEU VIDÉO · GOODIES · LIVRES

En avant pour le Final Scream!

sommaire

#62 DVD zone 2
Des Momies ressuscitées par le meilleur du numérique, un inspecteur à la saga légendaire, un coup d'essai qui a redéfini le trash, les fleurons d'un artisan transalpin virtuose, et plein d'autres belles choses encore.

#66 DVD inédits
Un slasher bien saignant, une ghost story bien flippante, un kaiju eiga bien ringue, un Full Moon bien nul et des Z bien gerbeux.

#70 TÉLÉ MANIAC
La chasseuse de vampires la plus célèbre du tube cathodique continue sa grande croisade contre les créatures de la nuit dans une cinquième saison adulte et sauvage.

#71 ANIME NATION
Réhabilitation d'une série de science fiction trop mésestimée : *Blue Submarine 6*.

#72 PLAY MAD
Un événement pour l'action vidéo-ludique, et un sympathique retour de l'Héroïc fantasy.

#73 TOP GOODIES
On connaissait Stan Winston en roi du latex, le voici chantre du plastique.

#74 MÉLOMAD
Jerry Goldmsith, John Williams, Trevor Jones : rien d'autre à ajouter.

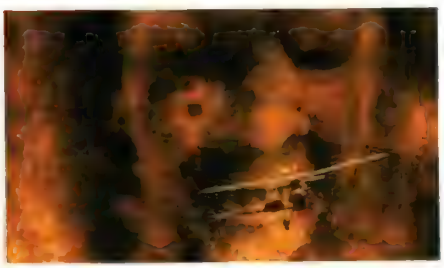
#75 SANG D'ENCRE
Au menu, un ouvrage dédié à John Woo, une anthologie de l'animation au ciné, le dernier bijou d'Edward Bunker, et une pincée de fanzine par dessus tout ça. Chaud !

Coffret **La Momie, Le retour de la Momie**

TRÈS LOGIQUEMENT, L'ÉDITEUR GCT NOUS PROPOSE UN COFFRET RÉUNISSANT LES DEUX FILMS D'AVENTURES DE STEPHEN SOMMERS. POURTANT, EN TERMES QUALITATIFS, LA MOMIE ET LE RETOUR DE LA MOMIE N'ONT PLUS GRAND-CHOSE À VOIR. EXPLICATIONS À TRAVERS CES ÉDITIONS PARTICULIÈREMENT SIGNIFICATIVES.

Il existe des cas particuliers de productions où les exécutifs des studios se persuadent qu'ils jettent de l'argent par les fenêtres. Ce fut le cas sur **La Momie** de Stephen Sommers. Balancé sans grande publicité deux semaines avant l'**Épisode 1** de George Lucas, ce blockbuster de 76 millions de dollars parvient non seulement à doubler ses bénéfices de par le monde, mais aussi à redonner le goût pour le cinéma d'aventure à un public en manque depuis **La Dernière croisade** de Steven Spielberg. Logiquement, la première édition du film en DVD sort la batterie de suppléments obligatoires tels un commentaire audio, un making of (essentiellement centré sur les effets numériques concernant Imothep) et une poignée de scènes supplémentaires. Du beau travail qui sera repris lors d'une « ultimate edition » sortie en zone 1 au moment même où **Le Retour de la momie** frappait les écrans du monde entier. C'est celle-ci qui nous est aujourd'hui présentée dans ce coffret. Cette pratique commerciale n'est pas rare mais encore faut-il proposer quelque chose de neuf au consommateur. Dans le cas de l'« ultimate edition », c'est la piste DTS qui fait office d'atout commercial principal. C'est maigre. Même si les suppléments sont maintenant répartis sur deux disques, rehaussant ainsi la qualité de compression concernant le film (et encore, la différence est mineure), aucun supplément majeur ne vient faire son apparition. Y'aurait comme un petit problème, non?

Les choses se gâtent avec l'édition spéciale du **Retour de la momie**. Le commentaire audio du réalisateur est bien présent et la jaquette annonce divers making-of et scènes coupées. La supercherie n'est pas loin. En effet, en l'espace des deux années qui séparent **La Momie** de sa suite, le concept est devenu hautement lucratif pour le studio Universal. Écrit, tourné, monté et distribué à toute berzingue, **Le Retour de la momie** se devait de casser la baraque et de plaire au plus grand nombre, ce qui n'était pas forcément une obligation pour le premier opus dont le studio se moquait éperdument. L'édition, toujours en deux disques, accentue cet état de fait en soulignant ainsi la différence entre un véritable succès populaire et une machine à pognon ultra calibrée pour faire les poches du public. Du vrai travail de pickpocket! D'une part, le commentaire audio du réalisateur n'est plus aussi enjoué que sur le premier film mais surtout, la somme des suppléments dévoile parfaitement l'implacable dessein des exécutifs: transformer son travail en franchise pour les kids. La fausse « ultimate edition » du premier opus nous collait un doute. L'apport du fils de Rick (Brendan Fraser) et Evelyn (Rachel Weisz) et surtout du roi Scorpion, interprété par le catcheur boulaire Dwayne « The Rock » Johnson, étaient là pour le prouver dans le film. Impossible de douter de quoi que ce soit aujourd'hui à la vision des making of et autres pseudo scènes coupées! Entre une featurette ultra promotionnelle qui nous montre une formidable ambiance de travail sur le plateau (tout le monde sait qu'un film à 100 millions de dollars se fait les doigts dans le nez!) et une poignée de bloopers frauduleux qui font office de séquences abandonnées, l'accent est mis sur la rigolade au détriment de l'information. Le message est donc clair: il s'agit avant tout d'offrir des suppléments susceptibles d'intéresser toute la famille. Carrément novateur comme concept dans l'univers du DVD. Le pompon est cependant décroché par l'interview du Rock qui répète très précisément les questions qu'on lui pose en prenant les intonations d'une réponse. Surréaliste, à l'image du trailer ici présent du Roi Scorpion de Chuck Russell (préquelle spin-off de l'univers de **La Momie**), à sortir en salles au Printemps prochain. En admettant que cette édition fasse des émules, il y a fort à parier que les prochains blockbusters classés PG 13 vont subir la même approche en termes éditoriaux (le DVD de **Spiderman** dites-vous? Oh mon dieu!). Ça fait froid dans le dos!



La Momie.

Stéphane MOISSAKIS

Brendan Fraser et Arnold Vosloo dans Le Retour de la Momie.

P.S. : Ceci n'a plus rien à voir avec les éditions DVD de la franchise, mais il est intéressant de constater à la lecture du script du projet **King Kong** de Peter Jackson, abandonné par Universal peu de temps avant la pré-production de **La Momie**, que plusieurs séquences se retrouvent quasiment telles quelles dans le film de Stephen Sommers. Le réalisateur du **Seigneur des anneaux** serait-il également à l'origine d'un autre grand succès populaire sans même être crédité?

ÉDITEUR : GCT. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO + VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : 2 COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES - FEATURETTES - STORYBOARDS - GALERIE PHOTOS - NOTES DE PRODUCTION - BANDES ANNONCES (SUR LA MOMIE) - COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - ENTRETIEN AVEC THE ROCK - FEATURETTES - BÊTISIER - CLIP MUSICAL - PRÉSENTATION DU ROI SCORPION - NOTES DE PRODUCTION - BANDES ANNONCES (SUR LE RETOUR DE LA MOMIE)

Collection **Plympton**

Bill Plympton est un acharné ! Si vous lisez régulièrement Mad Movies, vous le savez déjà et le documentaire, joliment surnommé ***Twisted Toons***, enfonce le clou bien profond à grand renfort d'intervenants plus ou moins prestigieux (dont Matt Groening, le génie responsable des *Simpsons*). Traitant lui-même tous les divers aspects de l'animation, il se rend seul maître d'œuvre des fantastiques « silly symphonies » dont il a le secret, son imaginaire débridé n'étant alors pas freiné par un quelconque exécutif à cravate. Deux éditions différentes pour le prouver : **Mondo Plympton** (une succession de courts-métrages frappés de la carafe) et le long-métrage **L'Impitoyable lune de miel !** Sur le premier, nous retrouvons le dit docu où Bill Plympton se fait gentiment traiter de « malade » par tous ses collègues admiratifs. Sur le second, un making-of qui nous prouve qu'ils ont raison ! Louons donc l'incommensurable effort de l'éditeur qui parvient à retranscrire la personnalité du cartoonist barge à travers ces deux pressages qui risquent de révéler ses talents de caricaturiste incisif, rentre dans le lard et furieusement porté sur la « chose ». Au moment même où sort sur nos écrans **Les Mutants de l'espace**, son film le plus abouti mais également le plus distribué, les DVD de **Mondo Plympton** et de **L'Impitoyable lune de miel !** rappèlent à notre mémoire ses précédentes entorses à la bonne morale sociale. Assurément un ami de la famille !

S.M

ÉDITEUR : E-D DISTRIBUTION. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO UNIQUEMENT DISPONIBLE). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE ET COURT-MÉTRAGE BOOMTOWN (SUR MONDO PLYMPTON) - MAKING OF (SUR L'IMPITOYABLE LUNE DE MIEL !) - BANDES ANNONCES.

L'Impitoyable Lune de Miel ! Chaud devant !

Bad Taste

Actualité cinéma oblige, l'éditeur se la joue opportuniste à fond et titre bien fort d'un redoutable *« par le réalisateur du* ***Seigneur des anneaux*** *»*. Il n'est pas dit que la mamie qui aura mouillé sa culotte sur Aragorn ou Legolas se jette sur une jaquette qui lui propose un alien hideux en train de lui demander de faire la toupie autour de son majeur mais bon… Pour tenter la chance, l'édition propose également la bande-annonce du dernier chef d'œuvre en date du fada Peter Jackson, des fois que, on sait jamais… Loin de jouer avec les spécificités du DVD (comme l'a fait aux USA l'éditeur Anchor Bay), GCT ne « matte » pas le film en 1.77 pour bénéficier du 16/9 et ne sort pas l'argument un peu bizarro du 6.1 pour un film tourné avec les moyens du bord. Seul le procédé Arkamys enveloppe les rots dégueulasses de nos aliens avides de viande humaine et on est parfaitement en droit de lui préférer le mono de base, infiniment plus respectueux de la bande son d'origine (de plus, les rots passent très bien en mono). Mais pour prouver que l'excelleeeeeennnnt papier de notre Djoumi national (cf. Mad 137) n'est pas un tissu de foutaises sorti de son imaginaire de fan furieux, le documentaire ***Good Taste made Bad Taste*** en dit long sur l'incroyable vivacité cinétique du bonhomme et sur ses ambitions pharaoniques. On ne reviendra pas sur les quatre années de tournage (tous les week-ends en fait) nécessaires pour achever le film mais plutôt sur la démarche globale du cinéaste bricolo. Responsable dès son plus jeune âge de courts-métrages super 8 à la Ray Harryhausen, notre homme s'attaque directement au mythe James Bond dans un incroyable film inachevé où il interprète le personnage principal en pleine crise d'adolescence ! En dépassant l'argument de la complexité technique pour se concentrer sur l'implication de la narration dans la création de figures mythiques dans le cinéma (une des composantes primordiales de **LOTR**), le parallèle se fait alors entre **Bad Taste** et **Le Seigneur des anneaux**. D'un seul coup, on comprend mieux que le passage entre un gros Z assumé à l'une des superproductions les plus mastoc de ses dernières années en l'espace d'une quinzaine d'années ne tient vraiment qu'à une mince petite chose : le génie mec !

S.M.

ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 ARKAMYS (VO + VF) ET 1.0 (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF GOOD TASTE MADE BAD TASTE - FILMOGRAPHIE - ANECDOTES - BANDES ANNONCES.

NEWS

● Première news de l'année : le retour de la news zanzibari ! Parce qu'en vacances à l'Ile Maurice pour fêter la Noël avec sa famille (la news zanzi portée disparue), celle-ci s'est reconnectée les mollets et s'apprête à nous livrer le meilleur à venir. C'est parti les amis !

● Chez nos amis de FPE, nous retrouvons dans une édition collector du **Rollerball** mollasson de Norman Jewison pour le 6 février et la sortie très attendue (pas moi surtout) du collector de **FOFA**, alias **La Planète des singes** de Tim Burton. Commentaire audio, scènes coupées et bouf le programme à prévoir. Le 20 février dans les bacs.

● **Jurassic Park 3** en DVD c'est pour le 12 mars prochain. Et en édition spéciale s'il vous plaît. Du commentaire audio, du making of, des featurettes à ne plus savoir qu'en faire ! Les fans de dinos vont attendre de violentes coliques génétiques en avant-goût pour leur argent ! 25 euros la torse de cata, c'est pas cher !

● Toujours chez Universal, 3 collectors Shinya Tsukamoto avec **Tetsuo 1** et **2**, **Tokyo Fist** et **Bullet Ballet** et enfin **Gemini** et l'inédit **Hiroku the Goblin**. Dispo dès le 6 mars prochain.

● Enfin l'éditeur Bonne Vista se bouge le cul et se décide à sortir **Princesse Mononoke** chez nous ! Disponible (avec une voix) le 18 mars prochain, cette édition sortira en même temps que celles de **The Crow** (une poignée de scènes coupées, un commentaire audio) et **Une balle en enfer**, toujours chez le même éditeur. On a failli attendre !

● La valeureux Hk entame son chemin avec deux films cependant ailleurs qualitativement parlant : **Evil Cult** de Wong Jing et **Stormriders** d'Andrew Lau. Dans les bacs le 6 février prochain. Que l'on se rassure cependant, les éditions spéciales de **A toute épreuve**, **The Blade** et autres pyrusetteries sont en préparation. Y'a bon !

S.M.

Le fabuleux destin d'Amélie Poulain

Sous prétexte qu'il s'enfonce dans une nostalgie régie par une vision fantasmée d'un Paris clean à tendance d'avant-guerre, certains ont perçu dans **Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain** un film profondément pétainiste au point d'outrer la bonne morale populaire. C'est bien évidemment pousser le vice très loin dans la branlette critique mais reconnaissons toutefois que son passage sur galette numérique risque de retourner plus d'un amateur de la « petite » (70 millions de francs de budget tout de même!) œuvre de Jean-Pierre Jeunet. L'optique nostalgique qui parcourt les divers suppléments de cette édition supervisée par le réalisateur risque bien évidemment de les conforter dans le coté « album de souvenir » du film. En effet, la plupart des documents filmés sortent de la bibliothèque vidéo du réalisateur et

Amélie à la recherche de l'amour perdu.

à la limite, aucun doute ne s'installe concernant la sincérité du bonhomme. Mais ce serait oublier que le DVD est un support quasi-inaltérable qui vous permettra de revoir le film bien des années plus tard. Et sachant à quel point les films du sieur prennent un coup dans l'aile assez rapidement (voir les récentes éditions de **Delicatessen** et **La Cité des enfants perdus**), on ne donne pas cher payé de cette Amélie au look rétro-80's.

S.M

ÉDITEUR: TF1 VIDEO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS. SUPPLÉMENTS: COMMENTAIRE AUDIO - COMMENTAIRE POUR LES MALVOYANTS - INTERVIEW - MAKING OF - SCREENTESTS - FEATURETTES - STORYBOARDS - BANDES ANNONCES - GALERIE PHOTOS ET AFFICHES - FILMOGRAPHIES.

Collection Mario Bava

Passé, en quelques années, des mains jalouses d'un public de bisseux initiés au panthéon des auteurs institutionnalisés, Bava se retrouve aujourd'hui partiellement au catalogue de Films sans Frontières, aux côtés de Bunuel, Tarkovsky, De Sica, et ce malgré d'inextricables problèmes de droit qui pourrissent la distribution des films du maestro.

Inutile de présenter le monumental **Masque du Démon** à ceux qui ont eu la mauvaise idée de ne pas lire Mad depuis ses origines. Mais sachez que, d'après les enquêteurs incollables du site devildead.com, cette copie semble toute droit issue du master américain. L'édition spéciale US (titrée **Black Sunday** selon les souhaits du distributeur de l'époque, AIP) propose des bonus absents de ce DVD français, mais omet toute VF ou sous-titres. À vous de choisir donc! Authentique matrice du giallo, **La Fille qui en savait trop** traumatisa en son temps un jeune

Barbara Steele dans Le Masque du Démon.

critique du nom de Dario Argento sans pour autant connaître les honneurs internationaux du **Masque du Démon**. Financé en partie par la mythique AIP (la boîte d'Arkoff et James H. Nicholson, et berceau de Roger Corman), le film connut deux montages sensiblement différents en Europe et aux USA. C'est la version européenne qui nous est ici proposée, plus macabre et plus digne de son auteur, dans une copie légèrement passée, mais l'édition d'un film aussi rare est de toutes façons un véritable événement en soi!

Sous le titre opportuniste de **La Maison de l'exorcisme** se cache un remontage déplorable du magnifique **Lisa et le Diable**, œuvre allumée qui préfigurait David Lynch avec quinze ans d'avance, mais que le producteur Alfredo Leone a choisi de massacrer en retournant nombre de scènes aussi fantaisistes que molles du cartilage. Pas de pitié cette fois-ci, sachant que le DVD américain propose les deux versions, agrémentées d'un commentaire audio de Leone et la vedette Elke Sommer (récemment vue sous une tonne de rides dans l'excellent slasher allemand **Flashback**). Ce troisième peut donc éventuellement faire office de document d'archivage, aux côtés des deux indispensables précédents que nous propose l'éditeur.

R.D.

ÉDITEUR: FILMS SANS FRONTIÈRES. TRANSFERTS 1.66 (4/3). SON MONO (VO ET VF). SUPPLÉMENTS: FILMOGRAPHIES - NOTES DE PRODUCTION - BANDES ANNONCES.

Le loup-garou de Londres

John Landis l'affirme texto: **Le Loup-garou de Londres** n'est pas une comédie, c'est un film d'horreur traditionnel avec des gags (parfois drôles, comme le gamin british qui annonce à sa maman qu'un américain tout nu lui a volé son ballon). Écrit par Landis sur le tournage de **De l'Or pour les Braves** (avec Clint Eastwood) où il était assistant de production, le film est aujourd'hui ultra-eighties mais n'a rien perdu de ses qualités (et de ses défauts), même s'il est loin de valoir **Hurlements**. L'humour potache et une réalisation médiocre sont amplement rattrapés par des moments de pure terreur au réalisme très cru: la scène où Griffin Dunne se fait bouffer sur la lande, la poursuite dans les couloirs du métro, le rêve où surgissent les loups-garous nazis, la douloureuse transformation du héros en quadrupède vorace et poilu, le massacre dans le cinéma porno, sans oublier un final aussi tragique qu'abrupt. Et puis, il y a Jenny Agutter en jolie infirmière... L'interview récente de Landis est édifiante: complètement hystérique, affichant un mépris total pour le fantastique (pour lui, c'est un tissu de conneries) et racontant des blagues débiles, il donne l'image d'un imbécile heureux et l'on préférera se rabattre sur l'entretien avec le maquilleur Rick Baker. Le bêtisier mérite bien son nom et la featurette d'époque inclut un passage mémorable, Landis y affirmant à propos des cascades que la sécurité est totale car « *aucun film ne justifie un blessé* ». Deux ans plus tard, il était inculpé pour non respect des normes de sécurité suite à la mort accidentelle de deux enfants et de l'acteur Vic Morrow sur le tournage de **La Quatrième dimension**... Pour ce qui est du commentaire audio, on aurait préféré autre chose que le blabla anecdotique des comédiens. Enfin, félicitations à Universal pour l'accroche imprimée sur la pochette, parce que « *Méfiez-vous de la lune* », il fallait oser! Encore heureux qu'ils n'aient pas mis un truc du genre « *un film au poil* », mais on n'en est pas loin...

C.D.

ÉDITEUR: UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) & MONO (VF). SUPPLEMENTS (VOST): COMMENTAIRE AUDIO, BETISIER, INTERVIEWS, FEATURETTES TOURNAGE & SFX, COMPARAISON STORYBOARD/ FILM, GALERIE.

Collection L'inspecteur Harry

La Warner est le premier studio à avoir misé sur l'avènement du DVD comme LE support grand public et enchaîne logiquement depuis quelques années les sorties les plus importantes de son prestigieux catalogue. Aussi, se demandaient-on quand la major allait se décider à transférer sur galette numérique l'une de ses franchises les plus imposantes et les plus plébiscitées de par le monde. C'est maintenant chose faite: il est possible de voir l'intégralité des aventures de l'inspecteur Harry Callahan chez soi, en faisant joyeusement tambouriner le son du Magnum 44 en 5.1. Pour fêter l'occasion, rien de tel qu'un documentaire retraçant l'impact de la saga dans le monde du cinéma policier. Conçu autour d'une série d'interviews, le supplément prend en compte les divers avis de plusieurs collaborateurs et laisse difficilement la parole à Clint Eastwood, même si c'est encore lui qui offre les propos les plus censés concernant son personnage. De plus, on est en droit de contester l'imagerie faussement fasciste que Robert Urich, le présentateur du docu, tente de légitimer comme un fantasme social collectif! Plus prudent, Eastwood avance que le but principal du réalisateur Don Siegel était de créer un bon suspense policier. Quoi qu'il en soit, voir ce bon vieux John Milius (scénariste de **Magnum Force**) sortir le magnum 44 qu'il a piqué à l'accessoiriste du film ne laisse pas d'amuser. En une demi-heure, il est cependant difficile de faire le tour d'une saga aussi complexe car intrinsèquement liée à la personnalité de son interprète. Pour cela, la Warner sort en supplément un disque intitulé *Pleins feux sur Clint Eastwood* qui propose un récent documentaire sur la star. De son enfance nomade à sa passion pour le jazz, en passant par ses sept années sur la série télé *Rawhide*, ce film d'une heure trente pose les germes d'une tentative de rationalisation du personnage médiatique. Les fans de base n'y apprendront certes pas grand-chose, mais les autres pourront constater l'incroyable versatilité de l'acteur-réalisateur. Bien sûr, pour cela, on peut aussi se faire les cinq Harry à la suite pour constater que le bonhomme passe allègrement de la remise en question politique (**Magnum Force**) au thriller Hitchcockien (**Sudden Impact**) en bouclant le tout par une auto-parodie pas forcément hilarante (**La dernière cible**). Insaisissable le Clint, mais on court toujours derrière lui avec le même bonheur…

S.M.

ÉDITEUR: WARNER. TRANSFERTS 2.35 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS: BANDES ANNONCES - DOCUMENTAIRE ET INTERVIEWS (SUR L'INSPECTEUR HARRY) - FEATURETTES (SUR LES TROIS PREMIERS F LMS).

L'Inspecteur Harry Callahan et son gros calibre. La pause qui tue!

Obsession

De tous les films réalisés par De Palma en hommage à Hitchcock, **Obsession** est sans doute le plus brillant. Outre le fait qu'il n'ait disposé que d'un budget d'un million et demi de dollars et que le film ait l'air d'en avoir coûté le triple, pas une seconde il ne parodie son maître comme ce sera le cas sur **Pulsions** et **Body Double**, films jouissifs mais vulgaires. Le making-of de quarante minutes signé Bouzereau entérine cette impression: le script de Schrader était à l'origine nettement plus axé sur les aspects thriller que sur la romance vécue par Michael Courtland et Sandra, le sosie de son épouse décédée. De Palma l'a considérablement modifié, allant jusqu'à supprimer un troisième acte sur les conseils du compositeur Bernard Herrmann, et faisant de l'histoire SA version de **Sueurs froides**, si respectueuse et si sincère qu'elle en devient presque un acte d'amour. Le chef-op Vilmos Zsigmond explique quant à lui l'usage des techniques elliptiques effectuées via les mouvements de caméra, tandis que le réalisateur jubile en évoquant la scène du rêve de Courtland, seul moyen de faire passer l'idée d'une relation incestueuse face au studio. La copie présentée est absolument magnifique, rendant pleine justice à la lumière diffuse de Zsigmond et à la mise en scène ébouriffante de fluidité de De Palma. Souhaitons maintenant que **Pulsions**, **Blow Out** et surtout **Furie** soient édités au plus vite.

C.D.

ÉDITEUR: FILM OFFICE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO) & ARKAMYS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST): DOCUMENTAIRE, FILMOS, BANDES ANNONCES.

Les nerfs à vif

Le DVD des **Nerfs à Vif** est l'exemple même de ce que devraient être tous les DVD en matière de suppléments. Le long making-of (1h20!), réalisé par l'inusable Bouzereau, fait intervenir toute l'équipe du film, la part belle étant donnée au scénariste Wesley Strick qui détaille les changements apportés au script durant le tournage. Les huit scènes coupées, rallongées et alternatives ajoutent à l'ambiguïté sexuelle du film et concernent essentiellement la famille Bowden. Deux courts reportages nous montrent Scorsese au turbin et sont passionnants parce qu'ils alternent images du plateau et résultat à l'écran montés dans la continuité. Enfin, hommage est rendu à Saul Bass via quatre de ses génériques (**Sueurs froides**, **Psychose**, **Spartacus** et **Casino**). Relecture gonflée d'un original déjà très réussi, exercice de style formel aussi impressionnant qu'excessif, le film supporte allègrement une nouvelle vision, à condition de passer sur le cabotinage des acteurs. Symbole américain intouchable, le concept de la famille, dont l'implosion programmée est déclenchée par une agression extérieure qu'on peut voir comme une excroissance de la mauvaise conscience US, y est fracassé avec une audace rare, tandis que Scorsese profite du personnage de Max Cady pour placer ses éternelles obsessions religieuses. Preuve que même en travaillant au sein du système sur un projet commercial que devait réaliser Spielberg, il reste lui-même, peut-être plus que sur certains de ses films ultérieurs.

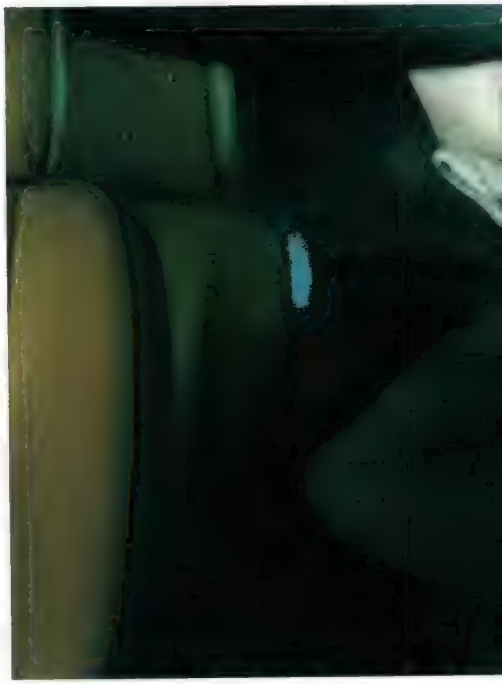
C.D.

ÉDITEUR: UNIVERSAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO) & DOLBY SURROUND (VF).

SUPPLÉMENTS: DOCUMENTAIRE, SCÈNES COUPÉES, GALERIE ANIMÉE, MATTES PAINTINGS, TOURNAGE DE DEUX SCÈNES, GÉNÉRIQUES DE SAUL BASS, NOTES DE PROD, FILMOS, BANDES ANNONCES, BONUS DVD-ROM.

Final Scream

RESSUSCITÉ PAR WES CRAVEN POUR ÊTRE AUSSITÔT ABATTU PAR DES HORDES DE FAISEURS SANS ÂMES, LE SLASHER-MOVIE DÉCLINE DE NOUVEAU (ET CE, COMME DANS LES ANNÉES 80) SES MEILLEURS REPRÉSENTANTS DIRECTEMENT EN VIDÉO. DERNIER FILM EN DATE, LE FINAL SCREAM DE DAVID DE COTEAU VIENT NOUS PROUVER UNE FOIS DE PLUS QUE CERTAINS INÉDITS VIDÉOS SONT SOUVENT BIENS MEILLEURS QUE LA PLUPART DES GROSSES BAUDRUCHES FRIQUÉES D'HOLLYWOOD.



Ayant fait les beaux jours des différentes compagnies de Charles Band, d'Empire à Full Moon, pendant de nombreuses années, le prolifique David De Coteau fonde, en 1999, sa propre boite de production, Rapidheart Pictures. Après avoir raflé le jackpot avec **The Brotherhood** (un film de vampires ayant très bien marché sur les chaînes payantes américaines), De Coteau décide d'apporter sa modeste mais inestimable contribution au slasher qui connaît alors un revival sans précédent avec le succès de **Scream** et de ses suites.

Réalisé en seulement cinq jours (du 31 Octobre au 4 Novembre 2000), **Final Scream** est projeté dans une première version au marché du film du festival de Cannes 2001. Confiant après ces quelques previews, De Coteau tourne quelques scènes additionnelles histoire de peaufiner son film et d'en faire accessoirement son plus gros succès commercial.

Le film commence alors à faire parler de lui, à tel point que certaines compagnies comme Lions Gate et Artisan approchent en douceur De Coteau dans l'espoir de distribuer ce futur blockbuster de la vidéo. De Coteau arrive même à faire paniquer les dirigeants de Dimension qui, s'appercevant que leur futur **Halloween 8: Homecoming** possède le même pitch que **Final scream**, remettent leurs scénaristes au travail. De Coteau jubile tranquillement dans son coin et voit du beau monde défiler dans son bureau pour lui faire les yeux doux: « *J'ai eu beaucoup d'offres de nombreuses compagnies. Tout le monde en ville a vu mon film et beaucoup de personnes voulaient le distribuer dans l'espoir d'en faire un hit vidéo* ». C'est finalement Big Blue qui remportera le morceau, la compagnie responsable à l'époque de la distribution réussie de **The Brotherhood**.

Retitré **Final Scream** pour l'exportation (histoire de se rattacher définitivement au néo-slasher), le film s'intéresse au cas de Charly (l'acteur Jammie Gannon, un habitué des productions Full Moon que les amateurs ont pu admirer dans **Shriek**), un jeune schizophrène ayant du mal à oublier le meurtre de ses parents. Accompagné par son amie Angela (Melissa Renee Martin, vue dans **Bathory** et **Problem Child**), il décide de se rendre à une soirée organisée dans une hacienda par Kristen (Erinn Carter), une belle garce qui ferait passer Joan Collins pour Mère Thérésa (« *Je suis une chienne bourrée de fric!* » nous dit-elle).

La soirée se révèle être rapidement un leurre, une excuse pour Kristen qui compte bien tester sur ses amis un nouveau concept de jeu tournant autour de l'élimination des candidats par un tueur masqué. Un Cluedo grandeur nature en quelque sorte. Mais la « Murder Party » prend une toute autre tournure quand un mystérieux assassin commence à décimer réellement le petit groupe d'invités. Au fur et à

Final Scream: un jeu de massacre qui n'a rien à envier au film de Wes Craven... si ce n'est le budget!

mesure que les cadavres s'accumulent, la tension monte entre les survivants, de plus en plus soupçonneux les uns envers les autres.
David De Coteau ne risque pas de révolutionner le genre avec ce script bien banal dont il est l'auteur. L'intérêt de son film est ailleurs. Dans son tueur par exemple. Mixte improbable mais réussi entre Michael Myers (combinaison intégrale noire) et Scarman (le masque ressemble beaucoup à celui du boogey man de **Cut**), l'assassin de **Final Scream** manie sa lame avec la dextérité d'un tueur de giallo: il excelle dans l'art d'égorger ou d'éventrer ses victimes à tel point qu'un mec (qui se croit toujours dans le jeu) le félicite du réalisme du meurtre de sa copine. Mais le film n'est pas un monument de gore pour autant. De Coteau préfère soigner ses images (le tueur monolithique observant ses victimes nous renvoie, encore une fois, directement à Michael Myers hantant les rues d'Haddonfield) et son ambiance (le score oppressant et inquiétant de John Massari y est pour beaucoup). Il s'en explique d'ailleurs très bien: « *Je ne pense pas que le film soit très violent. Je préfère faire monter progressivement la tension. Les images de* ***Final Scream*** *sont avant tout provocantes et originales* ».
Rythmé, bien réalisé et souvent drôle, **Final Scream** est à l'arrivée le meilleur film de son auteur. Bien décidé à ne pas s'endormir sur ses lauriers, De Coteau a depuis réalisé **Microscopic Boy** (un film familial), **The Brotherhood 2** (cette fois avec des sorciers) et **The Frightening**, un slasher surnaturel que l'on espère aussi attachant et réussi que ce « cri final ».

FINAL STAB. USA. 2000. RÉAL: DAVID DE COTEAU. INT: JAMMIE GANNON, MELISSA RENEE MARTIN, ERINN CARTER, CHRIS BOYD... FORMAT 1.85, SON 5.1 (VF ET VO). SUPPLEMENT: BANDE ANNONCE. DIST.: ANTARTIC.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Killjoy

L'inévitable Full Moon du mois n'est pas un des meilleurs titres produits par ce bon vieux Charles Band. Premier film du débutant Graig Ross, **Killjoy** essaye tant bien que mal de grappiller quelques miettes du succès de **The Crow** et de sa mythologie.
Fraîchement assassiné par le gang d'un hood quelconque, Jamal (Lee Marks) revient d'entre les morts un an plus tard sous les traits du Killjoy (un boogey man qui a bien aimé le clown Pennywise du roman *Ça* de Stephen King) pour prendre sa revanche sur ses bourreaux.
Mal joué (on se croirait dans le **Spoof Movie** des frères Wayans), réalisé en dépit du bon sens, **Killjoy** ne vaut que pour les apparitions de son maître de cérémonie qui, s'il n'exaspère pas les plus courageux par son cabotinage outrancier et fatigant, effrayera peut-être les rares clownophobes égarés par erreur dans ce sombre navet.
Rentable, **Killjoy** a déjà engendré une séquelle. Si l'on s'en réfère aux lois inhérentes au genre, elle se doit d'être de qualité inférieure à l'original. On n'est donc pas très pressé de la voir.

USA. 1997. RÉAL: GRAIG ROSS. INT: LEE MARKS, ANGEL VARGAS, VERA YELL, D.AUSTIN... TRANSFERT4/3, SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS: FILMOGRAPHIES - TEASER L'UNIVERS FOU DE FULL MOON. DIST.: IMATIM.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Abattu par les membres d'un gang, un jeune black revient sous les traits d'un clown meurtrier.

Lost voyage

Chroniqué dans les notules lunaires du numéro 136, **Lost Voyage** ne s'est pas fait attendre bien longtemps avant de débarquer en vidéo. Et c'est plutôt une bonne nouvelle lorsqu'on voit le nombre d'années que met généralement la majorité des petites productions horrifiques pour traverser l'Atlantique. Réalisé par le plutôt bon Christian McIntire (**Antibody**, voir les notules de ce numéro, c'est cyclique), **Lost Voyage** est un film classique de maison hantée où la traditionnelle demeure est remplacée par un paquebot de luxe qui, après avoir mystérieusement disparu dans un orage magnétique, refait surface trente ans plus tard en plein océan atlantique. Persuadée que des forces maléfiques sont à l'origine de cette disparition, Dana Elway (Jannet Gunn, chair à dinos dans **Carnosaur 3**), monte à bord du navire fantôme en compagnie du milliardaire Shaw (Lance Henriksen), du sceptique Aaron Roberts (Judd Nelson, quelques titres de gloire dans les eighties comme **St Elmo's Fire** et **Breakfast Club**) et d'une équipe de scientifiques. D'abord discrets, les ectoplasmes ne tardent pas à se réveiller et à foutre un bordel monstre à bord. Une mise à sac dans les règles qui atteint son paroxysme dans un final dantesque où des centaines de spectres agressifs virevoltent comme des damnés autour du bateau.

Même s'il n'atteint pas le niveau des classiques du genre que sont **Death Ship: le bateau de la mort** (d'Alvin Rakoff, des naufragés découvrent un navire de guerre allemand hanté) ou dans un registre plus proche, le très gore **Un cri dans l'océan** (Stephen Sommers), **Lost Voyage** remplit efficacement son contrat et nous gratifie au passage d'une scène bien saignante (une tête explose sous une ancre) et de la présence du trop rare Jeff Kober, tueur en série à la sale gueule, coursé par Lou Diamond Phillips dans **Le Premier pouvoir**.

USA. 2000. RÉAL: CHRISTIAN MCINTIRE. INT: LANCE HENRIKSEN, JUDD NELSON, JANNET GUNN, JEFF KOBER... FORMAT 1.85. SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLEMENTS: FILMOGRAPHIES - QUIZZ. DIST.: PARAMOUNT.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Les passagers d'un paquebotde luxe et les ectoplasmes qui le hantent.

Psychos in love

En véritables archéologues du genre, les p'tits gars d'Uncut Movies nous exhume ce mois-ci une perle rare datant de 1986. Réalisé par Gorman Bechard (**Galactic Gigolo**, **Cemetery High** ou encore **Disconnected**), **Psychos in Love** a déjà le mérite de résumer clairement son propos dans son titre.

Gérant d'une boite de strip-tease, Joe (Carmine Copablanco) ne peut s'empêcher une fois la nuit tombée, d'assassiner sauvagement ses conquêtes féminines. Incapable de garder en vie une compagne plus de deux heures, le pauvre homme semble condamné au célibat forcé pour le restant de ses jours. Mais sa vie sentimentale bascule le soir où il rencontre la jolie Kate (Debi Thibeault), une manucure maniant la tronçonneuse autant que la lime à ongles. Les deux tourtereaux filent rapidement le parfait amour: ils massacrent des gens ensemble et se racontent au lit le soir, leurs techniques de meurtres favorites et leur haine commune du raisin (!). Arrive alors le meilleur passage du film, un clip musical assez long et hilarant où Joe et Kate se déclarent mutuellement leur amour. Mais le jour où l'évier de la maison familiale se retrouve bouché par les tripes de leurs victimes, leur destin bascule. Ils font appel, sans le savoir, au plombier cannibale, un tueur en série aussi frappé qu'eux qui dévore ses clients après avoir réalisé son labeur. Le ménage à trois semblant impossible, la lutte pour la survie promet d'être saignante.

Souvent très drôle (le gérant d'un vidéo-club conseille à nos deux amis qui veulent se sevrer, de regarder l'intégralité des **vendredi 13** et des **Justicier dans la ville**), **Psychos in Love** est au final une sorte de vaudeville gore où les bonnes vannes fusent autant que les gerbes de sang.

Quand l'amour pousse au meurtre...

USA. 1986. RÉAL: GORMAN BECHARD. INT: CARMINE CAPOBIANCO, DEBI THIBEAULT, FRANCK STEWART, CECILIA WILDE... DIST: UNCUT MOVIES
DISPONIBLE EN VHS UNIQUEMENT (VENTE)

Angel of death

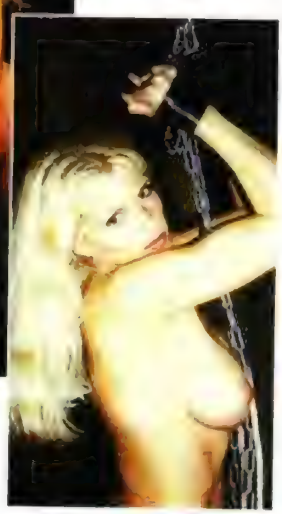
Aaah, la légendaire finesse allemande... sa cuisine équilibrée, sa musique légère et voluptueuse (essayez de manger de la choucroute en écoutant Rammstein pour voir) et ses réalisateurs underground sains d'esprit. Après Jorg Buttgereit (réalisateur du mythique **Nekromantik**) et Olaf Ittenbach (**Premutos** et **Black Past**, deux perles disponibles chez Uncut), le pays de la bière est fier de nous présenter Andreas Bethman, qui compte bien surpasser tous ses aînés dans le gore craspec et malsain.

Violée par deux petites frappes, la plantureuse Manila (Manila May) pète un plomb et se met à décimer tout son entourage pour assouvir sa soif de vengeance. Et elle n'y va pas de main morte la bougresse: elle décapite, éventre et transperce ses amants et maîtresses pour assouvir sa libido nécrophile.

Film-fleuve de plus de 2h40, **Angel of Death** alterne le trash obscène et de longues scènes contemplatives sur la plastique irréprochable des comédiennes qui ne se font pas prier pour nous dévoiler leurs plus beaux atouts.

Faisant autant référence à **L'Ange de la vengeance** d'Abel Ferrara qu'à **La Dernière maison sur la gauche** de Wes Craven (et hop! une petite castration buccale), le film d'Andreas Bethman est une curiosité à posséder dans sa vidéothèque pour prouver aux cinéphiles coincés que le cinéma allemand ne se résume pas qu'à Fritz Lang et Wim Wenders.

ALLEMAGNE. 1999. RÉAL: ANDREAS BETHMAN. INT: MANILA MAY, TIMO ROSE, MARC FEHSE... DIST: UNCUT MOVIES
DISPONIBLE EN VHS UNIQUEMENT (VENTE)



Dans Angel of Death, le bon gout n'est pas de rigueur...

Yonggary, le cousin (très) éloigné de Godzilla

Yonggary

Attention chef-d'œuvre! Avec **Yonggary**, le réalisateur Hyung Rae Shim ressuscite le « Kaiju Eiga », le film de grand monstre qui fit les beaux jours de la compagnie Toho dans les années 60.

Des extra-terrestres mal intentionnés (on les croirait sorti d' *X-Or* ou de *Bioman*) régénèrent depuis l'espace la carcasse de Yong Gary, un gigantesque dinosaure préhistorique, dans le but d'en faire l'arme suprême pour gouverner la terre. Et c'est parti pour des destructions massives de maquettes pendant plus d'une heure et demie.

Mal joué, mal filmé, effets spéciaux approximatifs, **Yonggary** retrouve la formule magique du film involontairement drôle, ce qui sauve l'entreprise du naufrage total. Impossible de ne pas sourire devant ce gros dinosaure à tête de benêt écrasant des maquettes tout en esquivant des Marines équipés d'astro-packs calqués sur l'image par le biais d'un blue-screen particulièrement hideux. Impossible de ne pas se tordre de rire en écoutant les répliques d'anthologie qui se succèdent les unes après les autres sans temps mort: « *Il a une odeur d'une autre époque!* » nous dit la belle scientifique de service. « *Il est aussi haut qu'un immeuble de 20 étages, c'est sûrement un monstre!* » renchérit un quidam bien inspiré.

L'armée en prend aussi pour son grade avec des scènes que Tim Burton n'aurait pas renié pour **Mars Attacks**: « *c'est ta mère qui t'a si mal élevé que ça quand t'étais un morbac?* » demande un soldat au gros monstre.

De piètre qualité mais terriblement jouissif, **Yonggary** ressemble à une version live du jeu vidéo *Rampage* où des dinosaures patauds s'amusaient à détruire des villes. « *Préparez-vous au choc!* » nous prévient la jaquette. Et quel choc!

Yonggary revient de loin. Faites-lui honneur. Invitez vos potes, décapsulez les bières et faites vous imploser de rire.

CORÉE. 1999. RÉAL: HYUNG RAE SHIM. INT: DANS CASHMAN, BRUCE CORNWELL, DENNIS HOWARD, MATT LANDERS... TRANSFERT4/3 COMPATIBLE 16/9. SON 2.0 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS: BANDES ANNONCES - GALERIE DE PHOTOS - NOTES DE PRODUCTION - DOSSIER SUR LE GENRE « KAIJU ». DIST: GCTHV
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

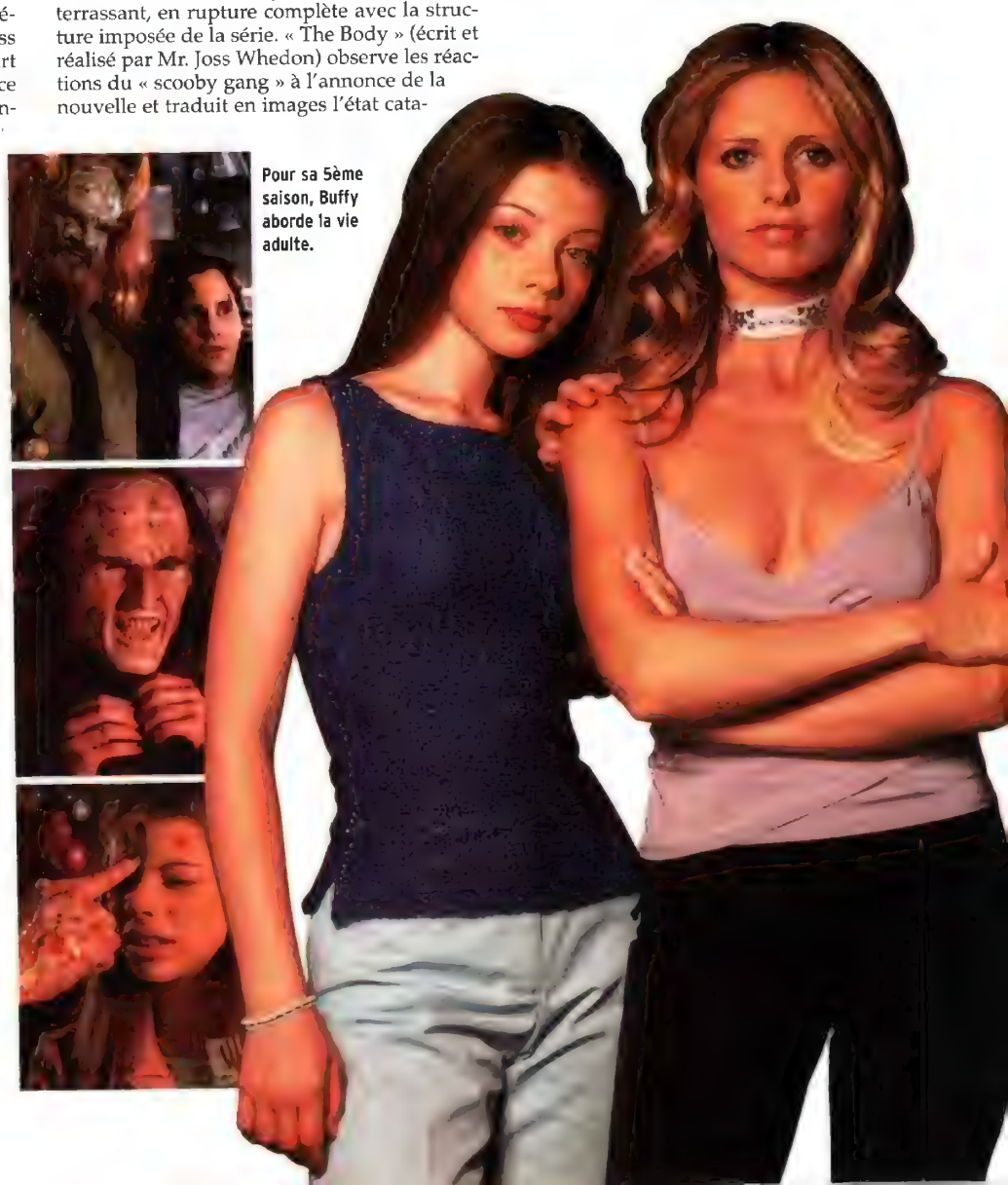
➜ par Benjamin ROZOVAS

Buffy, 5e saison

ON L'AVAIT QUITTÉ PLUS SUPER HÉROÏNE QUE JAMAIS ALORS QUE NOUS ÉTAIT RÉVÉLÉE SA NATURE DE GUERRIÈRE MILLÉNARISTE. LA TUEUSE REVIENT ET DOIT AFFRONTER SON ADVERSAIRE LE PLUS REDOUTABLE : LA VRAIE VIE. IL N'Y A PAS QUE LES MÉCHANTS DÉMONS QUI MEURENT...

Comme toute bonne série, ***Buffy contre les vampires*** a su vieillir en même temps que ses personnages, imprimant aux aventures potaches du « scooby gang » un sentiment de plus en plus trouble. Buffy n'a plus quinze ans, elle n'est plus au collège, même plus à la fac, et sa destinée de Tueuse a définitivement pris le pas sur sa vie sentimentale. Il n'y a plus de place dans son agenda pour la romance et l'amusement, le futile et le dérisoire. Buffy est seule, confrontée de plein fouet à sa nature changeante. Dans le dernier épisode de la quatrième saison, rappelez-vous, la blonde s'est trouvé nez à nez avec la toute première Tueuse, une guerrière primitive au look d'aborigène qui lui a donné un vague aperçu de ce qui l'attendait : souffrance, souffrance, souffrance. On la retrouve métamorphosée. Elle ne tue plus, elle chasse, livrée à ses instincts prédateurs, submergée par le flux pénétrant de ses nouveaux pouvoirs. Très ingénieusement (comme toujours), le génial Joss Whedon a imaginé pour ce nouveau départ un tête-à-tête sensuel et pervers avec le prince des ténèbres, Dracula en personne, qui reconnaît en elle cette part d'obscurité longtemps réprimée. Dans un échange entre « monstres » tout à fait stupéfiant, le vampire slave ira même jusqu'à lui faire goûter son sang... La cinquième saison de ***Buffy*** démarre très fort. Ce glissement insidieux opéré sur le personnage-titre représentait pourtant un risque énorme, que Joss Whedon a bien sûr pris en connaissance de cause. Les fans de la première heure allaient-ils l'accepter ? Les jeunes filles fragiles, que l'on identifie traditionnellement comme le public type de la série, allaient-elles faire le grand saut vers l'inconnu ? Car si Buffy a changé, au point d'explorer son côté animal et primitif (de l'ado cruche et insouciante, elle est littéralement passée du côté du mythe), le spectateur, lui, doit malgré tout continuer à s'identifier à son idole. En l'obligeant lui aussi à changer, à grandir, à devenir plus mâture, plus exigeant, la série établit une évolution sensible, d'un côté de l'écran comme de l'autre. Depuis sa création, ***Buffy*** travaille au corps un sous-texte sexuel qui fait le lien avec son public. C'est en plaçant sur le chemin de ses héros des obstacles (monstrueux) qui sont le reflet de leur propre libido qu'elle a su maintenir le contact. Ici, les montées pulsionnelles qui envahissent la Tueuse sont le résultat direct d'une activité sexuelle débridée (un épisode de la saison précédente était entièrement construit autour du déchaînement hormonal des amants Buffy et Riley). Parce qu'elle sort d'une cure de luxure, Buffy en veut encore plus. Le fait de la priver de son boyfriend en cours de saison (Riley s'en va, soyez pas triste) va la plonger d'avantage dans un manque dévorant que seule sa « mission » pourra combler. C'est un exemple parmi tant d'autres de ce que Whedon et son équipe (Marti Noxon, Jane Espenson, David Fury... en passe, comme leur chef, de devenir de véritables popstars) sont capables d'accomplir sans en avoir l'air. Mais il n'y a pas que le cul dans la vie et cette nouvelle année réserve son lot de surprises et de rebondissements. L'arrivée d'une petite sœur (ah bon ? Buffy a une petite sœur ?), la menace exercée par une méchante Déesse aux pouvoirs apocalyptiques, toute la vérité sur les Tueuses qui ont précédé la nôtre, le début de quelque chose entre Buffy et le vampire-voyou Spike (un arc scénaristique absolument délicieux qui court jusqu'à la saison six, actuellement en cours de diffusion aux États-Unis) et, surtout, surtout, la mort tragique de Joyce Summers. Disparaissant de mort naturelle (une première !), la maman de Buffy a droit à un épisode terrassant, en rupture complète avec la structure imposée de la série. « The Body » (écrit et réalisé par Mr. Joss Whedon) observe les réactions du « scooby gang » à l'annonce de la nouvelle et traduit en images l'état cataclysmique dans lequel sombre la Tueuse : le cours du récit se fige dans des pauses naturalistes, la bande-son ménage des blancs assourdissants, la caméra elle-même semble être prise de vertiges incontrôlés... De la mise en scène à chaque plan pour une plongée dans le réel totalement contre-nature mais d'une ampleur émotionnelle sans précédent à la télévision. D'ores et déjà un classique. Quand on sait qu'à ce moment-là, avocats et producteurs se déchiraient en coulisses pour savoir qui, de la chaîne WB ou du réseau UPN, allait diffuser la série à la saison prochaine (c'est UPN qui a gagné), on se demande bien comment Joss Whedon a pu maintenir à l'écran un tel degré de bravoure et d'intensité.

Buffy contre les vampires, tous les samedi soir sur M6 dans la Trilogie du Samedi



Pour sa 5ème saison, Buffy aborde la vie adulte.

➜ par Bertrand ROUGIER

Blue Submarine 6

SORTIE EN VIDÉO AU JAPON EN 1998, LA SÉRIE D'OAV BLUE SUBMARINE 6 NE REMPORTA QU'UN SUCCÈS D'ESTIME INDIGNE DE SES RÉELLES QUALITÉS. POURTANT, APPARAISSAIENT AU GÉNÉRIQUE LES NOMS DE : IG PRODUCTION (GHOST IN THE SHELL, AVALON), BANDAI (MEMORIES, METROPOLIS), SHOJI KAWAMORI (MACROSS PLUS, ESCAFLOWNE) ET MAEDA MAHIRO (GUNBUSTER, GIANT ROBO), CE QUI AURAIT DÛ ÉVEILLER L'ATTENTION D'UN PUBLIC AVERTI.

La couche d'ozone a été détruite. Les calottes glacières ont fondu, le désastre s'étant accompagné de la mort de plusieurs milliards d'individus. La surface de la Terre a donc disparu sous les eaux, la population survivante étant contrainte de se réfugier dans des cités-dômes sous-marines, où, très vite, elle se trouve assiégée par des créatures hybrides… À l'heure de l'ultime riposte, l'officier Kino Mayumi est chargée de convaincre Hayami Tetsu, ancien membre d'élite des commandos, de réintégrer les forces armées. Malheureusement, le héros du passé s'est métamorphosé en vétéran cynique et inquiétant. Pendant ce temps, retiré dans sa base Antarctique, le professeur Zorndyke obverse les événements avec une feinte sérénité. À la tête de l'armée de « monstres » qu'il a créé, il hésite entre perdre le monde ou le sauver…

La série ***Blue Submarine 6*** a été produite par le studio Gonzo, une officine nippone réputée dans le développement des jeux vidéos. Jeune société fondée par des trublions désirant être actifs à la fois dans le domaine de l'animation et des videogames, Gonzo souhaitait avec ***Blue Submarine 6*** adresser une note d'intention à l'usage du public et des producteurs. En dépit de l'échec de la série d'OAV ***Submarine 707*** (1996), une adaptation d'un manga éponyme de Satoru Ozawa datant de 1963, les producteurs de Gonzo décidèrent de baser leur film sur la suite de la bédé du vieux dessinateur. Mais, ils s'aperçurent rapidement que si l'absence du prologue de cette grande quête ne nuisait pas à sa compréhension, la célérité du déroulement de la narration destinait le show à une audience spécialisée. Le film devint donc logiquement une série de quatre OAV de 30 minutes reprenant tous les poncifs de la japanime de science-fiction : héroïne vengeresse, savant fou, mutants, chants new-age, guitare apaisante, superbes méchas, scénario elliptique mais non dénué de sens…

Pourtant, ***Blue Submarine 6*** parvient à sortir des sentiers battus en construisant son intrigue comme une révision de *L'Île du Docteur Moreau* (le roman de H.G. Wells, pas le vilain film de John Frankenheimer) et de *Stingray*, une série américaine de marionnettes conçue par le créateur des *Thunderbirds*, Gerry Anderson. Quant à la mise en place de l'intrigue, si elle recycle les figures majeures d'***Escaflowne*** et d'***Evangelion***, son rythme n'en demeure pas moins attrayant. En véhiculant conjointement des images de synthèses très réussies et une morale écologiste un peu usée, ***Blue Submarine 6*** joue avec les contrastes (japanime/cinéma américain, gouache/palette graphique, animation d'avant garde/scénario nostalgique…) pour susciter avec succès l'intérêt du public. Mis à part le fait qu'il possède sa propre aura, le professeur Zordnyke parvient même à évoquer l'un des antihéros les plus charismatiques du cinéma animé japonais : Tsuge (**Patlabor II** de Mamoru Oshii).

Sur le plan de la mise en scène, le modèle de Maeda Mahiro fut ***Macross Plus***, une autre série de quatre OAV extrêmement soignée et référencée. Mais, Kawamori étant beaucoup plus en retrait dans ***Blue Submarine 6***, où il n'est crédité que pour quelques designs, sa maestria n'éclabousse pas le show. Reste que, l'interaction entre les décors peints et la 3D est ici exemplaire, notamment grâce à l'emploi intelligent des fonds sous-marins réalisés par le décorateur Osamu Kobayashi. Ainsi, le bleu profond de l'océan est judicieusement utilisé (comme dans **Atlantide, l'empire perdu**) pour masquer les différences de textures entre le dessin traditionnel, les effets numériques en 2D et l'infographie en 3D. Grâce à cette savante alchimie, certaines scènes atteignent un réalisme troublant, notamment la séquence d'exposition servant d'épilogue. Au final, ***Blue Submarine 6*** est, avant **Final Fantasy**, la démonstration que les deux modes d'expression, jeux vidéos et métrages de fictions, tendent à se rejoindre. C'est d'ailleurs l'expérience acquise dans le domaine des videogames qui a conféré à l'équipe du studio Gonzo une réelle habileté en matière de manipulation des nouvelles techniques d'animation. Juste récompense, le team est actuellement en train de développer une série TV située dans l'univers de **Final Fantasy**.

Si ce n'est au sommet, **Blue Submarine 6** se situe sur le haut du panier de la production japonaise de science-fiction animée. Les curieux sont donc vivement invités à découvrir la série, désormais disponible en DVD chez Dynamic Visions (le second disque que l'on espère riche en suppléments doit paraître prochainement).

NEWS

- Bon, **Le Voyage de Chihiro** est encore repassé. La date de sortie annoncée est désormais le 10 avril 2002, le même jour qu'**Avalon** de Mamoru Oshii. Va falloir faire de la place dans son emploi du temps, ce sera de nouveau chaud dans la programmation.
- Nul n'aura prophète en son pays. Kamikaze Douga n'aura pas perdu du temps à publier son dernier projet : **Satan Boy**. Après avoir reçu le soutien de James Cameron, Douga s'est mis au travail grâce aux vertes rémunérations des différents volets DVD d'**Akira** qui ont atteint vers la fin de nombreux sponsors.
- Les DVD français de **Princesse Mononoké** devraient bientôt débarquer dans les bacs. Trois éditions sont prévues. Un coffret limité (dont on ne sait rien), un collector (un livret figurera au menu) une intégrale (2 DVD de Miyazaki et une autre de Takahata) sont prévus pour la rentrée. Ghibli et une édition classique (c'est à dire, sans de bons suppléments).

➜ par Jean-Sébastien DÉCANT

Devil May Cry

EA/CAPCOM. PLAYSTATION 2.

Avec **Devil May Cry**, Shinj Mikami a fini par ramener le jeu d'aventures horrifique façon **Resident Evil** à ce que Capcom maîtrise depuis toujours : l'arcade pure et dure. Exit les énigmes tordues, terminée la maniabilité rigide, il est temps de s'éclater furieusement dans le cadre du Survival Horror ! Une grande partie de ce qui faisait le charme inquiétant de ses ancêtres sert donc de base à **Devil May Cry**. On y retrouve le même style de décors glauques mis en valeur par les axes de caméra, et le même type d'environnement labyrinthique pullulant de démons tous plus immondes les uns que les autres... Mais cette fois ci, ce qui constituait la base du Survival Horror semble avoir été bridée, voire caricaturée. Les adversaires sont aussi immenses que retords, le design général tape dans le gothique rococo et la maniabilité du personnage est d'une fluidité hallucinante. Niveau son aussi, jamais bruitages tonitruants n'avaient à ce point collé avec ce qui se passe à l'écran. Alors comment ne pas tomber en arrêt face à la démesure de ce jeu outrancier ? Le seul fait de choisir une arme dans son inventaire déclenche une animation survoltée, c'est dire à quel point les concepteurs ont appuyé le côté frénétique de la chose. D'ailleurs Dante, l'aventurier mi-homme mi-démon est une machine de guerre, un véritable super-héros disposant d'un arsenal dévastateur et de pouvoirs lui permettant de réaliser toutes sortes de prouesses défiant les lois de la gravité. On n'avait pas vu une telle débauche de dextérité depuis l'apparition de **Strider**, le héros bondissant made in Capcom d'une série de jeux violents remontant à l'ère des 16 bits. **Devil May Cry** est donc un mariage a priori contre-nature fusionnant un style de jeu à l'ambiance terrifiante et à la maniabilité jusqu'alors rigide (**Resident Evil / Dino Crisis**) avec de l'action plates-formes en 3D. Plus question de se creuser la tête des heures durant, il s'agit désormais de s'user les pouces et la santé en élaborant des techniques de combats susceptibles de venir à bout d'une pléthore de boss surpuissants. Au travers de ses 21 niveaux (et quelques missions cachées) superbement mis en image grâce aux capacités de la 128 bits, cette aventure à la fois barbare, jouissive et baroque redéfinie purement et simplement les standards de l'action vidéo-ludique.

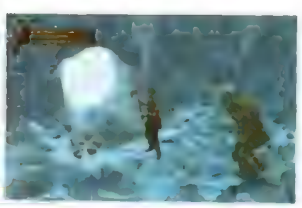
Dante, un aventurier mi-homme, mi-démon.

Un jeu d'arcade dans la lignée de Resident Evil... mais en mieux.

Baldur's Gate Dark Alliance

VIRGIN INTERACTIVE. PLAYSTATION 2.

Voilà un jeu qui tombe à pic en cette période où l'Heroïc Fantasy s'est réinstallé dans l'inconscient collectif grâce au succès du **Seigneur des Anneaux**. D'ailleurs **Baldur's Gate** est issu de l'univers du jeu de rôle papier **Donjons & Dragons** qui doit lui-même beaucoup à l'œuvre de Tolkien... Connu des joueurs PC comme un RPG à l'occidentale dans lequel il s'agissait de former une équipe d'aventuriers (constituée d'elfes, de nains ou de magiciens) pour résoudre une quête nécessitant plus de 100 heures de jeux, **Baldur's Gate** s'avère être une expérience d'un tout autre ordre sur PS2. Il s'agit désormais de nettoyer de multiples donjons puis de fréquenter les villages avoisinants pour obtenir de nouvelles missions auprès des autochtones. Le gameplay est nettement moins cérébral que celui du soft PC éponyme, la seule difficulté réside désormais dans la façon d'appréhender ses adversaires. S'il n'y avait pas ce petit côté stratégique nécessitant d'utiliser certains éléments du décor (les tonneaux pour se protéger des projectiles, les couloirs exigus pour éliminer les monstres un par un...) **Baldur's Gate** serait une bête resucée de **Gauntlet**, ce très ancien succès arcade multi-joueurs au fonctionnement similaire. L'atout principal de ce titre quelque peu répétitif – même si les décors d'une beauté inouïe sont légions, il s'agit toujours d'appuyer sur le même bouton – reste la possibilité de partager l'aventure avec un pote. À deux, ce petit jeu est une récréation évoquant finalement les bonnes vieilles collaborations au sein des « beat them up » (Eh cette hache était pour moi! Tu viens m'aider ou t'attends que je crève?...) qui risque de scotcher bien des binômes à leurs pads.



Un univers très influencé par l'Heroïc Fantasy.

➜ par Alexandre BUSTILLO

1

2

La monstrueuse parade

4

SPÉCIALISTE DES CRÉATURES ANIMATRONIQUES, STAN WINSTON SE LANCE DANS L'AVENTURE DU JOUET AVEC UNE SÉRIE D' « ACTION FIGURES » QUI S'INSPIRE DES FLEURONS DE LA SÉRIE B DE SCIENCE-FICTION DES ANNÉES 60. UNE PREMIÈRE COLLECTION TRÈS RÉUSSIE QUI DEVRAIT RAVIR LES AMATEURS DE MONSTRES RINGARDS.

Dieu vivant des effets-spéciaux (les créatures de **L'Île du docteur Moreau** par exemple) et réalisateur à ses heures perdues (le sympathique **Pumpkinhead**), Stan Winston lance aujourd'hui sa propre collection de figurines (les Creatures Features), qui a par ailleurs donné naissance à une série de cinq films produits en association avec Lou Arkoff, fils du mythique Sam Arkoff, collaborateur de longue date de Roger Corman.

La collection Creatures Features fonctionne dans le sens contraire des Movie Maniacs de Tod McFarlane et propose ainsi cinq monstres en attente de starification au cinéma.

The Visitor (1) (qu'on verra dans **The Day the World Ended**), monstre tentaculaire à la mâchoire carnassière, ouvre le bal. Cette créature, semblant sortir tout droit d'un conte de Lovecraft, est matérialisée par les pouvoirs psychiques d'un petit garçon trop accro aux vieux B-Movies. Assoiffée de sang, la créature ne tardera pas à échapper au contrôle de son jeune géniteur.

Plus encore que The Visitor, Queen of the Lair (2) (future vedette de **She Creature**) semble avoir été arrachée aux pages du *Dagon* de Lovecraft. Un cirque itinérant enlève une jeune sirène dans l'espoir de faire fortune avec. Ce que les forains ignorent c'est que la sirène est la reine de sa race et qu'elle ne tardera pas à se transformer en un démon ivre de vengeance.

De son côté, **Earth vs Spider** met en vedette Quentin (3), un jeune homme tellement fan de super héros qu'il ferait tout pour en devenir

5

un. L'injection accidentelle d'un virus prototype va progressivement le transformer en un monstre bien plus terrifiant que ce bon vieux Spiderman !

Les mutants (4) sont à l'honneur dans **Teenage Caveman** : l'histoire nous prédit la fin du Monde, détruit sous une pluie de météorites. Quelques étudiants ont survécu et vont devoir affronter les nouveaux habitants de la Terre, les Future Mutants.

Pour finir, **How to Make a Monster** (5) s'attarde sur le travail d'un groupe de designers chargés de créer l'ultime vilain du jeu vidéo. Mais durant un orage électrique, le processus est inversé et le monstre (un démon barbare répondant au doux nom d'Evilution) se matérialise dans le réel en se croyant toujours dans le virtuel.

Coup d'essai, coup de maître pour Stan Winston. Les figurines, déjà magnifiques, sont également très luxueuses, parfaitement articulées et accompagnées d'un décor bienvenu, à tel point qu'elles risquent de devenir collectors à parution. Avis aux collectionneurs !

À noter que chaque Creatures Features est vendue avec un CD-Rom rempli de bonus et d'images de Stan Winston en pleine création. Du travail d'orfèvre pour une collection qui s'imposera en force sur vos étagères.

→ par Cédric Delelée er Rafik Djoumi

Damien : Omen II

Jerry Goldsmith (Varèse Sarabande)

Chez Varèse, c'est comme le shampooing, on fait dans le deux-en-un. Preuve en est la parution du second volet de **La Malédiction**, qui vient ainsi compléter l'édition de la trilogie entamée les mois précédents (cf. Mad 137). La première partie du CD est consacrée à la version enregistrée pour album, identique à celle dispo chez Silva Screen depuis 88. La seconde propose la version du film, exécutée par un orchestre moins conséquent mais légèrement plus agressif. Si les morceaux y sont plus nombreux, il ne faut pas s'y tromper: la version album en ayant compilé plusieurs sous un seul titre afin de faciliter le confort d'écoute, on n'y découvre en fait que deux inédits, soit deux précieuses petites minutes: « Aunt Maria's Visitor » fait surgir les premiers croassements choraux indissociables du film galvanisés par de vibrantes harmonies, tandis que l'espiègle « Snowmobiles » fait voltiger l'orchestre dans un passage radieux qui constitue la seule parenthèse lumineuse de toute la trilogie. **Damien** constitue en outre une parfaite musique de transition, puisque tous les éléments stylistiques d'avant-garde du premier volet y sont repris sous une forme plus céleste qui annonce l'opus biblique que sera **La Malédiction finale**. Un ange déchu, Saint Jerry? Meu non! (68 MN 10)

C.D.

From Hell

Trevor Jones (Varèse Sarabande)

On pouvait faire confiance aux frères Hughes, catalyseurs de la renaissance de Danny Elfman avec **Génération sacrifiée**, pour confier leur film à un musicien sachant faire montre d'audace formelle tout en axant son propos sur la qualité des textures. Résultat, Trevor Jones (**Dark City**) livre avec **From Hell** l'un de ses travaux les plus accomplis et s'offre une sorte de relecture barrée du **Dracula** de Kilar. L'œuvre paraîtra toutefois difficile d'accès tant il s'y emploie à ciseler des atmosphères aussi glauques qu'évanescentes, toutes entières au service des images et du personnage de l'Éventreur, dont la voix résonne via un thème carrément flippant aux chœurs maléfiques et tourmentés. Proche de celle que Jones avait écrite pour **Souvenirs de l'Au-delà**, la musique est donc férocement gothique, fertile en ruptures de ton d'une brutalité allant droit à l'estomac, et s'enrichit logiquement d'un thème romantique aux accents déchirants, qui ne cesse d'être effleuré avant d'exploser lors du final dans un maelström émotionnel vertigineux. Un album haut de gamme, qui ne s'adresse pas qu'aux bofophiles puisqu'il est complété par un remix de « Nobodies » de Marilyn Manson. Comme quoi, même lorsqu'il s'agit de chansons, les Hughes ne s'autorisent aucun dérapage. (72 MN 24)

C.D.

Harry Potter

John Williams (East West)

L'alternance entre le Williams néo-classique et le Williams romantique et populaire a pris cette année une tournure inattendue. Si d'ordinaire, les bofophiles sont nettement plus séduits par les accords à la Tchaïkovski ou à la Puccini du Williams romantique (**Hook**, **Les Sorcières d'Eastwick**, **Maman j'ai encore raté l'avion**) dont se réclame directement cet **Harry Potter**, le score du film de Chris Columbus se révèle en définitive beaucoup moins riche et structuré que ne le fut précédemment celui d'**A.I.**, une livraison, cette fois-ci, du Williams néo-classique. Bien sûr, rien ni personne sur cette terre n'est jamais parvenu, malgré de régulières tentatives, à égaler l'orchestration féérique à la Williams (à l'exception notable de Joel McNeely sur les ***Indiana Jones Chronicles*** ou Yoko Kanno sur **Escaflowne** et **Brain Powered**) et il suffit de quelques mesures du thème principal pour justifier l'acquisition immédiate de l'album. Mais la précision d'horlogerie des orchestrations « williamsiennes » (que certaines oreilles assoupies osent confondre avec la dynamique géométrique de Danny Elfman) montre hélas ses limites face au manque de renouveau thématique. Alors que le score de **Hook** avait frustré en son temps par une trop grande quantité de thèmes sublimes peu ou pas développés (la faute à un montage bordélique et à une deadline impossible à tenir pour le compositeur) celle de **Harry Potter** pêche par l'excès inverse; seulement quatre thèmes réellement identifiables, et qui plus est surexploités. Il n'en faudra pas plus pour que le fan de base fasse la grimace, quand bien même la technique du maître atomise encore et toujours les centaines de prétendants à son trône. (73 MN 27)

R.D.

The Mists of Avalon

Lee Holdridge (Varèse Sarabande)

Profitons de l'édition en Zone 1 de l'excellent téléfilm adapté des *Dames du Lac* de Marion Zimmer Bradley pour glisser un mot sur sa somptueuse partition. Après une ouverture mystique à souhait avec le « Mystic's Dream » de Loreena McKennitt, ce compositeur obscur et très inégal qu'est Lee Holdridge (**Dar l'Invincible**) déploie un faste qu'on ne lui connaissait plus pour évoquer la légende du Roi Arthur, avec ses batailles, ses sortilèges et ses romances éternelles. Pour créer cette ambiance intemporelle hantée par les ténèbres et les rites païens, la musique fait appel à un orchestre wagnérien nourri par des vocalises aériennes et des embardées celtiques et médiévales qui délivrent des thèmes d'un romantisme égal à celui de **Braveheart**, nimbés d'une magie tribale que viennent durcir des passages sombres et percussifs. Ne passez pas à côté: **The Mists of Avalon** est un chef-d'œuvre qui glorifie la musique de film. (73 MN 34)

C.D.

Shrek

Harry Gregson-Williams & John Powell (Varèse Sarabande)

Il aura fallu plusieurs mois pour qu'un éditeur se décide à sortir le score de Gregson-Williams (**Spy Game**) et Powell (**Evolution**), déjà complices sur **Fourmiz** et **Chicken Run**. De par son environnement fantasy, **Shrek** se devait de faire appel à une musique à la fois héroïque et colorée, ce dont ne se sont pas privés les deux élèves de Hans Zimmer, formés à l'école Media Ventures. Offrant un habile mélange d'orchestre et de synthés allié à une rythmique trépidante que viennent aérer quelques jolis accords de guitare et des chansons rigolotes, bourré de mélodies chevaleresques bon enfant mais toujours agréables, le score souffre de n'offrir que des morceaux trop courts qui ne laissent pas le temps aux thèmes de s'installer. Un défaut qui se transforme en qualité puisqu'on a dès lors tendance à réécouter le CD en boucle afin de les apprécier à nouveau. Comme tout ce qui émane de l'usine Zimmer (directeur musical chez Dreamworks, rappelons-le), c'est parfois un peu bruyant, très peu subtil, mais on en ressort le sourire aux lèvres et pas en tirant la tronche comme après avoir entendu…tiens, **13 Fantômes**, par exemple ! (44 MN 48)

C.D.

→ par Arnaud BORDAS

L'éducation d'un malfrat

EDWARD BUNKER - ÉDITIONS RIVAGES/ÉCRITS NOIRS - 502 PAGES - 22,87 € (150 F).

Ceux qui croient ne pas connaître Ed Bunker ont au moins dû croiser sa trogne de dur à cuire au détour d'un film: **Reservoir Dogs** (où il interprétait Mister Blue), **Runaway Train** (dont il a également écrit le scénario), mais aussi **Tango & Cash** ou **Best of the Best** pour la partie la moins avouable de sa filmo. Toutefois, les quelques panouilles qu'il a pu commettre au cinéma ne sont pas ce qui compte le plus dans la vie de cet homme. Bunker est avant tout un écrivain, et plus particulièrement l'un des papes du roman noir moderne, célébré par ses pairs (James Ellroy, William Styron) et encensé par la critique. Ancien taulard ayant passé une bonne partie de sa vie à côtoyer le crime sous toutes ses formes, Bunker raconte son expérience par le biais de la fiction, et notamment avec son impressionnante « trilogie de la Bête »: *Aucune bête aussi féroce*, *La Bête contre les murs* (**Animal Factory** au cinéma) et *La Bête au ventre*. Des bouquins âpres, violents, secs, de véritables uppercuts littéraires. Avec *L'éducation d'un malfrat*, il délaisse volontairement le domaine du roman pour celui de l'autobiographie et nous livre le récit passionnant de sa vie de gangster. Une photographie saisissante du versant noir de l'Amérique, des années 30 aux années 70. En quarante ans, Bunker a tout vu et tout vécu: l'enfance difficile, où il écume les maisons de redressement, les quartiers de haute sécurité dès l'âge de quinze ans, les rapines puis les hold-up, la drogue, la cavale, bref, l'escalade dans la marginalité. Sur ses pas, on pénètre dans les pénitenciers les plus durs des USA (San Quentin, Folsom), on croise également des personnalités, comme Aldous Huxley, William Randolph Hearst ou Caryl Chessman, et surtout, au milieu de toute cette pourriture, on assiste médusé à la naissance d'un écrivain, un petit voyou qui n'hésite pas à jouer du surin dans les douches communes mais qui, lorsqu'il regagne sa cellule, se plonge dans Jack London, Dostoïevski ou Camus. Bunker a passé 18 années de sa vie en taule. Malgré cela, il s'en est sorti pour devenir écrivain. « *Un lotus est sorti de la fange* » écrit-il au terme d'un livre magnifique, d'autant plus bouleversant qu'il est dénué de tout pathos, de tout misérabilisme. Sans aucun doute l'un des plus beaux bouquins de l'année.

Il était une fois le dessin animé

OLIVIER COTTE - ÉDITIONS DREAMLAND - 343 PAGES - 59 € (380 F)

On pourrait aisément retitrer ce livre Histoire et géographie du dessin animé, tant l'auteur s'y emploie à donner un aperçu du genre à la fois chronologique et international. Sont passés au crible les grandes écoles comme les petites structures, les différentes techniques d'animation (cellulo, claymation, marionnettes, images de synthèse...), ainsi que les auteurs phares (Walter Lantz, Tex Avery, Karel Zeman, Paul Grimault, Osamu Tezuka...). Un véritable tour du monde des petits mickeys, où l'auteur va même jusqu'à nous parler de l'animation péruvienne ou sénégalaise. L'iconographie et les documents (même si certains réclamaient une mise en page un peu plus clinquante et aérée) sont d'une richesse et d'une variété remarquables: tout au long de l'ouvrage, on découvre ainsi de nombreux model-sheets, crayonnés et autres photogrammes, connus ou inédits. Le liant est assuré par un texte dont les qualités informatives s'avèrent indéniables. Pour terminer, on déplorera le fait que Disney ait refusé d'illustrer le chapitre consacré à ses productions et on pourra également regretter que la place réservée à l'animation japonaise ne soit pas un peu plus conséquente, vu le caractère carrément tentaculaire de la production nippone. En tout cas, voilà quand même un beau bouquin qui, entre passion communicative et prétentions encyclopédiques, ravira les aficionados.

À noter

Publication aux éditions du Rocher des aventures du diabolique docteur Mabuse, publiées à l'époque (les années 20 quand même) sous forme de feuilleton dans un grand quotidien allemand, et qui inspirèrent à Fritz Lang une série de films désormais mythique. Les textes de Norbert Jacques étaient curieusement inédits en France jusqu'à ce jour. Deux recueils disponibles: *Docteur Mabuse* et *Le testament du docteur Mabuse*.

FANZINES

Cinétrange

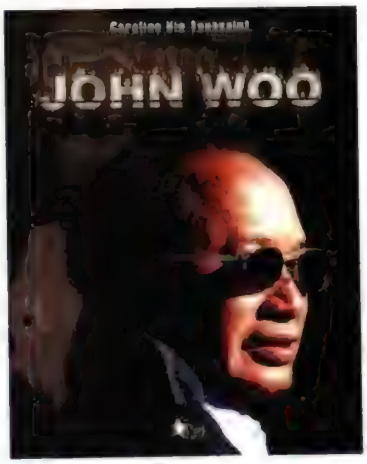
Au sommaire de cette 13e livraison du semestriel Cinétrange (anciennement Cinescope), des fleurs, des p'tits oiseaux et des arcs-en-ciel. Non, en fait, le programme, chez cette bande de zineux allumés de la carafe, ce serait plutôt tripes et fesse... On a donc, dans l'ordre, un dossier « érotismes » bien déviant, un « rayon boucherie » où l'on revient sur **Redneck Zombies** et le **Frayeurs** de Fulci, et avec ça ma bonne dame, vous reprendrez bien un peu de cinoche asiatique destroy (**Ring**, **The Audition**). Voilà, voilà.

44 PAGES N/B, COUVERTURE COULEUR, 36 F PORT COMPRIS À JÉRÔME SPENLEHAUER, 10 RUE DES ALOUETTES, 68320 BISCHWIHR

John Woo

CAROLINE VIÉ-TOUSSAINT - ÉDITIONS DARK STAR - 159 PAGES - 30,34 € (199 F).

Spécialiste du cinéma fantastique, du film d'action et des films HK (que des trucs qu'on apprécie moyennement à Mad Movies...), Caroline Vié-Toussaint signe ici ce qui constitue le premier livre consacré à John Woo dans notre beau pays. Suivant le bonhomme depuis longtemps et l'ayant rencontré à de nombreuses reprises depuis une dizaine d'années, elle sait donc de quoi elle parle. L'ouvrage débute donc par une partie biographique très complète où l'on suit le parcours du maître, de ses années de vache enragée à Hong-Kong jusqu'à sa consécration nationale puis internationale. La découverte du cinéma français, des comédies musicales d'Hollywood, la vocation religieuse puis cinématographique, les remises en question successives, peu à peu, au fil des pages, le portrait de l'artiste se précise et Woo apparaît finalement tel qu'il est: une boule d'émotions contenues, un parfait gentilhomme, bon époux, bon père de famille et ami fidèle, mais qui s'avère capable de libérer de véritables tornades de celluloïd lorsqu'il passe derrière une caméra. La seconde partie du bouquin, la plus longue, se présente sous la forme d'un abécédaire passant en revue tous les aspects de l'œuvre et de la carrière de Woo (A comme Amitié, O comme Oiseaux, M comme Montage...), et c'est d'autant plus intéressant qu'à l'intérieur des différents articles, une place non négligeable est accordée aux propos du « Mozart du gunfight ». Enfin, pour terminer, on a droit à une filmographie complète, avec résumés et commentaires de John à l'appui. L'ensemble forme donc un livre agréable et bien documenté, riche en illustrations (dont certaines inédites), les seuls petits bémols étant la pauvreté de la maquette et le fait que l'ouvrage aurait gagné à être un peu plus épais. Ah! J'allais oublier: Vié-Toussaint a vu une copie de travail de **Windtalkers** et elle y fait allusion plusieurs fois. Ce qu'elle en dit laisse présager d'un Woo plutôt en grande forme. Vivement cet été!



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro /** «Les Demeures du Fantastique» / int Joe Dante, Paul Naschy ..

32 La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson ..

33 Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int Dario Argento Joe Dante H.G. Lewis.

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil /** int Wes Craven ..

36 Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite / «Le Péplum Fantastique» / int Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini ..

37 Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott George Miller, Ruggero Deodato ..

38 Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? / «Le fantastique australien» / int Rick Baker ..

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy /** Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonesien» / int Stuart Gordon, Jack Shofder, Rick Baker, Michael Powell.

40 Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* / «Alfred Hitchcock» / int Christophe Lambert.

41 House / «Hitchcock» (suite) / int Steve Miner, Sean S. Cunningham Sergio Martino ..

42 From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type / «...a préhistoire au cinéma» / int Brian Yuzna Stan Winston ..

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton /** «Les extra-terrestres au cinéma»

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»..

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant /** int Stuart Gordon ..

46 King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»

47 Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int Michael Mann, Lloyd Kaufman

49 Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int Joe Dante

50 RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers / index des n°23 à 49 / int Phil Tippett

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden /** int Pau. Verhoeven

52 Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres / «Les films de Carpenter» / int Donald Pleasence..

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube /** int Kathryn Bigelow Frank Henenlotter ..

54 Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**vendredi 13** l'hécatombe» / int Peter Jackson..

55 Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy, le mythe» / «Empire, grandeur et décadence» ..

56 Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d'**Evil Dead 2** ..

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants** ..

58 Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg : interview et dossier ..

59 Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV ***Freddy*...**

60 Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du Fantastique»...

61 Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super-héros»

62 «*ILM*, la grande illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4** ..

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal /** ***Freddy*** TV / **Basket Case 2 / Frankenhooker** ..

65 Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 / Lamberto Bava ..

66 RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5

67 Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Irvin Kershner..

68 «Georges Lucas la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs..

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles /** int Clive Barker, Frank Henenlotter ..

70 Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / ***Twin Peaks*** (série)...

71 Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants ..

72 Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson ..

73 Special **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** int Terry Gilliam..

74 Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2.

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...**

76 Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams / int Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld..

77 Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks / Le Cobaye...**

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6**

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**..

80 Spécia «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3** ..

82 Fortress / Trauma / ***Les Contes de la Crypte*** / int carrière de Joe Dante

83 Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3 ..

84 Jurassic Park / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms.***

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen Phil Tippett.

86 Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante..

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna..

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements / Body Melt**..

89 Dossier TV Batman, Robocop Superman... / **Body Bags / The Crow /** la saga des **Baby Cart...**

90 The Crow / les séries ***X-Files, Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead.**

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**

92 L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Inoshiro Honda.

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**. .

94 Dellamore Dellamorte / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter..

95 Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray..

96 Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés /The Kingdom.

97 *X-Files* / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter

98 Dossier ***X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer /** ***Hercule*** TV.

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes / Babe...**

100 Spécial 100 pages / ***X-Files* / Toy Story /** «Nos 100 meilleurs films fantastiques»

101 Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...

102 Sp. 100 pages / ***X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...**

103 Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Tsui Hark.

104 *X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté / int. Carpenter, Martin Landau.

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway** ..

106 Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions / int. George Lucas, Clive Barker.

107 Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...

108 Men in Black / Scream / Batman & Robin / rétro **Godzilla /** int. Wes Craven .

109 Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / ***Millennium*...**

110 Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn. .

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier** .

112 Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6..

113 Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade .

114 Scream 2 / Armageddon / ***X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2** ..

115 Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Rétro gore» ..

116 Blade / Halloween : 20 ans après / ***Buffy*** **/** dossier «Séries TV».

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes...**

118 Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend / dossier «Slashers» ..

119 Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série Z à la française».

120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace ..

121 Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke..

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trouille» ..

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...**

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / ***Resident Evil 3*...**

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**. .

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale ..

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini /** retro **Hellraiser**

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / ***Sen Ku Kaï* /** «Hommage à la *Hammer*»

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «*Troma*» .

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster **Final Fantasy**

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs / Dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier**

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson de Z à A

IMPACT

1 Commando / dossier **Rocky 4** / La trilogie des **Morts-Vivants** / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la *Cannon*...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Anton o Margheriti...

4 Jack Burton / **L'Invasion Vient de Mars** / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / **Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond** / carrière Jésus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / **Les Incorruptibles** / ent. Fred Olen Ray...

12 Running Man / **RoboCop / China Girl** / **Hellraiser**...

13 Avoriaz 1988 / **Running Man** / **Portés Disparus 3** / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / **Rambo 3 / Elvira** / int. Andy Sidaris...

15 Double Détente / **Beetlejuice / Maniac Cop** / dossier **Emmanuelle**...

16 Spécial **Rambo 3** (poster) / **Cyborg** / **La Bête de Guerre**...

17 Freddy 4 / **Piège de Cristal** / **Rambo 3** / Traci Lords...

18 Freddy 4 / **L'Arme Absolue** / dossier «**L'Inspecteur Harry**» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / **Punisher** / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / **Simetierre / Punisher** / **La Mouche 2**...

21 Total Recall / Freddy 5 / **Cabal** / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / **Permis de Tuer** / **L'Arme Fatale 2** / **Haute Sécurité**...

23 Spécial la trilogie «**Indiana Jones**» / **Punisher / Society** / **The Killer**...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / **Total Recall / Gunmen** / int. Roger Corman...

26 Dossier «Super Nanas» / **Maniac Cop 2** / effets spéciaux...

27 Dossier «Super Nanas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Trac Lords...

29 Total Recall / **Predator 2** / Stallone et Schwarzenegger, 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des **Rocky** / Hong Kong Connection / **Cabal**...

31 Highlander 2 / **Coups pour Coups** / **Danse avec les Loups** / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / **Terminator 2**...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz tous les films / **Universal Soldier /Alien 3**...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / **Batman 2** / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / **Universal Soldier** / **Batman 2** / Cannes 1992...

40 La saga des **Alien** / **Reservoir Dogs** / **Cliffhanger** / **Impitoyable**...

41 Van Damme / **C'est Arrivé près de chez vous** / dossier «Flics»...

42 Dracula / **Chasse à l'Homme** / dossier «Des hommes d'action»...

43 Bad Lieutenant / **Cavale sans Issue** / **Piège en Haute Mer** / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / **True Romance** / dossier «Action Men»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie **RoboCop** / **Last Action Hero** / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / **Last Action Hero** / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / **Cliffhanger** / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / **Demolition Man** / **L'Impasse**...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / **Killing Zoé** / dossier ***Amicalement Vôtre***...

52 Speed / **Killing Zoé** / **The Crow** / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / **Pulp Fiction / TimeCop** / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / **Entretien avec un Vampire** / **Crying Freeman** / dossier «BD/ciné»...

55 Les Evadés / **Streetfighter** / **Mortal Kombat** / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / **The Killer / Sonatine** / **GoldenEye** / int. John Woo...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / **Batman et Robin** / **Une Journée en Enfer**...

58 Judge Dredd / **Desperado** / **USS Alabama** / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / **Assassins / Apollo 13** / carrière Mel Gibson...

60 Seven / **GoldenEye** / dossier **James Bond** / **Showgirls**...

61 Broken Arrow / **Heat** / **Casino** / **L'Armée des 12 Singes** / Tsui Hark...

62 Dossier **Crying Freeman** / **L'Effaceur** / **Mort Subite**...

63 L'Effaceur / **Le Grand Tournoi** / **Rock / Twister / Fargo**...

64 Mission Impossible / le film et la série / **L.A. 2013** / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / **Daylight / Risque Maximum** / dossier «Films catastrophe»...

66 *X-Files* / **Mars Attacks !** / **Star Wars** / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / **Roméo & Juliette** / **Kids Return** / **Le 5ème Elément**...

68 Dossier **Dobermann** / **Le Monde Perdu** / **Double Team** / **Speed 2**...

69 *X-Files* / **Titanic** / **Volte/Face** / **Volcano** / **Les Ailes de l'Enfer**...

70 Copland / **L.A. Confidential** / **Hana-Bi** / **Alien 4** / **Le Pacificateur**...

71 Titanic / **Demain ne Meurt Jamais** / **Starship Troopers** / **U-Turn** / **Spawn** TV...

72 Jackie Brown / **Il Etait une Fois en Chine** / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / **Pluie d'Enfer** / **U.S. Marshals**...

74 L'Arme Fatale 4 / **Sexcrimes** / **Jackie Chan** / Cannes 98...

75 Chapeau Melon le film et la série / **Godzilla** / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / **Snake Eyes** / **Hors d'Atteinte** / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / **Ennemi d'Etat** / ***Oz*** / carrière Shane Black...

78 Star Wars / **Un Plan Simple** / **8mm** / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / **Payback** / **Le 13ème Guerrier** / **Matrix**...

80 Matrix / **Le Corrupteur** / Cannes 99 / poster : index des n°1 a 79...

81 Dossier ***Buffy*** / spécial séries télé / **Le 13ème Guerrier**.

82 Austin Powers 2 / **Fight Club** / ***Les Sopranos*** / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / **La Fin des Temps** / **Les Rois du Désert** / ***The Practice***...

84 American Psycho / **Les Rois du Désert** / carrière Clooney / ***Buffy & Angel***...

85 X-Men / **American Psycho** / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

86 M:I-2 / **Gladiator** / Cannes 2000 / ***Sydney Fox***...

87 X-Men / **Shanghaï Kid** / **En Pleine Tempête** / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / **Tigre et Dragon** / **L'Enfer du Devoir** / carrière Jet Li...

89 Incassable / ***X-Files*** / ***Dark Angel*** / carrière Kitano / **Way of the Gun**...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies), à :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19 (Tél. : 01 44 84 85 29).

Chaque exemplaire : 3,80 €. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28, 34 et 90). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 0,80 € de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ CB ❑ mandat lettre.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

Date d'expiration : Mois/Année

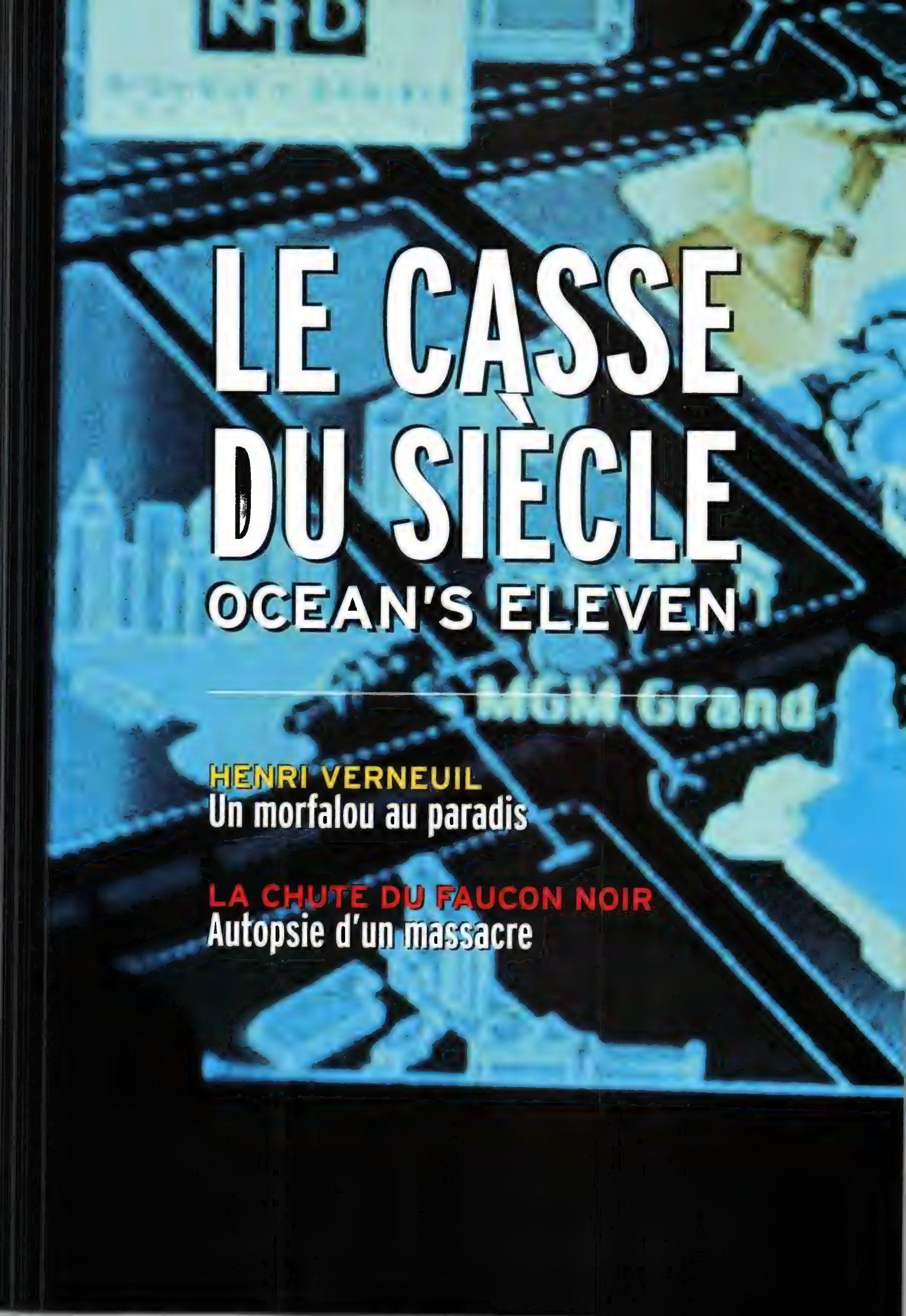
Date/Signature obligatoire

SOMMAIRE DÉTAILLÉ DE CHAQUE NUMÉRO SUR MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89

IMPACT



HENRI VERNEUIL
Un morfalou au paradis

LA CHUTE DU FAUCON NOIR
Autopsie d'un massacre

Un morfalou au paradis

HENRI VERNEUIL N'EST PLUS. NUL DOUTE QUE SI IMPACT AVAIT EXISTÉ DANS LES ANNÉES 60-70, L'AUTEUR DU **CASSE** AURAIT EU SA PLACE DE RÉSERVÉE À CHAQUE NUMÉRO DU MAGAZINE. BIEN SÛR, VOUS RETROUVEREZ LA RUBRIQUE EXPRESSO DÈS LE MOIS PROCHAIN, MAIS EN ATTENDANT, VOUS COMPRENDREZ DONC QUE L'ON BOUSCULE QUELQUE PEU LE SOMMAIRE DE CE CAHIER IMPACT POUR TIRER UN DERNIER COUP DE CHAPEAU AU MONSIEUR.

Henri Verneuil s'est éteint vendredi 11 janvier 2002 à l'âge de 81 ans. Mad Movies n'a pas l'habitude de squatter le créneau de Paris-Match, mais pour autant, il nous semblait impossible de ne pas rendre hommage à l'un des derniers rois de l'« entertainment » à la française, un « maître du cinéma populaire » comme s'est plu à le rappeler l'ensemble des médias non sans une certaine condescendance dans le ton. Seulement voilà, Henri Verneuil n'était pas vraiment le gros malin brossant le public dans le sens du poil, comme on a essayé de le faire croire pendant des années. C'était avant tout un grand professionnel, un perfectionniste qui s'investissait dans la préparation de ses films avec une rigueur et une conviction qui laissent loin derrière bien des fausses gloires actuelles (c'était d'ailleurs un plaisir de l'entendre parler de son métier). Verneuil, c'était aussi l'époque où le cinéma français cartonnait dans le reste du monde, où les français, les chinois et les américains tremblaient à l'unisson quand Belmondo poursuivait le terrible Minos sur le toit du métro parisien…

De haut en bas et de gauche à droite: Mélodie en sous-sol, Peur sur la ville et Le Clan des siciliens.

Né Achod Malakian à Rodosto (Turquie), Henri Verneuil réalise son premier film en 1952 : **La Table aux crevés**, d'après Marcel Aymé, où Fernandel l'impose auprès des producteurs, entamant ainsi une collaboration fructueuse qui s'achèvera en fanfare sur le mémorable **La Vache et le prisonnier**. À partir de là, le succès ne le quittera quasiment plus.

L'une des qualités notables de Verneuil était sa propension caméléonesque à adapter sa mise-en-scène au sujet qu'il abordait sans toutefois perdre l'efficacité et l'ingéniosité qui en faisait le prix. Il était aussi brillant dans l'étude de mœurs naturaliste que dans le polar burné : il suffit de se rappeler le magnifique **Des gens sans importance**, avec un Jean Gabin saisissant en routier au bout du rouleau, ou le célèbre **Peur sur la ville** qui mélangeait avec brio une certaine sécheresse urbaine propre aux polars américains des seventies à des envolées baroques dignes du giallo. On se rappelle également le superbe **Un singe en hiver**, adapté du roman d'Antoine Blondin, où Belmondo et Gabin formaient un inoubliable duo de poivrots magnifiques, soudés par leur amour pour l'alcool. Une œuvre bouleversante et libertaire magnifiée par les dialogues truculents de Michel Audiard et la mise en scène inspirée de Verneuil. Une mise en scène qui n'avait rien à voir avec la fameuse « qualité française » stigmatisée à l'époque par la Nouvelle Vague, Verneuil s'autorisant même une séquence de split-screen intradiégétique au moyen d'un placard dont les différents volets s'ouvraient et se fermaient tandis que les personnages intervenaient dans la conversation. Impossible également de passer à côté de **Mélodie en sous-sol**, suprême de polar à la française dont Tarantino avoue s'être inspiré pour son **Reservoir Dogs**. Un hallucinant « caper movie » mené sans temps mort sur un tempo jazzy carrément jouissif (c'est le très bon Michel Magne qui signait la musique), et interprété par un duo Gabin-Delon en pleine possession de ses moyens. Crédibilisé par ses films, Verneuil va ensuite travailler pour Hollywood et réunir de véritables castings de stars dans de grandes fresques inspirées : Anthony Quinn dans **La Vingt-cinquième heure** (très beau film sur le traumatisme de la seconde guerre mondiale), Charles Bronson dans **La Bataille de San Sebastian**, Yul Brynner et Henri Fonda dans **Le Serpent**. À cette époque, Verneuil est capable de réunir de prestigieux génériques sur son seul nom, comme dans le melvillien **Clan des siciliens** : Gabin-Delon-Ventura pour la distribution, Ennio Morricone à la musique et Henri Decaë (**Le Samouraï**) à la photo… Excusez du peu ! Enfin, on saluera deux films à part dans le paysage cinématographique français, deux authentiques thrillers de politique-fiction réalisés au tournant des années 70-80 : **I… comme Icare**, qui revenait de manière détournée sur l'assassinat de Kennedy (et qui traumatisa le public de l'époque avec la terrifiante scène du test de soumission à l'autorité) et **Mille milliards de dollars** où Patrick Dewaere campait un journaliste intègre et idéaliste aux prises avec les requins des grands trusts libre-échangistes. De sacrés films comme nos compatriotes n'osent plus en faire !

C'est pour tout cela qu'on aimait Henri Verneuil et que l'on se désespère de ne pas le voir reconnu à sa juste valeur. Ça finira bien par arriver…

…et en attendant, vaya con dios, Achod !

Arnaud BORDAS

FILMOGRAPHIE

- 588 RUE PARADIS, 1992
- MAYRIG, 1991
- LES MORFALOUS, 1984
- MILLE MILLIARDS DE DOLLARDS, 1981
- I… COMME ICARE, 1979
- LE CORPS DE MON ENNEMI, 1976
- PEUR SUR LA VILLE, 1975
- LE SERPENT, 1972
- LE CASSE, 1971
- LE CLAN DES SICILIENS, 1969
- LA BATAILLE DE SAN SEBASTIAN, 1968
- LA VINGT-CINQUIÈME HEURE, 1967
- WEEK-END À ZUYDCOOTE, 1964
- CENT MILLE DOLLARDS AU SOLEIL, 1963
- MÉLODIE EN SOUS-SOL, 1963
- UN SINGE EN HIVER, 1962
- LES LIONS SONT LÂCHÉS, 1961
- LE PRÉSIDENT, 1961
- LA FRANÇAISE ET L'AMOUR, 1960
- L'AFFAIRE D'UNE NUIT, 1960
- LA VACHE ET LE PRISONNIER, 1959
- LE GRAND CHEF, 1959
- MAXIME, 1958
- SOIS BELLE ET TAIS-TOI, 1958
- UNE MANCHE ET LA BELLE, 1957
- PARIS, PALACE HOTEL, 1956
- DES GENS SANS IMPORTANCE, 1955
- LES AMANTS DU TAGE, 1955
- LE MOUTON À CINQ PATTES, 1954
- L'ENNEMI PUBLIC N° 1, 1953
- CARNAVAL, 1953
- LE BOULANGER DE VALORGUE, 1952
- BRELAN D'AS, 1952
- LE FRUIT DÉFENDU, 1952
- LA TABLE AUX CREVÉS, 1952

OCEAN'S ELEVEN
DE STEVEN SODERBERGH

CASINO ROYAL !

FILM DE CASSE RÉUSSI DE BOUT EN BOUT, OCEAN'S ELEVEN EST D'AUTANT PLUS ENTHOUSIASMANT QU'ON ATTENDAIT PAS UN TEL FILM (À LA FOIS COOL ET MAÎTRISÉ) DE LA PART DE STEVEN SODERBERGH. APRÈS UN TRAFFIC UN PEU MOU DU GENOU, C'EST UN SODERBERGH FRANC DU COLLIER QUI NOUS REVIENT. LA CLASSE !

Ci-dessus :
Danny Ocean (George Clooney) et Linus Caldwell (Matt Damon) synchros pour faire sauter la banque.

Danny Ocean vient tout juste de sortir de taule qu'il décide de remettre ça. Son plan : réunir une équipe de onze gars prêts à tout pour cambrioler en une nuit les trois plus grands casinos de Las Vegas. Son but : regagner les faveurs de son ex-femme Tess en ridiculisant son nouvel amant, Terry Benedict, qui n'est autre que le tout puissant patron des trois casinos en question.
L'Inconnu de Las Vegas, réalisé par Lewis Milestone en 1959, fut entièrement conçu à l'époque pour servir la soupe à l'équipe du Rat Pack (Frank Sinatra, Dean Martin, Sammy Davis Jr, Peter Lawford et Joey Bishop). C'est le producteur Jerry Weintraub qui a l'idée d'en faire un remake. Ayant bien connu Sinatra, et ayant débuté dans le milieu du chobize, Weintraub a depuis fait sa carrière dans le cinéma, produisant **Karaté Kid**, **Chapeau melon et bottes de cuir** mais aussi le **Cruising** de Friedkin. Dans l'idée de faire d'**Ocean's Eleven** un projet à la fois « bankable » et artistiquement viable, il contacte Steven Soderbergh.
Soderbergh qui, pendant des années, motivé par sa Palme d'Or cannoise, s'est appliqué à enchaîner plusieurs films aussi soporifiques que prétendument expérimentaux, atteignant en cela les limites du supportable avec le chiantissime **Schizopolis**. Si **Hors d'atteinte** semblait à l'époque inadapté aux prétentions du monsieur, le film s'est vite transformé en un jouissif croisement de polar existentialiste et d'« exploitation movie » à la sauce seventies. Depuis, Soderbergh semble avoir pris conscience que sa voie est là mais on sent bien que le bonhomme continue de se poser des questions sur le chemin à suivre, et la suite de son œuvre témoigne constamment de cette schizophrénie. **L'Anglais** paraissait revenir vers l'exercice de style trop démonstratif pour être honnête et **Erin Brokovich** symbolisait le parfait film à oscars (« performance » de star, sujet civique...). **Traffic**, lui, était une œuvre-manifeste, synthèse parfaite des deux précédents, et finalement grand film flasque où les poses formelles énervantes de son réalisateur desservaient constamment le sujet à traiter.
Bref, le cas Soderbergh était entendu et le metteur en scène semblait devoir rester l'homme d'un seul film. Et bien non. En effet, **Ocean's Eleven** confirme rapidement ce que laissait espérer la bande-annonce, à savoir un authentique « caper movie » surfant avec classe sur la vague du revival « groovy ». Et pourtant, la partie était loin d'être gagnée. Soderbergh avait manifestement conscience que le film devait s'inscrire dans la veine d'un cinéma formellement classique, où l'enchaînement des plans s'effectuait de manière rythmée et logique. Problème : c'est bien ce cinéma-là qu'apprécie l'auteur de **Traffic**, mais ce n'est pas celui qu'il pratique. Quand il dit « *j'aime qu'un film se fixe un but précis, sans chercher à se faire passer pour ce qu'il n'est pas* », et qu'il affirme son

amour inconsidéré pour **Les Dents de la mer** ou **Piège de cristal**, on est en droit de se demander si c'est bien le même homme qui parle et qui filme. **Ocean's Eleven** entérine donc vraisemblablement un changement de démarche dans la carrière du réalisateur, celui-ci semblant désormais disposé à filmer ce qu'il veut voir et non ce que les autres attendent de lui. Exit donc les filtres trop voyants et les plans tournés caméra à l'épaule « pour faire vrai ». Soderbergh le reconnaît (cf. interview) : il a souffert mais il s'est astreint à éviter toute pédanterie narrative pour mieux se concentrer sur le découpage. En cela, la première qualité de la mise en scène est bien d'être en totale osmose avec le reste du film : classieuse, épurée mais non dénuée d'une certaine nonchalance. À l'image de l'impeccable distribution au sommet de laquelle trône le charisme cool d'un Georges Clooney littéralement transfiguré. Un Clooney aux basques desquelles colle complètement Soderbergh, organisant l'espace entièrement autour de son comédien et déployant les autres acteurs dans son orbite.
Soderbergh a donc réussi son pari. Reste à savoir si **Ocean's Eleven** sera un nouveau départ ou s'il faudra encore attendre trois ou quatre films pour le retrouver au mieux de sa forme. Allez Steven, lâche-toi une bonne fois pour toutes !

Arnaud BORDAS

USA. 2001. RÉAL.: STEVEN SODERBERGH. SCÉN.: TED GRIFFIN. DIR. PHOT.: PETER ANDREWS (ALIAS STEVEN SODERBERGH). MUS.: DAVID HOLMES. PROD.: JERRY WEINTRAUB POUR WARNER BROS. PICTURES, VILLAGE ROADSHOW PICTURES ET NPV ENTERTAINMENT. INT.: GEORGE CLOONEY, BRAD PITT, ANDY GARCIA, JULIA ROBERTS, MATT DAMON... DUR.: 1H57. DIST.: WARNER BROS. PICTURES. SORTIE LE 6 FÉVRIER 2002.

INTERVIEW STEVEN SODERBERGH,

EN POSITION DE FORCE À HOLLYWOOD APRÈS LES CARTONS D'**ERIN BROKOVICH** ET **TRAFFIC**, C'EST UN STEVEN SODERBERGH DÉTENDU ET BAVARD QUE NOUS AVONS RENCONTRÉ. LE BOUGRE PEUT SE RÉJOUIR : **OCEAN'S ELEVEN**, À L'HEURE QU'IL EST, COMPTABILISE PLUS DE 170 MILLIONS DE DOLLARS DE RECETTES SUR LE TERRITOIRE AMÉRICAIN. POURTANT, STEVEN A LE TRIOMPHE MODESTE ET PRÉFÈRE NOUS PARLER DE MISE EN SCÈNE.

Ci-contre :
Steven Soderbergh « in action ».

Photos du haut :
Destins croisés autour d'un casse - Rusty Ryan (Brad Pitt), Danny Ocean (George Clooney), Terry Benedict (Andy Garcia) et Tess Ocean (Julia Roberts).

Pourquoi avoir décidé de faire un remake d'Ocean's Eleven ?
Pour le script avant tout. Quand vous obtenez d'un studio un tel scénario, qui peut vous permettre d'avoir un tel casting et qui vous correspond si bien, vous vous devez de sauter sur l'occasion. C'est très rare qu'un tel scénario résiste aux développements d'un studio. J'ai donc lu le script et j'ai appelé dès le lendemain matin pour dire que je voulais le faire, parce que je sentais que la prochaine personne qui le lirait allait dire oui. Il y a presque deux ans de cela maintenant. Nous n'avions pas encore commencé le tournage de **Traffic** et **Erin Brokowich** n'était même pas terminé.

Connaissiez-vous le film original ?
Je l'ai vu, mais je n'en ai pas gardé de grands souvenirs.

Le premier film fonctionnait beaucoup sur le Rat Pack. Avez-vous décidé de recréer ce groupe, ou au contraire de vous en démarquer ?
Le scénariste, Ted Griffin, avait décidé de passer outre le Rat Pack et j'ai immédiatement pensé que c'était le choix adéquat. Il fallait réinterpréter cette idée du groupe, c'est-à-dire que ce film devait se dérouler dans le même univers, mais sur une planète différente. Je ne voulais en rien nier l'esprit du premier film, mais je voulais tout de même le faire mien.

À l'époque, les gars du Rat Pack étaient un peu les parangons de la cool attitude. Avez-vous recherché le même genre de chose ?
Non, ça aurait été très risqué de se lancer dans ce genre de jeu parce que nous pensions, à juste titre d'ailleurs, que nous n'aurions jamais pu être aussi cool que ces mecs. Ils étaient si spéciaux et c'était une époque très particulière, une époque aujourd'hui révolue. Sur des points assez proches, j'ai tout de même essayé de retrouver l'esprit de classiques des grands studios des années 30 ou 40 ou de certains films d'Howard Hawks.

Le « caper movie » est basé sur de nombreuses règles. Comment avez-vous choisi les règles que vous alliez respecter et celles que vous alliez transgresser ?
Tout d'abord, je ne voulais pas d'un film réaliste. Par exemple, je savais qu'il y aurait une certaine innocence émanant de ces personnages. J'ai très vite su que vu le but recherché, nous devions adopter une approche fantaisiste. **Ocean's Eleven** est un film de fantasy d'une certaine façon et j'ai demandé au scénariste de conserver cette ambiance finalement très proche de la fable. On revient à l'influence qu'ont pu exercer sur le film les classiques produits par les studios dans les années 30 ou 40.

L'une des constantes du « caper movie » est la réunion d'un groupe. Pourriez-vous nous parler de la

Ci-dessus :
La fine équipe - de gauche à droite : George Clooney, Brad Pitt, Matt Damon, Elliott Gould, Don Cheadle.

Photo du haut :
Basher Tarr (Don Cheadle), Yen Mu-Shuu (Shaobo Qin) et Virgil Malloy (Casey Affleck) entourant le cerveau Danny Ocean (George Clooney).

façon dont vous avez filmé leur rencontre et leur réunion ?
Réunir l'équipe est toujours la partie délicate de ces films, parce que vous devez camper les personnages très vite et j'ai pensé, dans ce cas, qu'il n'y avait qu'un seul type d'introduction possible. Nous avons beaucoup travaillé dessus, pour aboutir finalement à ce que vous avez vu. C'était dur parce que la plupart des idées que nous avions se sont avérées être trop complexes, elles ralentissaient trop le film. Nous devions tisser rapidement leurs relations, leur connaissance de la technologie.

Vous avez beaucoup travaillé aussi sur la position des personnages. Danny Ocean est souvent au centre de l'image...
Ce n'est pas vraiment une démarche consciente. Je laisse souvent les personnages trouver leur place eux-mêmes. Il y a plusieurs scènes où les onze personnages sont présents, et pour composer mes plans je disais juste à mes acteurs : *« Voici l'espace que vous devez occuper. Mettez-vous là où vous vous sentez le plus à l'aise »*. Dans la scène où Danny explique comment ils vont entrer dans la pièce, je leur disais juste : *« OK. George sera ici, les autres, placez-vous là comme vous voulez »*. Je vérifiais juste si tout cela me semblait logique. Matt [Damon] se sentait mieux un peu à l'écart, Brad pensait qu'il était bien à côté de Georges, etc. Même chose pour la scène finale auprès de la fontaine, qui était à l'origine très différente : je les ai laissé choisir leur place dans le plan. J'ai juste demandé à Brad de partir le premier, mais tout le reste vient uniquement des acteurs.

Et comment avez-vous réussi à réunir une telle brochette d'acteurs ?
Tout a commencé avec George. Il a lu le script à la même période que moi. Dès que j'ai su que j'allais accepter, je lui ai téléphoné pour lui dire que je savais comment nous allions traiter l'histoire, et il était d'accord avec ma vision du projet. Il a accepté un salaire réduit, avec seulement un pourcentage et a donné l'impulsion pour le reste du casting. De toute façon, si les gens refusaient de fonctionner de cette façon, il ne pouvaient plus être de la partie. Mais ils ont tous accepté, grâce au script.

Parlez-nous du tournage à Las Vegas ?
Grâce à Jerry Weintraub, ce fut très facile de filmer là-bas. Mais cet aspect du tournage m'a inquiété. Déjà parce que je n'aurais jamais choisi d'aller à Las Vegas pour mes vacances. Alors, il a fallu que je me prépare psychologiquement à y travailler pendant six semaines. Mais il s'est avéré que ce fut une très bonne expérience : nous n'avons eu aucun problème et nous pouvions faire ce que bon nous semblait. Je pouvais en effet m'offrir des plans très élaborés, avec toutes ces stars déambulant dans un décor grandiose. Ces conditions idéales de tournage donnent au film un cadre très agréable. Je n'ai pas eu à isoler mes personnages dans des décors étriqués. C'était si agréable que je pense maintenant retourner à Las Vegas en touriste.

Comment définiriez-vous le style du film ?
Le terme exact est glamour. Du vrai, de l'authentique glamour à l'ancienne. Ça provient en premier lieu du casting, ensuite de leurs costumes tirés à quatre épingles et ultra chics, ensuite de la lumière qui les éclaire de façon classieuse. **Ocean's Eleven** appartient à cette catégorie de film qui sublime ses acteurs. En ce sens, c'était un peu l'opposé de **Traffic** sur ce point.

Qu'est-ce que vous préférez ?
Les deux approches ont leur propre attrait, même s'il est beaucoup plus dur de réaliser un film comme **Ocean's Eleven**. Ça demande beaucoup de rigueur et une importante préparation. Dans **Traffic** si une personne rentre dans une pièce et s'assoit, vous la filmez telle quelle avec au mieux un simple panoramique. Dans **Ocean's Eleven**, vous devez être plus dynamique, sans non plus en faire trop. Dans la dernière heure du film, tous les plans sont très liés, chaque chose est conçue pour mener à la suivante. Et comme vous filmez de façon éparpillée, certainement pas chronologique, il faut savoir très tôt ce que vous allez faire. Je ne suis pas habitué à cette façon de travailler.

Vous aimez ça ?
(Long soupir) J'étais forcé d'apprécier ça. La bonne nouvelle c'est que, 80 jours après avoir fini le tournage, le film était monté. D'ailleurs, il n'y a qu'une petite minute de différence entre le premier montage et le film final. Et encore, cette minute est là parce que le studio m'a demandé de rallonger certaines choses qu'il trouvait trop rapide. Mais quand je tournais, je dois bien l'avouer, j'étais un peu paumé.

Quels étaient vos films de chevets pendant le tournage ?
J'avais toujours avec moi les films de David Fincher, de John McTiernan et de Steven Spielberg. Et croyez-moi, chaque nuit j'étudiais plan par plan leurs films. Je tentais de voir comment ils orchestraient et chorégraphiaient leur réalisation des scènes d'action. À mon avis, ces trois réalisateurs sont incroyablement bons dans leur maîtrise de l'espace et du mouvement. Quelle que soit la rapidité de leur montage, vous savez où vous êtes, vous connaissez la géographie des lieux. En tant que spectateur, c'est une chose que j'adore. Mais c'est une façon différente de penser et ce n'est pas celle que j'adopte habituellement. Ce fut un vrai défi pour moi. Si bien qu'après le tournage, je partais me coucher avec une aspirine. En plus je montais de nuit et le week-end, parce que nous savions qu'il y aurait une grève d'acteur et je savais que si je devais retourner des choses, je devais me dépêcher. Nous avons tourné très vite du coup, c'était du vingt heures par jour, pendant vingt jours non stop.

Pensez-vous que cela va changer votre façon de travailler à l'avenir ?
Probablement, oui. Pas sur le film sur lequel je travaille actuellement, mais le suivant mélangera ma vieille façon de travailler et cette nouvelle voie. Peut-être pas autant qu'**Ocean's Eleven** toutefois.

George Clooney est très bon, mais il n'est jamais aussi bon que lorsqu'il travaille avec vous...
Pourquoi dites-vous ça ? Il est excellent dans **Les Rois du désert** ou **O'Brother**. Il est bien meilleur acteur qu'il ne le pense et comme tous ses confrères, il est sensible aux opportunités qu'on lui offre, certes, mais aussi à l'environnement dans lequel il travaille. C'est mon boulot de créer un cadre dans lequel il pourra se sentir en confiance.

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Julien DUPUY

LA CHUTE DU FAUCON NOIR
DE RIDLEY SCOTT

Autopsie d'un massacre

SI RIDLEY SCOTT, AVEC SON DERNIER OPUS, NE REMET PAS EN QUESTION SON STATUT DE « MONSIEUR-JE-DÉCOUPE-MON-FILM-N'IMPORTE-COMMENT », FORCE EST DE CONSTATER QUE **LA CHUTE DU FAUCON NOIR** PRÉSENTE UN CONCEPT ASSEZ INHABITUEL, ET MÊME COUILLU POUR UN BLOCKBUSTER HOLLYWOODIEN. MAIS BON, À L'ÉCRAN, C'EST QUAND MÊME UNE AUTRE PAIRE DE MANCHES.

Ci-dessus :
Les hommes de la Delta-Force évacuent les blessés en catastrophe.

Les deux photos en bas à droite :
Le Ranger Grimes (Ewan McGregor), un rond-de-cuir s'apprêtant à subir le baptême du feu.

Un homme à terre.
Le Sergent Eversmann (Josh Hartnett) tente de gérer la situation comme il le peut.

Avant **Gladiator** et **Hannibal**, Ridley Scott bénéficiait déjà d'une aura prestigieuse quasiment irréversible et ce, quel que soit le **G.I. Jane** qu'il puisse commettre. Mais avec ces deux cartons critiques et commerciaux dans sa besace, le réalisateur se retrouve carrément catapulté maître du monde hollywoodien. Suite à cette situation qui rendrait jaloux le moindre Joel Schumacher au monde, on se demandait bien par quel tour de passe-passe miraculeux l'ami Ridley allait parfaire son statut d'usurpateur. Et voilà donc que le bougre signe pour celui que ses nombreux admirateurs considèrent comme l'Antéchrist : Jerry Bruckheimer. Fascinant vulgarisateur du cinéma représenté par le cinéaste d'**Alien** et **1492 : Christophe Colomb**, le mogul responsable d'**Armageddon** est lui-même venu chercher Ridley Scott pour mettre en boîte cette **Chute du faucon noir** et autant dire que le résultat relève proprement de l'inédit, quelle que soit la manière de l'aborder…

Prenant pour cadre l'attaque américaine à Mogadiscio en Somalie le 3 octobre 1993, **La Chute du faucon noir** relate bel et bien le fiasco de l'ONU, fiasco s'évaluant à la perte de quelques dizaines de soldats sur le champ de bataille. En refusant d'emblée de s'aventurer sur le terrain du film politique, Scott et Bruckheimer tentent de monter un film véritablement humaniste. Là où leur parti pris s'avère particulièrement couillu, c'est que **La Chute du faucon noir** ne s'attarde précisément que sur la bataille en elle-même. Pas de trauma particulier, pas de familles alarmées, pas de rapports télévisuels, rien de tout ça. Après une courte introduction des délicats problèmes géopolitiques (dans la lignée du **Convoi de la peur** de William Friedkin, toutes proportions gardées) encourrus par les forces américaines ainsi qu'une présentation des soldats qui vont partir au combat, le film se lance directement dans le feu de l'action quasiment deux heures durant. Deux longues heures de soldats qui se font salement massacrer la gueule sous le feu nourri des lieutenants du général Mohamed Farrah Aidid.

Évidemment, si l'on prend **La Chute du faucon noir** littéralement comme une production Bruckheimer, il y a de quoi halluciner. Notre homme recourt généralement le plus souvent à une batterie de sentiments « bigger than life » qui n'apparaissent pas ici. Et pour cause, son credo spectaculaire se résumant à une obsession pour la destruction massive occultant (pour des raisons de censure) les pertes humaines, l'accent était mis sur les survivants érigés en héros et sur l'exaltation de la vie. Avec de tels concepts rassembleurs, on peut comprendre l'énorme côte de popularité de ses productions. Le risque est donc ici d'exposer son public (américain tout d'abord, mais aussi mondial) à un terrible constat d'échec vécu de l'intérieur, avec toute la violence physique mais aussi morale qu'il comporte. C'est maintenant la souffrance et le désespoir qui priment. À la lueur des récents événements, on comprendra que ce risque n'est plus une simple hypothèse sur l'échiquier hollywoodien mais bel et bien une réalité, notamment parce que **La Chute du faucon noir** ne flatte jamais la fibre patriotique de son public. Bien évidemment, ce contrepied n'augure d'aucune qualité artistique particulière, tout juste surprend-il. On comprend bien que pour se justifier d'un tel projet à l'allure de « blockbuster de guerre arty », Bruckheimer avait besoin d'une icône de la mise en scène, un nom prestigieux qui évoque celui

Suk-Kyu Han dans Shiri.

Shiri

Enorme blockbuster coréen remarqué à travers plusieurs festivals dans le monde entier, **Shiri** débarque dans les salles françaises en catimini, face au **Seigneur des anneaux**. C'est dire si le distributeur y croit ! Pourtant loin du statut de révélation qu'on veut bien lui accorder, ce film de Je-Kyu Kang méritait mieux. Décrivant, sur le mode de la série B, le conflit perpétuel entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, **Shiri** accumule les séquences d'action barbares, joue de la romance antagoniste entre les protagonistes principaux et nous refait, en bien plus furieux, le **Nikita** de notre Besson national (serait p'têt' temps de le refiler à un autre pays celui-là, non ?). On attend donc du DVD qu'il rende justice à ce pur produit d'exploitation, ce qui devrait se faire sans mal.

S.M.

SWIRI. CORÉE DU SUD. 1999. UN FILM DE JE-KYU KANG. AVEC SUK-KYU HAN, MIN-SIK CHOI, YOO-JIN KIM KANG-HO SONG, DEREK KIM... DUR.: 2H04. DIST.: STEWARD. SORTI LE 19 DÉCEMBRE 2001

Bruce Willis et Billy Bob Thornton dans Bandits.

Bandits

Prototype même du cinéaste centriste maniant les sujets potentiellement explosifs (**Sleepers**, **Des Hommes d'influence**), Barry Levinson est un optimiste contrarié. C'est pourquoi ses films n'arrivent jamais à atteindre l'impact souhaité. De manière logique, ses comédies subissent le même sort, à force de faire le grand écart entre drame humain (Ici Bruce et Billy Bob tombent amoureux de la même Cate) et situations comiques (même exemple). En pilotage automatique, le trio de braqueurs de banques pacifistes arrive pourtant à tirer son épingle du jeu. Ce n'est pas le cas du réalisateur qui chiasse littéralement la photo du grand Dante Spinotti avec quelques plans en DV foireux et sa fâcheuse habitude de tourner autour du pot. Même en tentant de divertir, Barry Levinson fait des films looooonnnngs...

S.M.

USA. 2001. UN FILM DE BARRY LEVINSON. AVEC BRUCE WILLIS, BILLY BOB THORNTON, CATE BLANCHETT, TROY GARITY, BRIAN F. O'BYRNE, STACEY TRAVIS, BOBBY SLAYTON, JANUARY JONES. DUR.: 2H02. DIST.: UFD. SORTI LE 16 JANVIER 2002

Braquages

Pour **Braquages**, David Mamet (scénariste des **Incorruptibles**) souhaitait recréer une ambiance de film noir. Sur le plan photographique, il a donc opté pour une lumière monochromatique. Vous vous en doutez, ce parti pris ne risque pas de susciter à lui seul un énorme engouement. Il faudra pourtant s'en contenter. En petite forme, le cinéaste recycle mécaniquement les règles du polar et du « whodunit » sans jamais retrouver l'inspiration de ses œuvres les plus brillantes, comme **La Prisonnière Espagnole**. Certes, Gene Hackman est magnifique dans son rôle de truand, mais cela ne suffit pas à excuser une intrigue tissée avec de grosses ficelles. Pur exercice de style, sans faute mais sans génie, **Braquages** pêche par manque d'originalité et de personnalité. En s'entourant d'une poignée de fidèles, parmi lesquels son épouse Rebecca Pidgeon, Patti Lupone (qui travaille avec lui depuis 1976) ou encore Jim Frangione, David Mamet a voulu jouer la carte du confort et de la sécurité. Évidemment, ce ne sont pas les meilleurs atouts pour exciter la curiosité, l'intérêt et/ou l'adrénaline du spectateur.

Gene Hackman (au milieu) et ses accolytes dans Braquages.

B.M.

HEIST. USA. 2001. UN FILM DE DAVID MAMET. AVEC GENE HACKMAN, DANNY DE VITO, DELROY LINDO, SAM ROCKWELL, REBECCA PIDGEON, RICKY JAY, ALAN BILZERIAN... DUR.: 1H51. DIST.: WARNER BROS. PICTURES. SORTIE LE 23 JANVIER 2002.

d'un « artiste maverick mais pas trop », le genre capable d'assurer au studio financier un fort potentiel commercial et critique. À ce niveau, le choix de Ridley Scott à la réalisation découle naturellement de ses récentes réflexions sur la violence par l'entremise de **Gladiator** (via les jeux du cirque) et **Hannibal** (via le phénomène du serial killer). On ne devrait pas revenir sur ses deux mastodontes du foutage de gueule filmique érigés en brouettes à Oscars, si ce n'est qu'ils sont bien symptomatiques du problème réel de leur auteur. En effet, affirmer le but recherché au cinéma revient à faire des choix drastiques de découpage qui n'induisent personne en erreur. Le climax d'**Hannibal**, par exemple, jouait-il véritablement d'un second degré ou, au contraire, d'un désir de foutre une trouille malsaine au spectateur ? Impossible de le calculer et dans les deux cas, le résultat s'avère forcément catastrophique. Dans **La Chute du faucon noir**, la veine humaniste du producteur ressort notamment grâce à la musique pompière de l'omniprésent Hans Zimmer mais jamais dans la volonté du réalisateur, plus décidé que jamais à filmer ses personnages comme de la chair à canon. Loin de livrer cependant un produit clinique, Scott consent à quelques efforts en termes de rendu spectaculaire car, tout « arty » qu'il prétend être, son film a néanmoins coûté la peau du cul. On sent donc l'influence de Bruckheimer à travers certaines séquences d'interventions mais **La Chute du faucon noir** reste autant dépourvu de rythme interne qu'un **Gladiator** ou un **G.I. Jane**. Fallait pas compter sur une intervention divine non plus... En parvenant à canaliser les défauts filmiques du cinéaste du mieux qu'il peut, Jerry Bruckheimer permet tout de même à Ridley Scott de signer son meilleur film en 15 ans, tout en reniant basiquement ce que lui-même représente pour une génération de spectateurs. Au final, **La Chute du faucon noir** est donc PRESQUE un bon film pour le cinéaste et certainement un mauvais produit pour le producteur. À la fois très impressionnant et très triste...

Stéphane MOISSAKIS

BLACK HAWK DOWN. USA. 2001. RÉAL.: RIDLEY SCOTT. SCÉN.: KEN NOLAN D'APRÈS LE LIVRE DE MARK BOWDEN. DIR. PHOT.: SLAWOMIR IDZIAK. MUS.: HANS ZIMMER. PROD.: JERRY BRUCKHEIMER ET RIDLEY SCOTT POUR REVOLUTION STUDIOS/JERRY BRUCKHEIMER FILMS/SCOTT FREE. INT.: JOSH HARTNETT, EWAN MCGREGOR, TOM SIZEMORE, ERIC BANA, WILLIAM FICHTNER, EWEN BREMNER, SAM SHEPARD, JASON ISAACS... DUR.: 2H24. DIST.: COLUMBIA. SORTIE LE 20 FÉVRIER 2002.

par Rafik DJOUMI

LE RETOUR DE LA REVANCHE DE MAD IN FRANCE, AVEC AU PROGRAMME CE MOIS-CI LE PREMIER COURT-MÉTRAGE DU FOURMILLANT BERNARD WERBER, ALIAS MISTER FRENCH BEST-SELLER...

LA REINE DE NACRE

DE BERNARD WERBER ET SÉBASTIEN DROUIN

Ci-dessus, de gauche à droite : les acteurs filmés devant un fond neutre / La colorimétrie du plan est modifiée pour faciliter l'effacement du fond neutre (comme le bleu, le vert est une couleur que l'ordinateur va repérer facilement) / Une des tours de l'échiquier est modélisée en synthèse 3D / Enfin, les comédiens sont incrustés sur l'image numérique.

Quand le recordman français des ventes de livres de SF rencontre un directeur d'effets spéciaux du plus haut niveau, cela donne une partie d'échecs grandeur nature, des cavaliers mis en joue par des tours de 100 mètres, des demoiselles en détresse, des échiquiers géants et des clins d'œil à l'univers absurde mais logique des ***Chapeau melon et bottes de cuir***. Vous avez dit étrange ?

Bernard Werber : Tout petit dans le ventre de ma mère, je souhaitais déjà faire du cinéma, mais je n'avais pas les outils. J'ai fait des études scientifiques, suivies d'une école de scénariste. Au départ, *Les Fourmis*, je voulais en faire un film. Comme le milieu du cinéma est beaucoup plus fermé que celui de la littérature, il m'a été plus facile de vendre cette histoire à un éditeur, le budget pour lancer un bouquin étant environ 100 fois moindre que pour un film. Pour chaque roman, j'avais au départ l'idée d'en faire un film, et aucun ne l'est devenu. *Les Fourmis*, je voulais l'adapter dans un mélange de synthèse et de prises de vues réelles. Annaud, Besson, Jeunet avaient été contactés et pensaient que c'était un projet trop compliqué. Je regrette beaucoup que personne en Europe n'ait eu le courage de se lancer dans cette entreprise. Mon drame, bien sûr, ça a été les négociations avec les américains qui n'ont pas abouti. Et un beau jour je tombe sur la production de Spielberg, **Fourmiz**, qui reprenait plusieurs éléments et scènes de mon bouquin. Mais bon... C'est pot de terre contre pot de fer, et je ne voulais pas m'engager dans un procès sans fin. Je préfère monter mes projets plutôt que d'essayer de détruire ceux des autres. D'ailleurs, je compte toujours le faire, en l'orientant vers un concept à la **Phase IV** (le classique de Saul Bass - 1974 - NDR), sans être pris par le temps et le désir de court-circuiter la concurrence. Bref, après cet épisode, j'en avais marre. Et un beau jour, à Cognac, j'ai rencontré le producteur Francis Dore qui voulait travailler avec moi. J'ai accepté en lui faisant promettre qu'on irait jusqu'au bout. J'avais donc cette idée de **La Reine de nacre**, entièrement basé sur la musique de Grieg, *I Dovregubbens Hall*, l'air que chantait Peter Lorre dans **M le Maudit**. Il y avait donc à la fois l'idée du crescendo et des choses qui s'ajoutent progressivement pour mener à la folie. On y trouve des influences de Lewis Carroll, de Philip K. Dick, de la série des ***Chapeau melon***, de **Brazil**. Le thème principal en est les échecs, et les histoires de Carroll étaient basées sur des structures logiques. Le concept en est très basique : **La Reine de nacre** est la pièce d'échec qui manipule à distance les autres pions, mais elle fait elle-même partie du jeu. Donc là, on vit dans un univers illusoire, avec des gens qui nous manipulent, une dimension de jeu avec peut-être encore une autre par-dessus. Francis m'a présenté Sébastien Drouin, qui a un peu plus de bouteille que moi, et dont j'avais vu **Dust City**. Comme on avait tout de même 80 plans d'effets spéciaux pour 16 minutes, Sébastien nous a conçu un storyboard animé en 3D, avec lequel on a fait un pré-montage. Pour ma première expérience de réalisation, il fallait que tout soit bien préparé. On a mis neuf jours à tout tourner, et la post-production a été gérée par Sébastien. Dans l'ensemble, tout s'est bien passé, à l'exception d'une journée de pluie qui nous a donné un coup de stress. On a dû changer le scénario pour s'adapter à la contrainte météorologique.

Sébastien Drouin : Je suis réalisateur de courts métrages, dont **Dust City**, qui a remporté le Grand Prix à Imagina il y a quatre ans, et **La Place du mort**, un film live, qui a gagné à Cognac l'année dernière. Le reste du temps, je suis superviseur d'effets spéciaux pour la compagnie Buf. J'ai travaillé sur **Batman et Robin**, plusieurs clips et là, je suis sur **Eden**, le nouveau film de Tom Tykwer (**Cours Lola cours**). Au départ, **La Reine de nacre** ne devait être réalisé que par Bernard, mais comme on a trouvé qu'on travaillait bien ensemble, ça s'est transformé en co-réalisation. Quand je suis intervenu, il y avait déjà un scénario. On l'a retravaillé pour le rendre le plus visuel possible. On a fait le découpage ensemble. Bernard, c'est sûr, n'était pas très au parfum des possibilités qu'offrait le numérique. Moi, de mon côté, j'avais déjà à disposition des outils très récents qui n'avaient encore été utilisés sur aucun film. On s'est assez vite réparti la tâche, avec moi à la technique et Bernard avec les acteurs. On voulait quelque chose de coloré. On a tourné en super 16 et le film a entièrement été traité en numérique. Un peu comme pour une pub, on a passé les 210 plans au flame, sachant qu'il y avait donc 80 plans avec de la 3D. On a réutilisé les outils que Buf avait développés pour les scènes d'appartement de **Fight Club**. Tout a été donc numérisé pour travailler les effets, et on a re-shooté à la fin en 35mm. Le budget était de 200 000 francs, mais si on avait facturé les effets à leur prix réel, ça se serait chiffré à quelques millions de francs.

Bernard Werber : Sébastien nous a fait des trucs à la Zemeckis, des plans d'effets qu'on ne calcule même pas. Par exemple, lors d'un mouvement de caméra impossible à obtenir physiquement, il a recréé toute la pièce en 3D, et personne ne remarque le trucage. Il nous a fait des travellings jamais vus à l'intérieur de la tour. Tout ça m'a beaucoup impressionné et amusé. Du coup, sur le clip que j'ai fait ensuite pour Maurane (Pour les âmes et pour les hommes, NDR), je suis retourné à la synthèse. Et je prépare un autre long-métrage, tout en en écrivant le roman (on n'est jamais trop prudent). C'est sûr que quand je vois qu'un Clive Barker arrive à cumuler les deux métiers, je suis un peu jaloux.

Sébastien Drouin : Le succès de certains gros films français de genre va pousser les boîtes d'effets à être plus présentes sur le terrain. Maintenant, il n'y a aucune boîte française capable de gérer 1000 plans à effets spéciaux, comme l'exigerait le projet de Bernard. Les plus grosses ont à peine 50 personnes. Il faudrait toutes les réunir et les bloquer sur deux ans pour y parvenir.

Propos recueillis par Rafik Djoumi

Bernard Werber : http://www.werber.imaginet.fr/sommaire/index.htm
Sébastien Drouin : http://mapage.cybercable.fr/sebastdr/

Vous avez tourné un court-métrage amateur ou semi-amateur avec les moyens du bord, alors envoyez-nous une VHS, un résumé de l'histoire, quelques photos et vos coordonnées (adresse + téléphone).

Mad Movies, Mad in France,
17 rue Rodier, 75009 Paris.

Vous cherchez une équipe technique ou vous voulez proposer vos services dans le cadre du cinéma amateur ? Alors envoyez-nous votre annonce à la même adresse.

VIDEOPOLE

HOME CINÉMA — DVD — PRODUITS DÉRIVÉS

www.video-pole.com

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU

Taille U. 62, poids de 7g, gravé et frappé d'un poinçon de maître certifiant l'authenticité

ANNEAU BRONZE DORÉ
Réf : 9600
59,9 €

549 € 3 601,20 F
ANNEAU OR 18K
Réf : 9601

Taille U. 62, poids 14g, gravé et frappé d'un poinçon de maître certifiant l'authenticité. Série limitée à 500 ex. Livré avec écrin de luxe + certificat.

Statuettes en résine peintes à la main, réalisées au 1/8e, livrées avec une carte de la Terre du Milieu, le nom du personnage et la signature du sculpteur gravés sur socle.

MORIA ORC SWORDSMAN
Réf : 9308
150 € 983,93 F

FRODO BAGGINS
Réf : 9301
135 € 885,54 F

GANDALF THE GREY
Réf : 9304
150 € 983,93 F

LURTZ
Réf : 9307
150 € 983,93 F

T-SHIRT LORD OF THE RINGS
Réf : 9605
T-Shirts noirs, 100% coton, sérigraphie face, taille M ou XL.
20 € 131,19 F

T-SHIRT FRODO BAGGINS
Réf : 9603

CASQUETTE LORD OF THE RINGS
Réf : 9609
15 € 98,39 F

T-SHIRT CAVALIER NOIR
Réf : 9602

Statuettes en résine, peintes à la main, réalisées au 1/8e. Supportes par un socle au laquelle est gravé le nom du personnage ainsi que la signature de l'artiste et l'origine de la sculpture.

69,9 € 458,51 F LE MINIATURE

GANDALF THE GREY
Réf : 9403

URUK HAI SCOUT
Réf : 9407

ORC OVERSEER
Réf : 9406

MORIA ORC SWORDSMAN
Réf : 9405

Casques et boucliers en latex, copies conformes de ceux du film, taille réglable

Figurines en PVC réalisées par la Cinerama.

15 € 98,39 F LA FIGURINE

NOUVEAUTÉS

ALIEN SPAWN II
Réf : 9681

PIRATE SPAWN
Réf : 9682

RAVEN SPAWN
Réf : 9683

WINGS OF REDEMPTION SPAWN
Réf : 9684

SHE SPAWN II
Réf : 9685

SPAWN VII
Réf : 9686

30 € 196,79 F
KENADA ON BIKE
Réf : 14920
17 cm

44 € 288,68 F
JAWS "LES DENTS DE LA MER"
Réf : 17310

39 € 255,82 F
CHUCKY DOLL POUPÉE
Réf : 4802
35 cm

TERMINATOR T800 FIGURINE PVC - TÊTE
Réf : T800-01
17 cm

17 € 111,51 F LA FIGURINE

COP T1000 FIGURINE PVC
Réf : T1000-01
17 cm

Offres non contractuelles - Offres limitées aux stocks disponibles

MAGASIN - 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS - M°PLACE DE CLICHY
OUVERT : LUNDI 14H-21H • DU MARDI AU JEUDI 12H-21H • VENDREDI ET SAMEDI 11H-22H

E PAR CORRESPONDANCE DU LUNDI AU VENDREDI DE 10H A 19H AU 01 42 94 24 78 • + DE 4000 RÉFÉRENCES DISPONIBLES

A RETOURNER A : VIDEOPOLE - 12 BIS, AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS

PRODUITS	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

SON ET PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO ous 2 à 3 jours à réception de votre commande a limite des stocks disponibles). Frais de port : selon OLISSIMO en vigueur, nous contacter pour devis.

Frais de port et d'emballage
SOUS-TOTAL
TOTAL A PAYER

JE JOINS MON REGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE

☐ chèque ☐ mandat cash ☐
☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

FRAIS DE PORT : Dom-Tom, Europe et autres pays nous contacter au : 01 42 94 24 78

NOM : ..... PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
.....
CODE POSTAL : ..... VILLE : .....
TEL : ..... NÉ(E) LE : .....

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

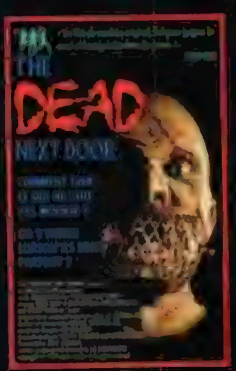
Plongez dans l'univers démentiel de PSYCHOS IN LOVE, un film gore hallucinant qui mêle avec frénésie meurtres sanglants, scènes de cannibalisme, érotisme torride et humour noir décapant !
PSYCHOS IN LOVE est une œuvre définitivement culte qui vous hantera pour des nuits et des nuits à venir...

FANTOM KILER s'annonce comme l'un des événements cinématographiques les plus marquants du nouveau millénaire !
Ce thriller horrifique stylisé et novateur combine avec efficacité l'ambiance baroque des films d'Argento à des scènes d'horreur extrêmes dignes des films les plus pervers de Lucio Fulci.
En raison de nombreuses scènes érotiques explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

L'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma.
En raison de scènes de violences physiques et sexuelles explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

Scènes érotiques extrêmes, meurtres sanglants, viols barbares et nécrophilie sont au programme de ce film décadent bien décidé à vous en mettre plein la vue !
Fortement déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

Réalisé par Olaf Ittenbach (PREMUTOS, THE BURNING MOON), BLACK PAST est une œuvre hyper sanglante destinée à satisfaire les amateurs de gore les plus exigeants.

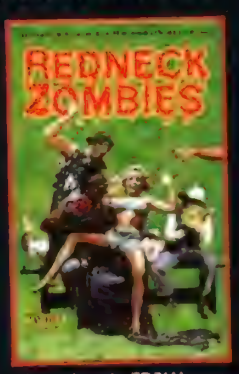


SITE INTERNET http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

Un film TROMA complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorissime !

Le film gore le plus délirant que l'on ait vu depuis BAD TASTE et BRAIN DEAD !

"Un étalage de sang et de viande rouge qui risque de vous causer des nausées."
- L'Ecran Fantastique



"Tout l'esprit TROMA rassemblé dans un seul film. Indispensable au néophyte."
- Mad Movies

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

❑ PSYCHO SISTERS ❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ GENERATION aX ❑ THE NECRO FILES ❑ PREMUTOS
❑ INFANTRY OF DOOM ❑ DECAMPITATED ❑ BACK FROM THE DEAD ❑ THE BURNING MOON ❑ REDNECK ZOMBIES
❑ SCRAPBOOK ❑ ANGEL OF DEATH ❑ BLACK PAST ❑ PSYCHOS IN LOVE ❑ FANTOM KILER

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 27

MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

BLUE TORNADO

1988. RÉAL.: TONY B. DOBB (ANTONIO BIDO). SCÉN.: GINO CAPONE ET ANTONIO BIDO. INT.: DIRK BENEDICT, DAVID WARNER, PATSY KENSIT, TED MCGINLEY, CHRIS AHRENS. PROD.: VIDMARK/CLEMI & TITANUS. ITALIE.

Tony B. Dobb ne serait autre qu'Antonio Bido (**Ombres sanguinaires**, **Terreur sur la lagune**), apparemment soucieux d'américaniser ce produit de consommation courante. La « tornade bleue » en question provient d'une montagne qui pourrait bien cacher les représentants d'une forme de vie extraterrestre tentant de communiquer avec les pilotes de jets passant à sa portée. La belle Patsy Kensit et l'aviateur Dirk Benedict - qui en connaît un bout depuis la série *Galactica* -, enquêtent à leur tour après de mystérieuses disparitions sur le secteur. L'action s'étire et les dialogues font ce qu'il peuvent, mais l'auteur fignole assez bien ses séquences aériennes, évidemment réservées aux seuls amateurs.

BLUE VELVET

1986. RÉAL. ET SCÉN.: DAVID LYNCH. INT.: KYLE MCLACHLAN, ISABELLA ROSSELLINI, DENNIS HOPPER, LAURA DERN, DEAN STOCKWELL. PROD.: FRED CARUSO, DE LAURENTIIS ENTERTAINMENT GROUP INC. DISTR.: AMLF. USA.

Suivant le degré de lecture, **Blue Velvet** dérange, fascine ou bien indiffère. Proche du cinéma expérimental d'**Eraserhead**, le script n'est qu'un alibi pseudo-policier pour découvrir l'envers des choses et la dualité foncière d'un monde dit civilisé. Dès le départ, Lynch joue le contraste et propose deux itinéraires, normalisant avec la blonde Laura Dern, profondément pervers avec

Kyle McLachlan, bien entouré dans Blue Velvet.

la brune Isabella Rossellini… revêtue de velours bleu. Ainsi, deux univers se côtoient et presque jamais ne se mélangent, celui de l'imagerie du soap-opera traditionnel, et l'autre, interlope, des marginaux, pervers sexuels, tortionnaires, dealers et allumés de toute sorte. Photographie, décors, personnages, et jusqu'à la musique, torturée ou bien précieuse, croonerisante, parfois presque liturgique, d'Angelo Badalamenti, tout participe à cette lecture discursive où nous suivons Kyle McLachlan, d'abord témoin naïf, voyeur, victime, puis finalement justicier, comme l'un des rares points d'ancrage entre les deux mondes décrits.
Et à la grande question de savoir si **Blue Velvet** appartient vraiment au genre fantastique (même si le jury du Festival d'Avoriaz lui accorda facilement son Grand Prix en 1987…), il faudrait retenir davantage la forme que le fond. Les ruptures de ton, les répliques étourdissantes (« *ça alors, t'es foutrement suave, Ben !* »), la perversion poisseuse de l'œuvre, jusqu'au profond délire. Mais l'expérience n'est pas facile. Blue Velvet ne vient pas à vous, il importe d'aller à lui. (*M45P.25, M51P.54, M132P.57*).

BLUE YONDER

OU **TIME FLYER**. 1985. RÉAL. ET SCÉN.: MARK ROSMAN. TV. INT.: HUCKLEBERRY FOX, PETER COYOTE, ART CARNEY, MITTY SMITH, GRETCHEN GRANT. PROD.: ANNETTE HANDLEY, SUSAN B. LANDON, ALAN SHAPIRO, WALT DISNEY TV. USA.

Jonathan (Huckleberry Fox) a été élevé dans le respect de son grand-père Max (Peter Coyote), inventeur et ancien héros de l'aviation disparu lors d'une tentative pour battre Charles Lindbergh dans sa traversée de l'Atlantique. Il emprunte une machine à explorer le temps imaginée autrefois par l'aïeul pour se transporter en 1927 et tâcher de prévenir l'accident de façon à changer le cours de l'histoire. Ce téléfilm produit par *Disney* exploite clairement le succès de **Retour vers le Futur** sorti la même année, mêlant, tout comme lui et du mieux possible, science-fiction et comédie familiale.

BLUMEN FUER DEN MANN IM MOND

(**FLOWERS FOR THE MAN IN THE MOON**). 1975. RÉAL.: ROLF LOSANSKY. SCÉN.: IRMGARD SPEITEL, ULRICH SPEITEL, ROLF LOSANSKY. INT.: STEFAN LISEWSKI, ASTRID HEINZ, DIETER FRANKE, SVEN GROTHE, YVONNE DIESSNER. PROD.: DEFA. ALLEMAGNE.

Peu encline aux rêveries stériles, la production science-fictionnelle d'Allemagne de l'Est visait souvent autrefois à endoctriner les masses prolétariennes au moyen d'allégories morales et simplistes en accord avec l'idéologie dominante. Nous suivons ici les pieux efforts du fils d'un exploitant agricole, persuadé de parvenir à cultiver le sol lunaire et rendre ainsi le travail plus agréable aux classes laborieuses (!). Aidé par un astronaute et un savant biologiste, le jeune homme réussit dans son louable projet, pour le bonheur de tous les citoyens et la gloire du régime socialiste. Comme c'est loin, tout ça !

DIE BLUTGRAFIN

2000. RÉAL.: ULRIKE OTTINGER. SCÉN.: ELFRIEDE JELINEK, ULRIKE OTTINGER. INT.: INGRID CAVEN, CHRISTOPH EICHHORN, NINA HAGEN, PETER KERN, UDO KIER. PROD.: VEIT HEIDUSCHKA, ULRIKE OTTINGER, ULRIKE OTTINGER FILMPRODUKTION/WEGA FILM. ALLEMAGNE/AUTRICHE.

La « comtesse sanglante » refait son apparition au cinéma dans le décor baroque d'une Vienne enchanteresse qui avait si bien servi **Le Troisième homme**. Erzebeth Bathory, à laquelle ses sinistres exploits ont valu ce surnom tragique, surgit du passé comme par enchantement, cette fois sous les traits d'Ingrid Caven. L'épouse de Rainer Werner Fassbinder donne au rôle l'aspect intemporel, à la fois lascif et élégant, voire insolent, qu'avait su lui insufler Delphine Seyrig dans **Les Lèvres rouges**. Le rouge est d'ailleurs la dominante de ce film aux couleurs somptueuses, comme il sied à tout film de vampires qui se respecte, selon les déclarations de la réalisatrice… « *Une orgie de rouge, toutes les nuances du rouge - et par-dessus tout, celle du sang !* ». Notons qu'on retrouve, parmi les interprètes, Udo Kier, devenu incontournable (Dracula halluciné dans le film de Paul Morrissey), ainsi que la chanteuse Nina Hagen pour sa première apparition - tellement logique ! - au cinéma d'horreur.

BOARDING HOUSE

VID.: FAMILY HOUSE, PENSION DE FAMILLE. 1982. RÉAL.: JOHN WINTERGATE. SCÉN. (ET MUSIQUE) : JONEMA. INT.: HAWK ADLEY, JOEL RIORDAN, ALEXANDRA DAY, KALASSU KAY, BELMA KORA. PROD.: PETER BAAHLU, COAST FILMS/BLUSTARR. USA.

« *Conseiller ce film à quiconque serait un crime* » tranchait autrefois notre confrère américain *Cinefantastique* dans une critique bien sentie. C'est donc armé d'un certain a priori défavorable que le chroniqueur aborde cette histoire de maison hantée éliminant tour à tour ses pensionnaires. Pour l'heure, un play boy en hérite et imagine de louer les chambres à quelques bimbos perdant leurs effets à chaque panne assez grave de scénario. Pendant ce temps, une énergie psychique hante les lieux sous la forme d'un rouge ectoplasme aux palpitations frénétiques, qui suggère aux locataires des horreurs pas possibles. L'une se pend, l'autre perd sa main dans le broyeur d'évier, une troisième s'arrache les yeux (qui chutent dans la purée !), tandis qu'un cœur s'extraie de la poitrine de son propriétaire bien contrarié… Wintergate, également responsable des effets spéciaux de maquillage, tente des trucs, déforme les couleurs, imagine une belle séquence onirique au cimetière, reprend le face à face mental de **Scanners**, sacrifie même à une bataille inattendue de tartes à la crème, pour nous abandonner bien déçus sur une fin ouverte et aussi vaine que les péripéties précédemment décrites.

BOBBIKINS

1959. RÉAL.: ROBERT DAY. SCÉN.: OSCAR BRODNEY. INT.: MAX BYGRAVES, STEVEN STOCKERS, SHIRLEY JONES, BILLIE WHITELAW, BARBARA SHELLEY. PROD: OSCAR BRODNEY, BOB MCNAUGHT, 20TH CENTURY FOX. GB.

Une comédie britannique à l'argument surréel assez mince, mais à l'interprétation intéressante pour qui s'intéresse au fantastique anglais, avec la présence de Billie Whitelaw, Lionel Jeffries, Rupert Davies, Barbara Shelley, ou encore Michael Ripper, véritable mascotte de la *Hammer Films* à l'époque. Barnaby, artiste de variétés, découvre avec stupeur que son fils de 14 mois, Bobbikins, s'exprime tout à fait couramment. L'enfant devient l'ami, lors de promenades dans un parc, du Chancelier de l'Échiquier, et les renseignements qu'il transmet innocemment à son père permettent à ce dernier de bâtir une fortune. Mais Bobbikins devient peu à peu corrompu par l'argent, et, à mesure qu'il s'en rend compte, le bébé prodige retourne à l'état normal des enfants de son âge.

BOCCATO DI CARDINALE

OU **TENDER FLESH**. 1996. RÉAL. ET SCÉN.: JÉSUS FRANCO. INT.: AMBER NEWMAN, ALDO SAMBRELL, MONIQUE PARENT, LINA ROMAY, ANALIA IVARS. PROD.: KEVIN COLLINS, ONE SHOT PRODUCTIONS. ESPAGNE.

Jésus Franco s'était fait discret au seuil des années 90, mais le voilà qui reprend ses activités fébriles sous la bannière de *One Shot*

Jésus Franco et sa nouvelle égérie, Amber Newman.

Productions, avec **Killer Barbys** et ce **Boccato di Cardinale**, que suivront bientôt **Lust for Frankenstein**, **Marie Cookie and the Killer Tarantula** (retitré depuis **Eight Legs to Love You**), **Vampires Blues**, **Dr. Wong's Virtual Hell**, **Vampire Junction**, **Jess Franco's Incubus**, en attendant le remake de **L'Horrible Dr. Orloff**, en principe avec Malcolm McDowell, mais cette fois produit par *Eurociné*. Une cuvée où le réalisateur ressasse ses vieux démons, n'hésitant pas ici à se citer lui-même à la faveur de séquences inspirées de ses anciens films (et notamment de **La Comtesse perverse**, avec toujours Lina Romay reprenant son arc meurtrier quelques vingt-cinq ans plus tard). La potelée Amber Newman incarne la strip-teaseuse à qui un aréopage d'oisifs lubriques propose pour dix mille dollars de pimenter un week-end sur leur île sauvage. Droguée, lutinée, fouettée, elle finira chassée comme un animal et mise à mort. Franco étale ses fantasmes sous une belle photographie aux éclairages saturés, montre ses personnages décadents, jouisseurs, mais finalement bien tristes, et tape dans le mauvais goût en bon provocateur qu'il est : deux séquences de strip-tease, dont l'une voit l'héroïne manipuler les phallus gigantesques de mannequins du monstre de Frankenstein et de la Momie (qui lui explosent en plein visage !), une scène d'urologie peu ragoûtante, et encore ce lancinant léchage du talon aiguille de Lina Romay par la belle Analia Ivars. Du flou artistique, du voyeurisme intense, des dédoublements d'image, quelques maigres effets spéciaux, une prise de son catastrophique et des scènes érotiques à profusion, plutôt lentes et répétitives. C'est la rentrée scolaire… et Jésus Franco redouble !

BOCCACE 70

1962. RÉAL.: FEDERICO FELLINI, VITTORIO DE SICA, LUCHINO VISCONTI. SCÉN.: CESARE ZAVATTINI, FEDERICO FELLINI, BRUNELLO RONDI, ETC. INT.: PEPPINO DE FILIPPO, ANITA EKBERG, ROMY SCHNEIDER, THOMAS MILIAN, SOPHIA LOREN. PROD.: CARLO PONTI, ANTONIO CERVI. DISTR.: CINEDIS. ITALIE/FRANCE.

Anita Ekberg atteinte de gigantisme.

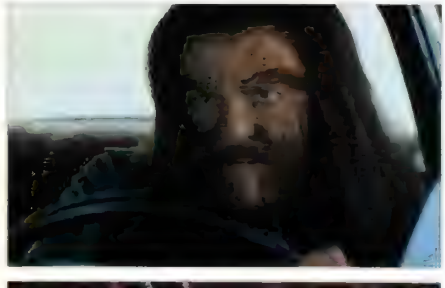
Trois contes légèrement égrillards illustrés par Vittorio de Sica (*La Loterie*), Luchino Visconti (*Le Travail*) et Federico Fellini (*La Tentation du Docteur Antonio*). Dans ce dernier sketch, le très rigoriste docteur Antonio, perturbé par une affiche publicitaire érotique représentant une jeune femme allongée, voit en rêve son modèle gigantesque (Anita Ekberg) le rejoindre pour l'entraîner dans la nuit. On le retrouve au petit matin, le corps scotché à l'affiche, ayant définitivement perdu l'esprit. Cet avant-goût de la mode pour les contes érotiques qui fleuriront dix ans plus tard en Italie, exploite les clichés les plus éculés, les symboles les plus lourdingues (comme la giclée de divers liquides sur les décolletés de ces demoiselles…) pour provoquer le rire et la libido du spectateur pas trop exigeant. On a beau faire, Jean Boccace reste dans l'inconscient collectif plus un écrivain grivois qu'un conteur philosophe, et une adaptation fidèle de son *Decameron* au cinéma reste à entreprendre.

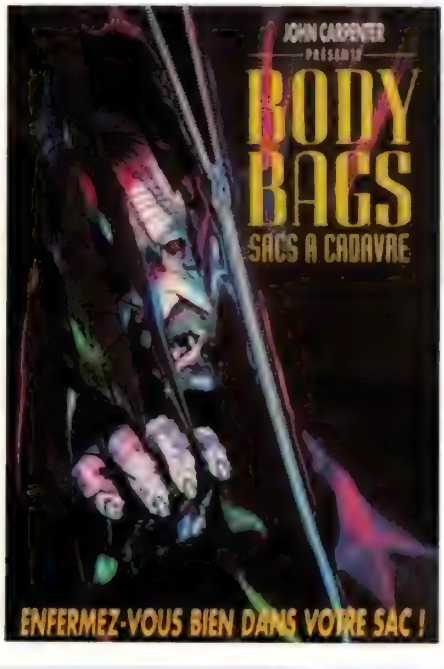
BODY BAGS

1993. RÉAL.: JOHN CARPENTER, TOBE HOOPER, TV. SCÉN.: DAN ANGEL, BILLY BROWN. INT.: JOHN CARPENTER, SHEENA EASTON, MARK HAMILL, STACY KEACH, DAVID WARNER. PROD.: SANDY KING, REPUBLIC/SHOWTIME. USA.

John Carpenter, en gardien de morgue et maître de cérémonie facétieux, décrit ses cadavres pensionnaires et s'attarde sur trois individus mals en point, victimes de mort non naturelle, héros chacun d'un des trois sketches du film. Si *The Gas Station* se contente de reprendre la légende urbaine du tueur maniaque indestructible, *Hair* surprend avec un Stacy Keach obsédé par sa calvitie, qui se fait greffer des cheveux revendiquant leur indépendance sous la forme de minuscules vers extraterrestres. Le troisième volet, *Eye*, signé Tobe Hooper, emprunte le thème des **Mains d'Orlac**, mais rapporté cette fois à l'œil de Mark Hamill, remplacé après un accident par celui d'un tueur en série. Produit par la chaîne câblée *Showtime*, **Body Bags** laissait présager d'une série à la *Tales from the Crypt*, dont il reprend le caractère à la fois macabre et burlesque, mais le projet devait tourner court. S'il ne révolutionne pas le genre par son originalité, il n'en reste pas moins distractif, ne serait-ce que par ses quelques séquences gore efficaces et le nombre impressionnant des vedettes invitées sur le plateau : John Agar, Twiggy, Sam Raimi, Wes Craven, Roger Corman, Robert Carradine, Charles Napier, Deborah Harry, le maquilleur Greg Nicotero et d'autres encore… (*M89P.29*).

Stacy Keach ne manque pas d'"Hair".





THE BODY BENEATH

1970. RÉAL. ET SCÉN.: ANDY MILLIGAN. INT.: GAVIN REED, SUSAN HEARD, EMMA JONES, BERWICK KALER, RICHMOND ROSS. PROD.: ANDY MILLIGAN, CINEMEDIA FILMS. USA.

Un pas de plus dans l'univers étrange d'Andy Milligan, factotum polyvalent de cette geste vampirique encore une fois tournée à l'économie. Le bon révérend Ford, chef d'une confrérie de vampires ringards, mobilise la résidence d'un couple fortuné afin d'en soutirer le sang nécessaire à leur survie. Assisté d'un bossu sentimental, de trois maîtresses au maquillage verdâtre et d'une compagne soumise, il bavarde beaucoup sans avoir jamais grand chose à dire, ce qui nous vaut des scènes de dialogues interminables entre les personnages, que Milligan cadre au plus près, serrés les uns contre les autres. Question rigolade, maigre bilan : une vague saynette érotique au début, deux aiguilles dans les yeux d'une nymphette, une bacchanale païenne aux images superposées où l'on ne voit à peu près rien, le tout noyé d'éclairages outrageusement colorés, comme pour mieux rappeler Corman et son **Masque de la Mort Rouge**. Au rayon des références audacieuses, Andy ne se refuse d'ailleurs rien, qui nous sort un « *We never drink… wine at this time of day* », sussuré par le brave révérend vampire, se prenant cette fois pour le Bela Lugosi du **Dracula** de Tod Browning. Prétentieux, avec ça !

BODY CHEMISTRY

OU **AFTERIMAGE**. 1990. RÉAL.: KRISTINE PETERSON. SCÉN.: JACKSON BARR. INT.: MARC SINGER, LISA PESCIA, MARY CROSBY, DAVID KAGEN, H. BRADLEY BARNESON. PROD.: ALIDA CAMP. USA.

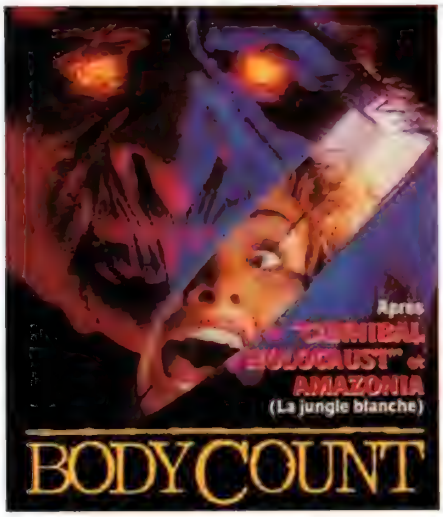
Clone de **Fatal Attraction**. Un chercheur en butte aux assiduités de plus en plus obsessionnelles d'une de ses collègues tente de résoudre son problème sans compromettre son mariage. Rien de nouveau donc, mais le film reste intéressant grâce aux idées de mise en scène de sa réalisatrice, Kristine Peterson, (son **Deadly Dreams** tourné en 1988 s'appelle en vidéo **Rêves sanglants**), et surtout à l'interprétation exceptionnelle de Lisa Pescia, impressionnante en mante religieuse, comme l'était Jessica Walters dans le **Un Frisson dans la Nuit** signé par Clint Eastwood.

BODY COUNT

CAMPING DEL TERRORE. 1986. RÉAL.: RUGGERO DEODATO. SCÉN.: ALEX CAPONE, DAVID PARKER JR., SHEILA GOLDBERG, LUCA D'ALISERA. INT.: BRUCE PENHALL, DAVID HESS, CHARLES NAPIER, MIMSY FARMER, NANCY BRILLI. PROD.: ALESSANDRO FRACASSI, RACING PICTURES. ITALIE.

Une belle tentative d'imiter les slashers américains de l'époque, avec son quota de meurtres à

Arme blanche et tueur en série.



l'arme blanche, de boutades extra-fortes (« *tu les préfères grosses ou petites ?* » s'inquiète un personnage auprès d'une blondinette occupée à mordiller le bout d'une saucisse…), de scènes érotiques et de fausses pistes sur l'identité du coupable. Trois couples de jeunes passent ainsi un week-end dans un camping désaffecté où quinze ans plus tôt une série de meurtres sauvages ensanglantait la région. À peine les valises à terre, l'hécatombe reprend, causée, croit-on, par le « Chaman », un esprit de la nature issue des légendes indiennes. Deodato cadre à l'efficace sur la musique complice de Claudio Simonetti, espérant compenser par l'image les banalités d'un script largement prévisible, à l'exception de quelques invraisemblances soulignant l'ambiguïté de certains personnages. Aux côtés d'une jeune figuration transparente, se profilent en effet les carrures de vieux routiers du genre comme David Hess, Mimsy Farmer, Ivan Rassimov, John Steiner et encore Charles Napier, plus monolithique et inquiétant qu'à l'ordinaire. De quoi meubler les temps morts jusqu'à un final freudien en diable où, en principe, le commun des mortels a déjà reconnu l'auteur des meurtres dissimulé sous sa grotesque défroque. Belle idée pourtant : une dernière image ramène l'hypothèse du Chaman assassin, toujours actif après ses quinze années de retraite. (*M48P.30*).

THE BODY DISAPPEARS

1940. RÉAL.: ROSS LEDERMAN. SCÉN.: ERNA LAZERUS, SCOTT DARLING. INT.: JEFFREY LYNN, JANE WYMAN, NATALIE SCHAEFER, EDWARD EVERETT HORTON, WILLIE BEST . PROD.: BRYAN FOY, WARNER BROS. USA.

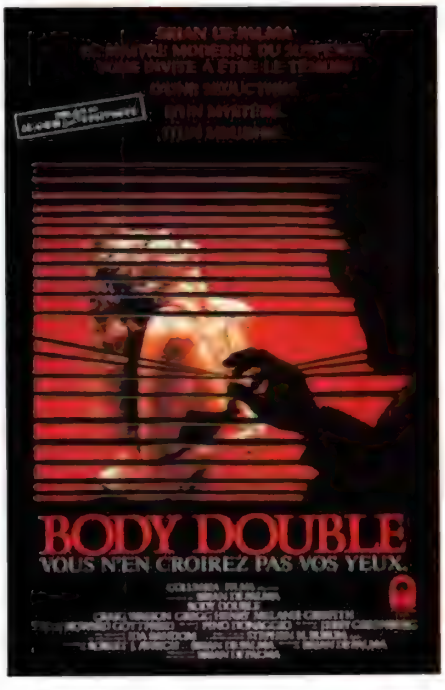
Comédie sur le thème de l'invisibilité. Le professeur Shotesbury met au point un sérum en principe capable de réanimer les défunts, mais dont les effets pervers rendent la moitié du casting translucide, entraînant de ce fait une série de gags censément irrésistibles. Dans le rôle de la fille du savant, on reconnaît Jane Wyman, alors l'épouse d'un certain Ronald Reagan.

BODY DOUBLE

1984. RÉAL.: BRIAN DE PALMA. SCÉN.: ROBERT J. AVRECHT, BRIAN DE PALMA. INT.: CRAIG WASSON, MELANIE GRIFFITH, GREGG HENRY, DEBORAH SHELTON, DENNIS FRANZ. PROD.: BRIAN DE PALMA, COLUMBIA DELPHI PRODUCTIONS. DISTR.: WARNER COLUMBIA FILMS. USA.

Thuriféraire obstiné de l'œuvre d'Alfred Hitchcock, Brian de Palma met les bouchées triples dans cette histoire empruntant aussi bien à **Sueurs froides** (une même recherche du double de la femme aimée, sans oublier la claustrophie remplaçant ici le vertige), Le Crime était presque parfait (déroulement d'un meurtre en direct), et encore Fenêtre sur cour (la presque totalité du film). Tout comme pour son Blow Out se déroulant dans les milieux du cinéma (et chroniqué au précédent numéro), l'auteur cerne un univers qu'il connaît bien, où la manipulation règle le comportement des personnages et entretient le doute du spectateur sur ce qu'il doit comprendre au-delà des images montrées. Réalité travestie, film dans le film, dualité des caractères, flash-back inducteurs, retour à la fiction dans les toutes dernières scènes, « *Vous n'en croirez pas vos yeux !* » arguait la publicité, comme pour bien assumer en exergue l'aspect fabriqué d'un tel produit où le script ne cherche jamais qu'à tromper. Après **Sœurs de sang**, **Pulsions**, **Blow Out** et **Obsession**, **Body Double** ressasse les mêmes fantômes, impose un langage cinématographique aisément identifiable, procède à la manière d'un puzzle, aligne les fantasmes (fétichisme, paranoïa, voyeurisme, pulsions meurtrières, sadisme…), et s'efforce de placer le spectateur au même niveau que les personnages à l'écran. Pour les amateurs, ne pas rater le rôle caméo de la belle Brinke Stevens, une scream queen récidiviste, et surtout l'apparition hallucinante de Barbara Crampton surprise en pleine escalade érotique, son fascinant regard fixé sur l'œil du pauvre amant ainsi cruellement trompé. Stuart Gordon ne devait jamais s'en remettre… et nous pas davantage ! (*M35P.51*).

Du voyeurisme comme un des Beaux-Arts...



THE BODY IS A SHELL

1956. RÉAL.: MERLE S. GOULD. SCÉN. : PETER BALIBUSCH. INT.: PETER BALIBUSCH, PAUL BARRY, ANDRÉ FARNESE, CARLA FARYLL, MERLE S. GOULD, WESLEY LA VIOLETTE, APRIL LYNN. PROD.: MERLE S. GOULD. USA.

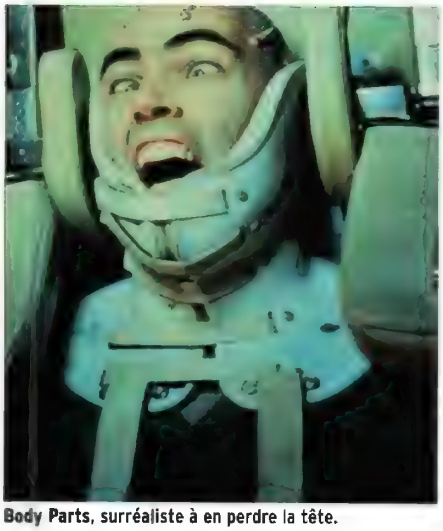
Encore un de ces films systématiquement ignorés par les ouvrages dits « de référence »… Il est vrai que son réalisateur semble un spécialiste de la chose, car n'ayant apparemment commis que trois œuvres, chacune d'elle connut le même sort. La palme revenant quand même à **The Dead Talk Back**, produit en 1957 mais jamais sorti nulle part, qui ne fut exhumé qu'en 1993, et ceci grâce à la vidéo ! **The Body Is a Shell**, tourné en noir et blanc, est une curiosité : le héros, Paul Jackson, a pris l'habitude de toujours emmener dans ses déplacements la totalité de ses avoirs, liquide ou actions. Lorsqu'il meurt, victime d'un accident de voiture, sa veuve, Sue, est à la fois submergée par le chagrin et réduite à la misère. Dans le monde des esprits, Paul rencontre son ange gardien, un poltergeist et d'autres créatures de l'au-delà ; tandis que, sur Terre, Sue consulte un voyant en prise directe avec l'autre monde…

BODY MELT

VID.: **BODY TRASH**. 1993. RÉAL.: PHILIP BROPHY. SCÉN.: PHILIP BROPHY ET ROD BISHOP. INT.: GERARD KENNEDY, REGINA GAIGALAS, ANDREW DADDO, VINCE GIL, BRETT CLIMO. PROD.: ROD BISHOP, DANIEL SCHARF, BEYOND FILM. AUSTRALIE.

Délire australien tenant à la fois de **Braindead** et de Society, Body Melt fustige le culte du beau et du bien paraître en tant que nouvelle valeur de nos sociétés contemporaines, pour mieux nous plonger aussitôt après dans l'horreur de la chair en pleine mutation. Le prétexte narratif ne s'embarrasse pas de nuances : un chercheur découvre une vitamine de synthèse capable de régénérer les corps et améliorer le physique de ses patients (la fumeuse technique du « new you »), mais les effets secondaires vont s'avérer des plus redoutables. Les séquences s'enchaînent dans le plus parfait désordre, comme si l'on recherchait davantage la surenchère des gags horrifiques que l'élaboration d'un script cohérent. « *Cinquante effets spéciaux de maquillage* » annoncent d'ailleurs fièrement Philip Brophy, scénariste/réalisateur/compositeur et Bob McCarron, responsable des trucages. Une performance en effet, mais à ce titre, **Body Melt** reste ce qu'il est : une plaisanterie jouissive et parfois surprenante, hélas sitôt vue, sitôt oubliée. (*M88P.32, M98P.54*).

Body Melt, la chair en pleine mutation.

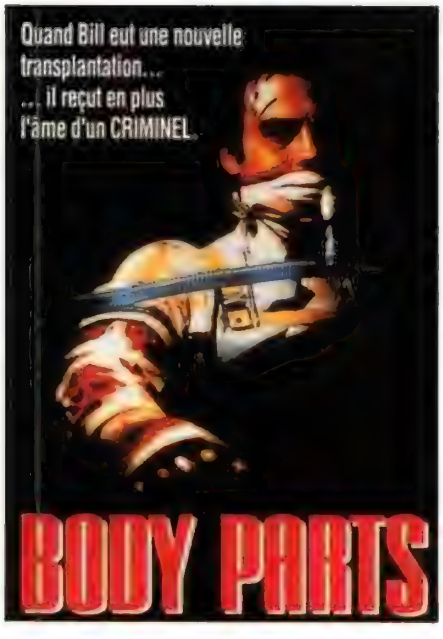


Body Parts, surréaliste à en perdre la tête.

BODY PARTS

1991. RÉAL.: ERIC RED. SCÉN.: ERIC RED, NORMAN SNIDER. INT.: JEFF FAHEY, LINDSAY DUNCAN, BRAD DOURIF, PETER MURNIK, ZAKES MOKOE. PROD.: FRANK MANCUSO JR., PARAMOUNT. USA.

Une comédie d'humour noir sur le thème maintes fois visité des **Mains d'Orlac**. Jeff Fahey reçoit le bras droit d'un criminel exécuté après la perte du sien dans un accident. Aussitôt, de mauvais rêves l'assaillent et des idées de meurtres lui traversent l'esprit. La situation s'aggrave pourtant quand il s'aperçoit qu'un peintre a récupéré l'autre bras, ce qui l'a depuis rendu génial, tandis qu'un troisième receveur utilise les deux jambes du même assassin. Eric Red semble nous la jouer classique dans la première partie, mais c'est pour mieux disjoncter à la seconde, plus proche de **Mort sur le Grill** (la délirante course de voitures dans la ville…) ou des excès graphiques de **Re-Animator 2**. En effet, le donneur exécuté, sa tête greffée sur un autre corps, s'ingénie tout simplement à récupérer ses pièces anatomiques pour se reconstituer lui-même. Comme moyen d'évasion, il fallait y penser… (*M79P.54*).



BODY PUZZLE

1992. RÉAL.: LAMBERTO BAVA. SCÉN.: BRUCE MARTIN. INT.: TOMAS ARANA, FRANÇOIS MONTAGUT, GIANNI GARKO, JOANNA PACULA, ERIKA BLANC. PROD.: TRIBORO/A.P.A.C. ITALIE.

Résurgence tardive du giallo, agrémentée du script de **Body Parts** pour l'élément strictement « puzzle » du sujet. Un tueur dont nous croyons connaître l'identité dès l'ouverture s'ingénie en effet à supprimer les personnes ayant reçu des organes prélevés sur le mari décédé de la belle Tracy (Joanna Pacula), laquelle vient aussi de perdre son frère… y'a des jours comme ça ! Le tueur, sadique mais mélomane, qui exécute ses victimes au son d'*Une Nuit sur le Mont Chauve* (idée reprise de Bit & Pieces, titré en vidéo Puzzle sanglant) s'empresse ensuite d'expédier les morceaux humains à l'épouse effrayée pour une vengeance expliquée en détail à la dernière séquence. Lamberto Bava, qui se prend nettement pour son père Mario, entretient le suspense, accumule les références, use de private-jokes (le portrait de Lamberto figure parmi les suspects au bureau de police, un autre personnage se nomme Mario Fulci !), et s'offre un casting de choix, épaulé par de vieilles connaissances de l'âge d'or italien, telles que Giovanni Lombardo Radice (souvent caché sous le pseudo de John Morgen), Erika Blanc, ou encore Gianni Garko (infatigable pistolero fréquentant à l'occasion les coulisses du Fantastique). (*M88P.54*).

THE BODY SHOP

OU **DOCTOR GORE**. 1971. RÉAL. ET SCÉN.: J.G. PATTERSON. INT.: DON BRANDON, ROY MEHAFFEY, JERRY KEARNS, JENNY DRIGGERS, CANDY FURR, NITA PATTERSON. PROD.: METROLINA CORP. USA.

J.G. Patterson, par ailleurs illusionniste sous le nom de Don Brandon, admire Herschell Gordon Lewis et lui rend hommage dans ce The Body Shop, parfois titré Dr. Gore. Le Dr. Brandon (Patterson lui-même, qui écrit, produit et réalise en plus les effets spéciaux) imagine de se fabriquer une femme idéale après l'accident de son épouse. Assisté d'un bossu évoquant le Fritz des Frankenstein de l'Universal, il prélève diverses pièces anatomiques sur de belles demoiselles et croit avoir conçu l'être parfait quand il s'aperçoit que sa créature est nympho comme une bête (« *Une femme doit être aimée, voulez-vous m'aimer ?* » demande-t-elle gentiment à tous les mâles de passage, ce qui part en effet d'un bon sentiment !). Quelques tentatives gore aux maigres trucages, un soupçon de romantisme appuyé par une musique mélo alternent avec un humour à froid façon **Blood Feast**. À réserver de préférence aux cinéphiles avertis…

BODY SNATCHERS

BODY SNATCHERS : THE NEW INVASION. 1992. RÉAL.: ABEL FERRARA. SCÉN.: STUART GORDON, DENNIS PAOLI, NICHOLAS ST JOHN. INT.: TERRY KINNEY, REILLY MURPHY, BILLY WIRTH, MEG TILLY, CHRISTINE ELISE. PROD.: ROBERT H. SOLO, MICHAEL JAFFE. DISTR.: WARNER BROS. USA.

Un film de série en pleine sélection officielle du Festival de Cannes, en 1993, personne ne s'y attendait, pas plus que le choix d'Abel Ferrara aux manettes d'un simple remake, comme pour mieux le faire renoncer à sa personnalité si particulière. Après L'Invasion des profanateurs, de Philip Kaufman (1978), Body Snatchers reprend le thème d'Invasion of the Body Snatchers réalisé par Don Siegel, en 1956. Une belle métaphore à l'époque sur les systèmes collectivistes assimilés à une quasi-vie végétale. On retrouve la même plaidoirie pour une vie communautaire aux réflexes de moutons de Panurge, illustrée par des images choc, comme cette séance de dessin à l'école du village où, sollicité par la maîtresse, chaque enfant déjà possédé brandit le même travail, une peinture torturée, barbouillée d'un rouge maladif. Là encore, les voleurs de corps se veulent apaisants, prêchant l'abandon total de l'auto-détermination individuelle : « *Toute cette colère, tout ce trouble, il faut s'en débarrasser. Nous serons ensemble, nous sommes en osmose* » promettent aux Terriens encore libres les « voleurs de corps extraterrestres ». L'excellence des effets spéciaux ainsi que la beauté de la photographie aident heureusement à oublier que l'on connaît déjà fort bien cette histoire à peine transformée pour l'occasion. (M83P.28).

Body Snatchers, la liberté individuelle échappera-t-elle au collectivisme.

L'HOMME QUI VENAIT

ABOUTISSEMENT PUR ET SIMPLE DU FILM DE SCIENCE-FICTION DIT « ADULTE », LE FILM MÉSESTIMÉ, PUISQU'EN FIN DE COMPTE TRÈS MAL CONNU, DE NICOLAS ROEG AVAIT POURTANT DE QUOI BOUSCULER LES INSTITUTIONS, DÉRANGEANT POUR LA CIRCONSTANCE LES PURISTES DE LA S.F. « ANTI-ROUGE » DES ANNÉES 50, VOIRE IRRITER LES INCONDITIONNELS DE **2001 L'ODYSSÉE DE L'ESPACE**, CE MAGISTRAL CHEF D'ŒUVRE D'UN GENRE ÉMERVEILLANT LES GRANDS ENFANTS QUE NOUS SOMMES TOUS, POSANT ENFIN DES QUESTIONS D'ORDRE PLUS MÉTAPHYSIQUE QUE COSMIQUE.

Newton (David Bowie), seul dans sa tour d'ivoire.

L'Homme qui venait d'ailleurs conte la douloureuse expérience d'un extraterrestre (nom d'emprunt – Thomas Jerome Newton, alias David Bowie) qui débarque sur Terre afin d'en ramener l'eau nécessaire pour la survie de sa planète. Grâce à la technologie avancée dont il bénéficie, Newton s'aide d'Oliver Farnsworth (Buck Henry), un avocat expert en brevets fondamentaux, pour bâtir un empire industriel (la World Enterprise) dont les capitaux vont lui permettre de construire un vaisseau spatial destiné à ramener l'eau. Très vite Newton se retire au Nouveau Mexique et annonce à Farnsworth qu'il ne communiquera plus avec lui que par téléphone. Dans l'hôtel où il loge, Newton fait la connaissance de Mari-Lou (Candy Clark) une employée passablement alcoolique avec laquelle il se lie. Tous deux emménagent près d'un lac dans une maison de rêve. Newton engage Jonathan Bryce (Rip Torn), un ex-professeur de physique qui va l'aider à concevoir un carburant spécial pour le vaisseau. Ce que Newton ne sait pas, c'est que Bryce est au service d'une puissance gouvernementale ayant des vues sur son empire financier. Hanté par les visions de sa planète où sa femme et ses enfants l'attendent et l'attraction terrestre aidant, Newton commence petit à petit à perdre pied et son unique activité se borne à contempler les images que diffusent la télévision américaine, d'autant plus qu'il apprécie fortement l'alcool auquel Mari Lou lui a donné goût. Soupçonneux, Bryce découvre un jour grâce à des photos au rayons X que Newton possède une enveloppe humaine destinée à camoufler son identité extra terrestre. Le jour du lancement du vaisseau spatial, Newton est enlevé et enfermé. Son avocat est assassiné et Mari-Lou est spoliée de la World Enterprise. Les autorités gouvernementales se livrent sur Newton à diverses expériences tendant à prouver qu'il est effectivement un extraterrestre. Quelques années plus tard, les autorités gouvernementales autorisent Mari-Lou à rendre visite à Newton dans l'espoir qu'il puisse dire d'où il vient. Encore des années plus tard, alors que les scientifiques semblent avoir abandonné le lieu de séquestration, Newton sort naturellement de sa chambre-prison et se retrouve libre. Bryce le retrouve par le truchement d'un disque que Newton a dédié à sa femme qui est vraisemblablement morte. Il retrouve Newton à la terrasse d'un café, toujours aussi fortuné mais n'étant désormais que la pâle copie d'un être humain à cause des expériences livrées sur son corps.

UN FILM PEUT EN CACHER UN AUTRE

Pour comprendre l'importance d'un tel film, qui prend aujourd'hui de plus en plus de signification, il faut bien évidemment avouer que Roeg n'a pas traité son film comme

D'AILLEURS

Newton et Bryce (Rip Torn): acolytes pour le meilleur et (surtout) pour le pire.

le genre aurait dû le lui dicter. Et si l'on garde en mémoire que Joseph Losey se défendait d'avoir réalisé avec **Les Damnés** (une superbe production Hammer en noir & blanc avec Oliver Reed) un film de s. f., mais uniquement une parabole politique (ce que son film est aussi), nous pouvons dire que Roeg a sans doute eu les mêmes prétentions, puisqu'en tout état de cause **L'Homme qui venait d'ailleurs** est aussi une dénonciation des pouvoirs politiques doublée d'une surprenante étude sur la perte d'identité. Et si l'on revoit aujourd'hui l'envoûtant **Ne vous retournez pas**, il paraît encore plus évident que ce qui s'applique au film qui nous intéresse s'applique également à ce dernier, c'est-à-dire que le statut de film de genre n'est qu'un déguisement nominatif destiné à faciliter la retranscription des angoisses de Nicolas Roeg. Ainsi la ghost story de **Ne vous retournez pas** devient un voyage morbide au cœur d'une Venise pourrissante.

AU-DELÀ DU FILM DE GENRE

Encore maintenant, **L'Homme qui venait d'ailleurs** surprend par son pari esthétique et narratif. Car **L'Homme qui venait d'ailleurs** est d'avantage un film de chef opérateur qu'un film de genre. Et plus un cours de rhétorique qu'un film à message. Le discours de l'image et la science du montage (que ceux qui veulent enfin une définition correcte du terme « récit fragmenté » prennent la peine de voir ce film) passent au premier plan, laissant une étrange sensation au spectateur. Plus qu'une recherche sur le genre en lui-même, plus qu'une volonté de s'interroger sur ce qui fait un film de science fiction ou pas, Nicolas Roeg détruit les conventions d'un genre pour n'en récupérer que quelques points essentiels : la venue d'un alien sur notre planète, la création d'un vaisseau spatial, la découverte par la science de l'existence d'une entité extraterrestre. Voilà pour les fans du genre. Voici ce qui reste, mais aussi ce qui était à l'origine dans le roman, pour poser les bases d'un film résolument moderne.

EXPÉRIMENTATIONS

Moderne, le film le fut à son époque : les nombreuses scènes de nus sont là pour l'attester. Cette franche volonté de choquer (Newton révélant sa forme d'extraterrestre est resté dans toutes les mémoires) n'est aujourd'hui qu'anecdotique, car moderne, le film l'est autrement. Et pourtant, il faut aussi passer au travers des tenues vestimentaires 70's (le film se passe vraisemblablement entre les années 60 et le début des années 80), des nombreuses scènes portant l'empreinte d'un laisser-aller poétique spécifiquement pictural, que l'on pourrait qualifier pompeusement de recherches esthétisantes (la planète de Newton constituée d'une mer de sable) et d'éléments de science-fiction épurés de toute mégalomanie pseudo high-tech (voire l'intérieur du vaisseau de Newton).
Au contraire. Le côté high-tech du film résiderait plutôt dans le traitement de ses images et dans des choix surprenants en matière de lumière et de technique (l'utilisation du CinémaScope permet à Roeg de jouer et d'aboutir à cette recherche formelle qui ne cesse de l'obséder). Ainsi la photographie parfaite due à Anthony Richmond passant des doux orangers (la première rencontre entre Farnsworth et Newton) aux bleus les plus éclatants (le ciel lors de l'arrivée de Newton dans la petite ville du nouveau Mexique), semble tout autant avoir été travaillée que certaines imperfections du scénario fort adroit de Paul Mayersberg, mais trop désinvolte pour ne pas être sujet à caution. Quant à la recherche plastique dont le film fait l'objet (les feux d'artifices en surimpression annonçant la réussite de Newton dans le monde financier, la séquence du cheval au galop sur *Try to remember* raccordée en fondu enchaîné sur la mer de sable de la planète extraterrestre, sans parler des recherches sonores qui parsèment tout le film), elle aurait tendance à satisfaire les goûts de Roeg plutôt que ceux du cinéphile exigeant, puisqu'il ne s'agit pas dans le cas présent d'un challenge historique

comme ce le fut pour **2001** mais du réflexe typique d'un chef opérateur chevronné voulant à chaque reprise dépasser ses propres limites.

DE L'ÉCRIT À L'IMAGE

L'Homme qui venait d'ailleurs, avant d'être un film tiré d'une œuvre littéraire, est un film tout en images. Autant le roman est lent et désespérément plat, autant le film de Roeg s'embarrasse d'inventions (le montage des images prises sur les téléviseurs de Newton). Autant le roman est linéaire, autant le film de Rœg multiplie les niveaux de lecture, brouille les pistes et casse la narration. Ainsi le film se focalise sur plusieurs grandes périodes la vie de Newton (son arrivée sur Terre, son ascension, sa dérive dans l'alcool, et son emprisonnement) en les reliant par ce que leur emplacement nous suggère. Les étapes importantes du roman telles la dénonciation de Newton par son collaborateur Bryce ou la construction du vaisseau spatial, passent pour superflus.
Car le principal point de fondement du scénario est l'utilisation de formidables ellipses. C'est ainsi que le scénariste et le réalisateur ont cru bon de se libérer de l'emprise de certains passages importants en les réduisant au maximum. L'enlèvement de Newton ou son évasion du centre où il est retenu sont réduits à leur plus simple expression au point d'en friser l'escroquerie scénaristique. Alors que sont étirées toutes les étapes des relations entre Newton et Mari Lou (de leur période seventies riche en inventions à l'incontournable prise de conscience de la liaison ratée qui ne mène nulle part).
Pour les passionnés de littérature, l'intérêt du livre de Walter Tevis se borne à expliquer mollement ce que Mayersberg et Rœg ont liquidé. Partagé entre les idées du roman, l'approche pertinente de Paul Mayersberg et les « poussées mystiques » de Roeg, le scénario final ne retient rien des idées qu'il développe et laisse s'échapper des éléments importants présents lors d'un seul plan. C'est ainsi, entre autres, que l'aspect « technologique » des découvertes de Newton est laissé à l'arrière plan. Pour les autres détails qui parsèment le livre, au spectateur d'en déduire que le tube de comprimés que Bowie utilise au début du film est un élément de sa planète qui risque de le mettre en péril, au spectateur d'approuver le court plan au cours duquel un homme du gouvernement le surprend peu après son atterrissage, et passé les portes de verre de la World Enterprise, au spectateur de comprendre qu'un empire financier a été bâti en quelques minutes.

NE PAS COMBLER LES TROUS

Et tout est traité avec le même ton désinvolte : la trahison de Bryce ainsi que sa liaison avec la puissance antagoniste ne sont exprimées que du bout des lèvres. Ce qui est un comble puisqu'il s'agit du point charnière du film, dont les conséquences seront l'assassinat de l'avocat et la détention de l'alien. Au point où nous en sommes voilà le premier problème posé par **L'Homme qui venait d'ailleurs**. Nous avons affaire à un film au scénario si fortement abrégé de ses points les plus cruciaux qu'il en devient expérimental dans sa narration. Et c'est grâce à ces amarres larguées que **L'Homme qui venait d'ailleurs** ne sera jamais un film politique ou un pensum. Car à présent, ce qui est à la décharge du film va se révéler être le détonateur du style Rœg. Un style irritant, pas toujours maîtrisé, et pourtant qui donne toute sa dimension humaine au film. C'est comme si le fait d'éliminer toutes les phases de l'ascension industrielle de la World Enterprise et du complot gouvernemental contre elle, servait à souligner que tout ce que le film compte d'inutile devient le moteur de l'action, laissant place à l'étude en profondeur de trois personnages liés par un quatrième : l'avocat homosexuel Farnsworth, Bryce le scientifique délateur et Mari-Lou l'amoureuse alcoolique. Mais l'aspect foncièrement original de cette étude de caractères prend place lorsque la complexité des rapports humains (la longue scène d'amour après la révélation de Newton à sa compagne sur sa véritable identité) et financiers (l'empire Newton se désintègre à l'image de son vaisseau spatial qui est détruit par la Nasa) cèdent la place à la complexité de l'évolution temporelle. Et c'est principalement grâce à ce jeu de personnages si humainement décrits que **L'Homme qui venait d'ailleurs** va devenir une saga sur le temps, le temps qui s'écoule, le temps qui dure.

De gauche à droite: dans son inlassable quête d'identité, Newton se heurte au monde des humains et à leurs multiples expériences.

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Le spectateur assiste donc à la métamorphose des protagonistes vieillissants et celle de Newton, et ainsi l'outil cinématographique fait défiler le temps à deux vitesses : accélérée pour les humains, ralentie pour notre extraterrestre. Du coup, le film prend en compte sa propre durée (137 minutes dans sa version intégrale) et s'attache à dessiner précautionneusement chaque ride, chaque bourrelet de peau de ses personnages. Ce nouveau thème du film de Rœg est l'un des points essentiels du film. Jouant avec le temps tant au niveau narratif que physique, **L'Homme qui venait d'ailleurs** aboutira à une conclusion terrible qui verra l'extraterrestre Newton se transformer en un être physiquement humain. Alors que son entourage dépérit à vue d'œil (il faut voir Candy Clark avec son double menton en prothèse et Buck Henry réduit à un misérable vieillard).
Résultante de sa dépendance à l'alcool et des expériences qu'il a subies, et non du temps qui s'écoule, cette transformation (de l'extraterrestre en pseudo-humain) mise en parallèle avec celle de son entourage constitue une des lignes directrices du film. La notion temporelle a pour effet finalement de fluidifier le récit même si aucune date n'est donnée. C'est que le film est chargé à souhait d'éléments de toutes sortes rendant sa vision complexe. Ainsi les rapports entre personnages cohabitent sans pudeur avec les recherches formelles de Rœg. Les nus des corps humains sont montés en parallèle avec les nus extraterrestres, une

chute d'haltères appartenant au compagnon de l'avocat est raccordée avec un homme du gouvernement plongeant dans une piscine. Sans compter certains points tout à fait irritants : la première séquence de Bowie en captivité montre un barman indien venant apporter avec une certaine nonchalance le gin dont il a désormais besoin pour survivre sur notre planète. Bref, autant d'effets de montage, de démarches prétentieuses tentant d'alourdir la course inéluctable du temps. Ainsi le côté esthétisant rejoint le côté parfois laborieux du scénario qui est cependant un réel tour de force. Le roman de Walter Tevis se déroule sur trois années. Le film de Roeg sur à peu près vingt ans ! Ce qui veut dire que nous assistons parallèlement à l'apogée et la chute de Bowie et à l'évolution de son entourage au gré d'une utilisation de l'unité temporelle qui a de quoi laisser perplexe.

LOGIQUE INTERNE

La volonté de rendre elliptiques certains points du scénario (tout comme les multiples travaux apportés à l'image) est nécessaire pour faire prendre au film une direction inenvisageable a priori. Pari réussi puisque Roeg peut être satisfait que son film se lise à plusieurs niveaux. Ainsi nous pouvons zigzaguer à loisir entre tous les éléments qui s'imbriquent pour construire le film : de l'apogée et la chute d'un magna de l'industrie à l'aperçu des quelques vingt années de l'existence de trois personnes liées entre elles par une quatrième,

en passant par une cinglante dénonciation des trusts américains. Mais encore une fois, la possibilité pour le spectateur de choisir son parcours au travers des multiples éléments qui composent le scénario reste tout de même très aléatoire car, Roeg, a toute de même suivi une ligne directrice.
Cette logique est à ce point aboutie qu'il a semblé bon à Roeg de larguer les amarres de la science-fiction traditionnelle pour se rattacher à la cohérence rationaliste. L'humanisation physique de Newton, c'est cela aussi la ligne directrice que Roeg s'obstine à construire. Quant à la cohérence de l'ensemble, elle fait froid dans le dos. En cela l'approche résolument moderne de Roeg a réussi à transformer une banale interrogation philosophique (l'humain est-il humain parce qu'il appartient à notre planète ou bien parce qu'il ressemble physiquement à ses semblables ?) en une œuvre profondément enracinée dans ses implications humaines.

SCIENCE-FICTION EN TROMPE L'ŒIL

Le pouvoir, le sexe et l'alcool voici finalement les trois problématiques auxquelles va être confronté l'extraterrestre. Sans compter le phénomène physique de l'attraction terrestre ! Et c'est au travers de ces trois états que va se remodeler sa personnalité. L'extraterrestre est vaincu finalement par trois constituantes purement terriennes. Et c'est là que **L'Homme qui venait d'ailleurs** quitte définitivement sa sphère science-fictionnelle.
Car désormais la mutation de Newton va s'opérer grâce à ce qui régit en partie notre vie d'être humain. Après le pouvoir (la création de World Entreprise), le sexe (sa relation avec Mari-Lou) et l'alcool (la dernière phase du film) Roeg estime en avoir terminé avec son personnage. De voyage spatial, il n'est en plus question et d'extraterrestre non plus. La lente chute de Newton passe alors par des chemins tortueux nommés trahison et autodestruction. Il devient alors aisé de comprendre en fin de compte que l'argument du film de science-fiction n'est qu'un simulacre. D'où le choix de Roeg de s'appesantir sur des faits dont la conséquence immédiate est d'en étirer son intrigue à un point limite.

UN DÉROUTANT CHEF D'ŒUVRE

La lente progression des événements, dont certains sont presque quasi-inutiles voire absurdes (le Noël de Mari-Lou et de Bryce, la déconcertante partie de ping-pong entre Mari-Lou et Newton, alors qu'il est retenu par les autorités politiques, la chute du boy friend de Buck Henry et de ses haltères provoquée par les gorilles du gouvernement affublés de casques de moto disco) en viendrait presque à nous exaspérer si, à chaque instant, un son (que se soit un bruitage, une musique ou une chanson -le film est en bourré-), une idée toute simple frôlant le génie (le plan subjectif de Newton pénétrant dans la boutique de la vieille femme pour y vendre son alliance, les montages parallèles des aventures amoureuses de Bryce avec ses étudiantes, celles de Newton et de Mari-Lou) ne venaient pas casser cette sorte d'irritation systématique procurée par certains passages du film.
C'est un fait : la grande force de **L'Homme qui venait d'ailleurs** vient d'un maximum de détails qui apportent à la globalité du film une texture de chef d'œuvre irritant. Un peu à la manière de Bowie scrutant à longueurs de journées les tubes cathodiques et les émissions qu'ils diffusent, le spectateur a devant lui un gigantesque puzzle dont les pièces sont disséminées ici et là. Et parfois on se passerait bien de certaines ! Entre les scènes de nus et son côté pop pas toujours à propos (la séquence où Mari-Lou vieillissante retrouve Newton prisonnier des scientifiques et se livre avec lui à une séquence de gun-fight) il est difficile à la première vision du film de ne pas être à la fois enthousiaste et en colère. Et entre les ellipses gênant à première vue la compréhension du récit et la technique si exceptionnelle de l'ensemble, on en vient à chercher le pourquoi de la chose. Et malheureusement **L'Homme qui venait d'ailleurs** fait trop preuve de désinvolture pour permettre une totale adhésion.
Car il faut bien avouer que Roeg se montre moins chiche que désinvolte. Si le ton poétique de son film et le travail sur l'image sont toujours constants tout au long des deux heures et dix sept minutes de projection, Roeg préfère rester les pieds sur terre, insistant avec une étonnante persistance sur de nombreux détails renvoyant à la complexité de nos vies d'êtres humains (complexité probablement inexistante sur la planète de Newton) tels l'homosexualité de Farnsworth ou certains points conflictuels de la relation Newton/Mari-Lou. Ballotté entre les réminiscences de sa planète et sa tentative de résister à l'emprise du déstabilisant comportement humain, Newton devient malgré lui l'acteur d'un drame universel camouflé par la course inexorable du temps. Un acteur perdu dans un univers trop riche pour en comprendre les mécanismes lors d'un simple passage sur Terre.
Dans ce labyrinthe d'images léchées où chaque idée justifierait un seul film, le pouvoir qui est offert au spectateur de se perdre, au même titre que l'extraterrestre Newton, prend finalement le pas sur tous les éléments qui pourraient le rebuter.

Stéphane DERDERIAN

THE MAN WHO FELL TO EARTH. GRANDE-BRETAGNE. 1976. RÉAL.: NICHOLAS ROEG. SCÉN.: PAUL MAYERSBERG D'APRÈS UN ROMAN DE WALTER TAVIS. DIR. PHOT.: ANTHONY B. RICHMOND. MUS.: JOHN PHILLIPS ET STOMU YAMASHTA. PROD.: MICHAEL DEELEY ET BARRY SPIKINGS POUR BRITISH LION FILM CORPORATION. INT.: DAVID BOWIE, RIP TORN, CANDY CLARK, BUCK HENRY, BERNIE CASEY... DUR.: 2H17. SORTIE FRANCE LE 6 JUILLET 1977.

■ Vds lot 85 K7 VHS 650 TTC (cassettes originales, divers genres). Bruno Malitte, 9 rue Duvivier, 58170 Luzy.

■ Rech Starlog 112 et 120, Cult Times 21, TV Zone 51 et 57, Génération Séries 24, Journal de Mickey 1700 à 2150, – différents n° du Journal de Tintin, Picsou Magazine, Pif Gadget *(si tu veux, j'ai des numéros de Pomme d'Api et de J'aime Lire à refourguer...)* et K7 ***Au nom de la loi***, tous en bon état. Pierre-Luc Desforges, 4932 Fabien, Pierrefonds, PQ H8Z-2N6, Canada.

■ Vds DVD **Akira** édition spéciale (zone 2), état neuf, 26 € port compris. Joindre 1 timbre pour réponse. Thomas Lauglé, 17 allée Saint-michel, 33690 Grignols.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Pauvre Craignos Monster ! Faut dire qu'avec une gueule pareille, c'est difficile de succéder à l'affriolante créature du précédent numéro. « Ah mais non ! Pas de discrimination siou plaît ! Laissez-moi faire mes preuves et vous verrez de quoi j'suis capable ! D'ailleurs, je vais faire un stage à l'Actor's Studio, et après, à moi les Oscars, les contrats juteux, les gonzesses, tout ça quoi...» Oui, ben l'essentiel, c'est d'y croire...

Les cinq premiers à nous dire de quel film est issue cette créature forte en latex recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du numéro 138 était **Killer Tongue (La Lengua asesina** - 1996), d'Alberto Sciamma, avec Mindy Clarke (qui faisait très mal sur la photo) et Robert «Freddy» Englund. Beaucoup de bonnes réponses, mais seulement 5 gagnants, à savoir : Alexandre Tchiu, Sébastien Marti, Nicolas Delattre, Richard Tribouilloy et Julien Fleury. Bravo les p'tits gars !

Mad Movies,
Petite Annonces,
17 rue Rodier,
75009 Paris.

■ Rech téléfilms ***Starsky & Hutch***, ***L'Incroyable Hulk*** (vf), ***Hulk revient*** (vf ou vo), deux épisodes de ***L'Homme qui valait 3 milliards*** (« The Bionic Boy » et « Thunderbird Connection »), + la figurine de Steve Austin, les films **Subspecies 1** et **3**, films avec requin tueur, et enfin les B.O. des **Vendredi 13** et de **Les Faucons de la nuit** (Stallone).

■ Achète l'affiche de **Faux-semblants**, et tout sur l'œuvre-maîtresse de Cronenberg. Demandez Thierry au 02 41 87 59 78.

■ Rech grands fans de Carpenter et de Peter Jackson *(ça commence à bien faire ce consensus mou ! Pourquoi y'a jamais des grands fans d'Edouard Molinaro ou de Jacques Doillon qui nous écrivent ?)* pour correspondre et faire des échanges (notamment sur la presse et les passages TV concernant **Ghosts of Mars** et **Lord of the Rings**). Stéphane Pousse, 1 impasse des Tamaris, 13870 Rognonas.

■ Vds DVD **Halloween** de J. Carpenter (opening edition), zone 2, état neuf, vo 5.1 et vf mono, 110 F (16,53 €), port compris. Écrire à Michele (mixborghi@virgilio.it).

■ Vds DVD imports horreur dont **Maniac** (coffret collector) *(bouge pas mon gars, y'a Sylvain qui arrive !)*, **Eaten Alive** (U. Lenzi), **Halloween 2** et **4** (Anchor Bay), **Maniac Cop**, **Dead and Buried** (**Réincarnations**), Hammer films, etc. Vds aussi laserdiscs rares firme Hammer. Appelez Stéphane (le soir) au 06 68 73 30 45 ou au 02 40 69 79 48.

■ Vds affiche 120 x 160 du **Seigneur des anneaux**, Mad Movies 9 à 110, E.F. 1 à 115, Starfix 1 à 80, Impact 1 à 60, + SFX, Monsterworld, Famous Monsters, etc. + affiches anciennes 1941 à 2001. Guillaume Trivin, 1 place Paul Éluard, 38420 Le Versoud.

■ Rech photos de tournage de Valek dans **Vampires** et documents sur le vampirisme, magie rouge et rites hémophages... (fan de romans, genre ceux d'Anne Rice, s'abstenir *(ouais, ça a pas l'air d'être un rigolo, le gars, avec ses rites machinphages...)*). Morgan Le Bail, 35 rue de Rouen, 95420 Maguy en Vexin.

■ Vds livres sur les séries TV ***Des agents très spéciaux*** et ***Chapeau melon et bottes de cuir***. Jean-louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Rech des docs ainsi que des fans du ***Seigneur des anneaux*** et d'Elijah Wood. Rech aussi personnes pouvant me prêter les films de Peter Jackson. Salomé Biver, 7 rue Gilbert Philippe, 41500 Mer.

■ Vds DVD zone 1 : **Poltergeist**, **Top Gun** (90 F). Zone 2 : **Terminator**, **Smoke Tour** (110 F), **L'Incorrigible** (70 F). Rech zone 1 **Maniac** *(jette un oeil un peu plus haut, y'a Stéphane qui t'attend)*, **Halloween**, **Suspiria** + K7 **La Colline a des yeux**, **La Ferme de la terreur**... Sylvain Bes, 33 rue de Masure, 64100 Bayonne. 06 86 90 38 30.

■ Vds VHS originale de **Hellraiser 2** et **4**, **Le Retour des morts-vivants 3**, DVD **Le Fantôme de l'opéra**, **Terreur**, **Tomb Raider**, etc. Rech BO de **Shrek**, **13 Ghosts** *(mais c'est un authentique mélomane qu'on a là !)*, et autres films d'horreur... Sébastien au 06 77 11 82 36.

■ Vds DVD collector de **Texas Chainsaw Massacre** (import US) + K7 **Cannonball** (celui de Bartel), **Chromosome 3** et **Le Syndicat du crime** à 250 F le tout, port compris. Vincent au 06 75 42 11 72.

■ Collectionneur achète magazines Vendredi 13, Toxic, ténèbres, Fangoria, Gorezone ainsi que cartes postales, posters, affiches (gore, horreur, fantastique – tout format). David Lemaire, route de Chôdes 56, 4960 Malmedy, Belgique.

■ Vds Lucasfilm Magazine n°5, 8, 11, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 32, Hors série n°1 *(Ouhla ! Le cours du Lucas est en chute libre !)*. 8 € pièce pour les n°5, 8, 11 et 7 € pour les autres. 23 € le pack 5, 8, 11, 63 € le pack 15 à 32. Vds également comics Cyberforce n°4, Spawn 56, 57, 58, La Planète des singes n°1, cartes Star Wars Widevision, cartes Batman, Jurassic Park, MM n°30, Aliens-Predator, DragonBall Z. Alban au 06 20 16 62 59 ou 04 93 44 08 12.

■ Vds VHS 16 € pièce : **Skinner**, **Le Sadique à la tronçonneuse**, **Cannibal Ferox**, **Les avaleuses** *(c'est cela, oui...)* (J. Franco). 11,43 € pièce : ***Hulk le retour***, **Les Yeux sans visage**, **Urotsukidoji** II, **Vibroboy**. 53,45 € les deux K7 : **Crime à froid** et **Le Triangle du diable**. Joaquim au 02 38 33 15 64.

■ Vds DVD Z1 et Z2 (19,82 €), affiches ciné 1960 à 1995, lot/détail, 650 pièces, Jeux photos, revues (Première, Starfix, EF, CinéNews, MM, Impact, hors-séries, ClapMag) + comics. Liste contre 4 timbres. Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. 01 48 95 38 02 (après 15h00).

■ Collectionneur vds nombreux films rares : **La Marque**, **Le Météore de la nuit**, **Silent Running**, **Soleil vert**, **Le Survivant**, **Les Survivants de l'infini**, **Le Triangle à 4 côtés** *(quelle bande de déconneurs alors ces mathématiciens !)*, **Le Village des damnés**, **Le Choc des mondes**, **Zardoz**, **La Mouche noire**, **La Planète sauvage**, **Fahrenheit 451**, **La Galaxie de la terreur**, etc. Ainsi que séries TV fantastique et SF. Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Rech K7 vidéo **Le Bourreau de Londres** (1965), **Destination Mercure** (Martin Duffy), **Bowery Boys Meets The Monsters**, **Boxing Helena**. Vds ou éch nombreuses K7 vidéo, DVD, magazines français ou américains de cinéma fantastique. Liste sur demande. Jean-Pierre au 01 64 88 02 93.

■ Vds docs **Star Wars** (magazines, figurines...), MM n°23 à 134, SFX, EF, comics (Spawn, Witchblade, Fathom). Frédéric Poudou, 18 rue Marcel Paulet, 30250 Sommières. 04 66 80 98 35.

■ Vds figurines **Star Wars**, import US, et cherche collectionneurs suisses de figurines SF-fantastique en vue d'élaborer un réseau d'échanges. Fabrice Pittet, La Millière, 1040 Villars-le-Terroir, Suisse.

■ Rech VHS originales : **Talisman**, **Le Retour des Puppet Master**, **Redneck Zombies**, **Les Morts naissent les vivants** *(mais pourquoi tant de haine ?)*. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

■ Vds + de 400 films originaux (horreur, gore, raretés, giallo, bis, Haxan). Rech VHS originales de Jésus Franco. Olivier le soir au 04 78 85 37 26.

■ Vds affiches cinéma italiennes, belges, françaises, tous genres (westerns américains et italiens, péplums, policier, guerre, karaté) + très nombreux scénarios (précisez le genre choisi). Maurice Ledanois, 13 cité des Landes, 50480 Chef du Pont.

■ Vds BD : Artima, Spoutnik, Atome Kid, Cosmos, Monde futur, Batman, Superman, Strange, Marvel, Fantask... Mr Lapoulayère, 16 rue de la Doué, 37310 Courcay.

L'EVENEMENT

LE HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore.
148 pages.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 5,95 € (frais de port compris)*
Prix Hors Europe et Dom-tom (par avion) : 8,99 €

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de Mad Movies - CPF

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P.,
MAD MOVIES HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris cedex 19

Tout est virtuel, sauf vos émotions.
FINAL FANTASY
Édition Collector 2 DVD
"Après le film, vous ferez de moi ce que vous voulez" *
* Shuffler™ : dirigez Aki et les autres acteurs virtuels de FINAL FANTASY en recréant vous-même une séquence du film.
COLUMBIA TRISTAR DVD
GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO SIGNE LE MEILLEUR DU DVD
mcm
SKYROCK
www.skyrock.com
FINAL FANTASY
Tous les bonus :
www.finalfantasy-ledvd.com